LA DANSE

ANCIENNE

ET

MODERNE

OU

TRAITE' HISTORIQUE

DE

LA DANSE.

Par M. DE CAHUSAC, *de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Pruſſe.*

TOME PREMIER.

A LA HAYE,

Chez JEAN NEAULME.

M. DCC. LIV.

AVANT-PROPOS.

IL eſt rare qu'on ne ſe paſſionne pas pour les genres d'étude que l'on s'eſt choiſi. J'ai craint ce danger en écrivant cet Ouvrage, & pour m'en garantir, je me ſuis rappellé mille fois les prétentions ridicules des différens maîtres du Bourgeois-Gentilhomme.

Je déclare donc, avant d'entrer en matiére, que je ne crois point la Danſe la plus excellente choſe qu'on puiſſe faire, & que je ſuis perſuadé qu'il y a dans le

monde des objets d'une plus grande importance que ne le ſont même les beaux arts.

Ils nous procurent cependant des avantages ſi conſtans & en ſi grand nombre ; ils peuvent prévenir tant de maux, ils ſont la ſource inépuiſable de tant de plaiſirs, qu'il eſt difficile de les connoître, de les approfondir, d'en écrire, ſans laiſſer échaper pour eux une ſorte de conſidération qu'ils inſpirent & qu'ils méritent.

Ce qui ne paroît, du premier coup d'œil, que frivole ou tout au plus agréable, prend dans l'éxamen un air impoſant. L'imagina-

tion s'échauffe, à meſure qu'on démêle les marches diverſes de l'induſtrie humaine. Le chagrin ſuccéde à ce premier mouvement de chaleur en appercevant les obſtacles qui arrêtent leurs progrès. Le cœur en eſt affecté, & l'eſprit s'en occupe. On voudroit alors, pour l'honneur, pour la félicité de ſon ſiécle, faire paſſer rapidement les découvertes qu'on croit avoir faites, ſes réflexions, ſes vues dans l'ame de tous ſes contemporains. Un goût vif pour un art eſt inſéparable du deſir de ſon accroiſſement, de ſa perfection, de

ſa gloire : & le moyen que ce qu'on deſire ne ſe préſente pas comme un objet important ?

Voilà ce que j'ai éprouvé en me livrant à cet Ouvrage, & mon excuſe ſur la maniére dont je l'ai écrit. J'ai traité aſſez ſérieuſement un ſujet qu'on ne regardera peut-être que comme très-futile. Je ſçais que j'aurois pû l'égayer aiſément. Je n'avois qu'à m'attacher un peu moins à l'hiſtoire de l'Art & beaucoup plus à celle des Artiſtes ; mais je n'ai point cherché à rendre cet Ouvrage plaiſant. Mes deſirs ſe bornent à le voir un jour utile.

Dans le choix, l'arrangement, la ſuite des faits, je ne me ſuis décidé qu'après beaucoup de recherches, une longue étude, & une exacte diſcuſſion. Il me reſte cependant à prévenir quelques doutes qu'on pourroit former ſur la partie hiſtorique de ce Traité, en partant d'après une autorité que je reconnois fort ſupérieure à la mienne.

L'Abbé Du Bos, à la ſuite de ſes réflexions ſur la Poëſie & la Peinture, a fait un volume entier pour établir un ſyſtême tout-à-fait nouveau ſur la Muſique & la Danſe des Grecs & des

Romains. Il prétend que leur *Chant* n'étoit point un *Chant*, & que leur *Danſe* n'étoit point une *Danſe*.

On ne peut mettre ni plus d'eſprit, ni plus d'érudition dans un Ouvrage que l'Abbé Du Bos en a répandu dans cette partie du ſien ; mais elle manque par les fondemens. La vérité ſeule peut être la baſe d'un bon Livre, elle regne avec le ſentiment, la bonne métaphiſique, & le goût dans ſes deux premiers volumes. Il l'a abandonné dans le dernier, pour ſe livrer à l'eſprit de ſyſtême, qui n'eſt que de l'eſprit.

Cet Académicien convient d'abord que juſqu'à lui, on avoit cru tout bonnement que les anciens *chantoient* & *danſoient* ſur leurs Théatres de la maniére à peu près que l'on *chante* & *danſe* ſur le nôtre; mais comme les chants & les danſes de ſon tems ne lui paroiſſoient avoir qu'un rapport très-éloigné avec les prodiges que le Chant & la Danſe ont opéré autrefois à Rome & dans Athénes; que d'ailleurs il étoit intimément perſuadé, que les hommes ne pouvoient avoir chanté ni danſé mieux qu'ils danſoient & chantoient à no-

tre Opéra, il en a conclu; 1°. Que les ſons qu'il entendoit, & les pas qu'il voyoit faire étoient la perfection poſſible du Chant & de la Danſe. 2°. Qu'il falloit indiſpenſablement que ce que les Anciens appelloient *Chant* & *Danſe* fût toute autre choſe que ce que nous nommons comme eux; puiſque malgré notre *perfection ſuppoſée*, notre effet théatral étoit conſtamment ſi loin du leur. *

* C'eſt-là mot à mot le ſyſtême de *l'Abbé Du Bos.* Il dit cependant dans ſon premier volume, p. 443. édit. 1746. *que les ſimphonies de nos Opéra & principalement celles de Lully, le plus grand Poëte en Muſique dont nous*

Ces deux conſéquences, qui ne ſont aſſurément pas d'un bon Logicien, perſuaderent l'Abbé Du Bos de la néceſſité d'un expédient qui peut concilier de ſi grandes difficultés, & cet expédient il crut l'avoir trouvé dans ſon ſyſtême & par un mot nouveau qui n'a pas fait fortune. Il appella le Chant des anciens Récitation, & leur Danſe *Saltation*.

Or ce ſyſtême n'a pour

ayons des ouvrages, rendent vraiſemblables les effets les plus ſurprenans de la Muſique des Anciens. Cette contradiction n'eſt pas la ſeule dans laquelle l'eſprit de ſyſtême a entraîné cet Auteur, qui dans tout le reſte de ſon ouvrage eſt digne des plus grands éloges.

baſe que deux erreurs, & il a d'ailleurs tous les caractéres qui peuvent rendre un ſyſtême inadmiſſible.

Premierement les parties méchaniques de la Muſique, du Chant & de la Danſe des Grecs & des Romains étoient évidemment pour le fonds, pour les principes, & à pluſieurs égards, pour la forme les mêmes que les nôtres.

Secundò. Toute la différence qu'on peut remarquer en elles n'eſt & ne peut être que dans les effets.

Tertiò. Cette différence dans les effets ne peut provenir que de deux cauſes. La ſupériorité de leurs artiſtes

ſur les nôtres eſt la premiere. Notre ſenſibilité* moins grande que la leur eſt la ſeconde. Je laiſſe ici la Muſique

* Il naît de là une queſtion très-difficile à reſoudre. La ſenſibilité en Muſique eſt-elle plus grande lorſqu'elle eſt exercée que lorſqu'elle ne l'eſt pas ? Il ſemble d'abord que plus l'ame eſt habituée aux ſenſations muſicales, & plus elle a d'aptitude à les ſaiſir, & à s'en affecter. Un Philoſophe moderne paroît être de ce ſentiment ; & il n'en adopte point pour l'ordinaire, qu'il ne l'ait approfondi avec la ſagacité de l'eſprit, & qu'il ne ſçache le développer avec tout le feu du génie. Voyez les additions à la Lettre ſur les Sourds & Muets de M. Diderot.

Voici cependant deux faits certains. Les Opéra de *Cambert* tranſporterent tout Paris de plaiſir. Les premiers que donna *Lully* ravirent la Cour & la Ville en extaſe.

ancienne dont je parlerai à fonds dans un ouvrage particulier, pour ne m'occuper que de la Danſe qui doit être aujourd'hui mon ſujet unique.

Or je trouve dans tous les monumens anciens la démonſtration de ma premiere propoſition. Il n'eſt point d'antique repréſentant, par exemple, les Orgies, ſur laquelle on ne voye gravés des mouvemens de Danſe parfaitement ſemblables aux mouvemens de la nôtre. Dans les Tableaux de Philoſtrate de ce genre, je trouve le même caractére. Homére nous retrace dans l'Il-

liade les exercices de *Danſe* des héros Grecs. Il nous décrit les *Danſes* gravées ſur le Bouclier d'Achille. Il nous peint la ſupériorité de *Mérion* dans la *Danſe*. Les Hiſtoriens, les Philoſophes, les Poëtes, les Orateurs, toute l'antiquité déſignent cet art ou cet exercice avec les mêmes expreſſions. Je vois partout que la Danſe étoit formée de pas méſurés, de geſtes, d'attitudes en cadence qui s'exécutoient au ſon des Inſtrumens ou de la voix.

Secondement, *les Danſes* des Fêtes particuliéres des Anciens furent appellées du même nom générique

qu'on donnoit à la *Danſe* * théatrale. Nous ſçavons, à peu près, comment elles étoient compoſées **, & la maniére dont on les exécutoit; les nôtres leur ſont en tout parfaitement ſemblables. Il ne ſeroit certainement pas poſſible de leur appliquer le ſyſtême de l'Abbé Du Bos. Il ne l'a pas fait pour elles, & il ne forme même aucune prétention ſur ce point. Or il eſt évident que ſi la Danſe théatrale ancienne n'avoit pas été formée des pas, des attitudes, des mouvemens de

* Saltatio, Tripudium.

** Voyez Murſius.

la Danſe ſimple, ſi elle avoit eu un autre fonds, en un mot ſi elle n'avoit pas été une vraie Danſe, les Grecs & les Romains, les plus exacts de tous les hommes dans la dénomination des Arts qui leur furent connus, ne ſe ſeroient pas ſervis d'un ſeul mot générique pour les déſigner l'une & l'autre. Ils firent des mots ſans nombre pour expliquer les différentes Danſes qu'ils exécutoient: chacune a ſon nom qui la diſtingue. Pourquoi n'auroient-ils eu qu'un même mot pour déſigner deux eſpéces qui auroient été tout à fait diſſemblables.

Troiſiémement, la diverſité des effets de la Danſe théatrale ancienne & de la nôtre, qui a induit l'Abbé Du Bos dans la plus grande erreur, ſe concilie fort aiſement avec la certitude dans laquelle il auroit dû être, lui qui connoiſſoit ſi bien l'antiquité, que les Grecs & ſur-tout les Romains, ont porté cet Art infiniment plus loin que nous; & c'eſt ce qu'on verra ſans obſcurité par le détail des faits que j'ai recueillis, pour former la ſuite hiſtorique de cet Ouvrage.

Quatriémement, l'Abbé Du Bos a cru la Danſe de

ſon tems parvenue au plus haut point de perfection poſſible. Celle du nôtre lui eſt cependant très-ſupérieure ; & * je prouverai, malgré cela qu'elle n'eſt encore en comparaiſon de celles des Romains, que dans l'état où ſe trouveroit un jeune homme rempli de diſpoſitions heureuſes, avant que des maîtres habiles les euſſent developpés.

Si ce que j'avance eſt vrai

* Je ne parle ici que du fonds de la Danſe. Nous commençons à la varier, à y mettre un feu qu'elle n'avoit pas lorſque l'Abbé Du Bos écrivoit : nous appercevons déja le bon chemin : nous nous mettrons bien-tôt en marche ſans doute.

(& l'on en verra les preuves les moins équivoques dans le cours de cet Ouvrage) que deviennent toutes les conjectures de l'Abbé du Du Bos ? Quel beſoin avons-nous d'un ſyſtême pour concilier des difficultés qui n'exiſtent point ?

L'édifice élevé par l'Abbé Du Bos ſur le fondement de la perfection prétendue de la Danſe de ſon tems, s'écroule donc évidemment de lui-même. J'oſe croire par conſéquent la partie hiſtorique de cet Ouvrage hors de toute atteinte : j'en ai pour garant toute l'antiquité.

Dans la partie didactique,

je n'ai en faveur de mes obſervations & de quelques regles que j'ai hazardées, que les preuves mêmes dont je me ſuis aidé pour les établir. Il eſt très-poſſible qu'elles trouvent des contradicteurs ; mais je les remercie d'avance, s'ils daignent me fournir des lumiéres nouvelles. Je n'ai point de ſentiment que je ne ſois prêt de ſacrifier à celui qu'on voudra bien me prouver meilleur que le mien.

Je cherche la vérité, je ſouhaite la trouver, j'aſpire même à l'honneur de la faire connoître ; mais je n'ai nulle ſorte de prétention à

la légiſlation : ce ne ſont point des préceptes que je veux donner ici. Ce ſont ſimplement des réflexions que j'écris, des vues que j'indique, des moyens que je propoſe. Si quelque mot déciſif m'échape, s'il ſe gliſſe dans mon ſtile quelqu'expreſſion tranchante, j'en préviens mes Lecteurs ; je n'ai envie que d'être précis.

La matiére que j'ai traitée eſt neuve en notre langue ; quoique nous ayons déja une Hiſtoire de la Danſe *, & un Traité des Ballets **. Le premier de ces Ouvrages

* Par Bonnet.

** Par le P. Menetrier Jeſuite.

n'a point touché à l'objet que j'ai en vue. Le ſecond eſt un Livre excellent ; mais il roule tout entier ſur un genre que nous n'avons plus & qui n'a qu'un rapport très-éloigné avec la Danſe théatrale, telle que je prétens qu'elle doit être.

Les Corégraphies de Thoinot Arbeau *, de Feuillet, & celle dont Beauchamps ſe fit déclarer auteur par un Arrêt du Parlement, ne ſont que des Rudimens de *Danſe*. Mon objet eſt une eſpéce de poëtique de cet Art.

* Il étoit Chanoine de Langres. La Corégraphie eſt l'art de noter la Danſe, comme on note la Muſique.

Mais pour qu'elle produiſe les avantages que j'oſe en attendre, il eſt néceſſaire qu'on veuille bien ſe tenir en garde contre cette ſorte d'aſcendant que prennent ſur nous les choſes déja faites avec quelque ſuccès dans les Arts. Les Artiſtes qui n'y ſont que trop attachés craignent encore de déplaire en s'en écartant. Ils ſuivent ainſi, ſans autre effort, les vieilles rubriques : le talent comme retenu par une chaîne péſante, reſte dans la langueur : l'Art eſt ſans progrès, & notre Théatre ſans variété.

Nous éprouvons tous les

jours que la nouveauté dans les productions des Arts que la France cultive, peut ſeule nous cauſer une certaine émotion vive, qui eſt le plaiſir. Nous regardons cependant, dès-l'abord comme des innovations dangereuſes tout ce qui s'écarte de la route commune. Nous tenons par l'habitude & par l'amour propre à tout ce qui nous a plu; quoique l'expérience nous démontre qu'il nous faut des charmes nouveaux pour nous plaire.

Cette contradiction a pour principe, ſans qu'on s'en doute, un vice du cœur humain. On eſt bleſſé de toute

ſupériorité préſente dans les points même ſur leſquels on croit de bonne foi n'avoir aucune ſorte de prétention. Voilà une des cauſes principales de la prédilection qu'on conſerve pour les ouvrages de poëſie, pour les tableaux, pour les ſpectacles qu'on connoît déja. Voilà le principe de cette défiance conſtante qu'on ſe plaît à manifeſter dans toutes les occaſions pour les talens contemporains *. Voilà encore le motif ſecret de l'ex-

*Je n'ai point encore joui du plaiſir d'entendre faire un éloge ſans reſtriction de quelqu'un de nos contemporains illuſtres dans les Lettres ou dans les Arts.

cès

cès d'admiration qu'on s'obſtine à prodiguer aux talens qui ne ſont plus.

Qu'il me ſoit permis de tranſcrire ici ce que l'Abbé Du Bos a recueilli à ce ſujet ſur la Danſe. La connoiſſance des faits, abrége les diſcuſſions & rend plus aiſé l'établiſſement des principes.

« Il y a quatre-vingts ans * « que tous les airs de Ballet « étoient un mouvement « lent, & leur chant, s'il «

On a toujours à oppoſer quelque mort dont on ne ſe ſoucie guére, au vivant dont on feint de ſe ſoucier beaucoup.

* Réflexions ſur la Poëſie & la Peinture. 3. v. ſec. 10.

» m'eſt permis d'uſer de
» cette expreſſion, marchoit
» poſément même dans la
» plus grande gaité.

» Le petit Moliere avoit
» à peine montré, par deux
» ou trois airs qu'on pouvoit
» faire mieux. Lorſque Lully
» parut, & quand il com-
» mença de compoſer pour
» les Ballets de ces airs qu'on
» appelle des airs de viteſſe.
» Comme les Danſeurs qui
» exécutoient les Ballets
» compoſés ſur ces airs
» étoient obligés à ſe mou-
» voir avec plus de viteſſe
» & plus d'action que les
» Danſeurs ne l'avoient fait
» juſqu'alors, bien des per-

ſonnes dirent qu'on cor- «
rompoit *le bon goût de la* «
Danſe, & qu'on alloit en «
faire *un Baladinage*. «

Je ne dirai pas qu'on ne «
l'ait quelquefois gâtée à «
force de vouloir l'enrichir.. «
Les perſonnes *qui tiennent* «
pour l'ancien goût alléguent «
les excès où tombent les «
Artiſans qui outrent ce «
qu'ils font, lorſqu'elles «
veulent prouver que le «
goût nouveau eſt vicieux... «
mais le public s'eſt ſi bien «
accoutumé à la nouvelle «
Danſe théatrale, qu'il trou- «
veroit fade aujourd'hui le «
goût de Danſe lequel y re- «
gnoit autrefois. Ceux qui «

» ont vu notre Danſe théa-
» trale arriver par degrés à la
» *perfection où elle eſt parve-*
» *nue*, &c. »

Du peu de mots que je viens de rapporter, il réſulte 1°. Que les embelliſſemens que Lully fit à la Danſe du Théatre, furent d'abord jugés un *Baladinage* ; parce qu'ils s'écartoient de l'ancienne tablature commune.

2°. Que pendant que l'Abbé Du Bos vivoit & que Lully n'étoit plus, les opinions étoient tout-à-fait changées & qu'on en étoit venu à n'être content que de ce qu'avoit fait Lully.

3°. Que tout ce qu'on

oſoit tenter alors par-delà étoit reprouvé comme des *excès outrés & de mauvais goût.*

4°. Que lorſque l'Abbé Du Bos écrivoit on étoit très-perſuadé, ainſi que lui, en France, que la Danſe de notre Opéra étoit parvenue au point *de perfection qu'il lui eſt poſſible d'atteindre.*

Ainſi, depuis près de cent ans, on tient à Paris à peu près le même langage ſur chacun des pas que la Danſe fait ſur notre Théatre pour avancer. Ce qu'on croyoit *la Danſe noble*, a été remplacé par ce qu'on a appellé un *Baladinage.* Ce *Baladi-*

nage eſt devenu à ſon tour la ſeule *Danſe noble*, à laquelle on a ſubſtitué dans les ſuites une *Danſe* plus animée, que les louangeurs du tems paſſé ont jugée un excès *outré & de mauvais goût*, & c'eſt cette derniére qu'au tems de l'Abbé du Bos on regardoit *comme la perfection de l'Art.*

La prévention s'expliquera de même ſans doute, ſi une nouvelle Danſe mieux compoſée, plus active, moins monotone, s'établit de nos jours ſur les débris de toutes les autres; mais l'extravagance d'un pareil diſcours miſe une fois en évidence, il n'en ſçauroit

plus réſulter aucun danger ni pour les Artiſtes ni pour l'Art ; & on oſera danſer ſur notre Théatre mieux que du tems de Lully, que du tems de l'Abbé du Bos, que du tems même de *Dupré*, ſans craindre de ſe rendre ridicule.

J'ai eu ſouvent beſoin d'exemples pour éclaircir mes propoſitions ou pour les prouver ; mais j'ai cru devoir les prendre ailleurs que dans les Ouvrages lyriques des Auteurs vivans. J'ai parlé de Quinault comme on auroit dû toujours en penſer, & de *Lamotte*, comme j'en penſe.

Un Écrivain, au reſte, qui voudroit faire un Traité philoſophique ſur la Réthorique, n'auroit garde de s'amuſer à des recherches frivoles de Grammaire. Ariſtote & Quintilien ont ſuppoſé les lettres, les mots, la langue, en un mot trouvée & convenue. En écrivant de la *Danſe*, je ſuppoſe de même les pas & les figures, qui ne ſont que les lettres & les mots de cet Art.

TABLE

DES CHAPITRES.

PREMIERE PARTIE.

LIVRE PREMIER.

CHAP. I. *DE l'utilité de la Théorie dans tous les Arts.* 1

CH. II. *Des moyens qui conduiſent à la connoiſſance des Arts.* 4

CH. III. *Objet de cet Ouvrage.* 9

CH. IV. *Origine de la Danſe, définition qui en a été faite par les Philoſophes.* 13

CH. V. *Premier emploi de la Danſe.* 18

CH. VI. *Définition, & Diviſion de la Danſe ſacrée.* 20

CH. VII. *De la Danſe ſacrée des Juifs.* 22
CH. VIII. *De la Danſe ſacrée des Egyptiens.* 27
CH. IX. *De la Danſe ſacrée des Grecs & des Romains.* 35
CH. X. *De la Danſe ſacrée des Chrétiens.* 41
CH. XI. *Des Danſes Baladoires des Brandons, &c.* 52
CH. XII. *De la Danſe ſacrée des Turcs.* 56

LIVRE SECOND.

CHAP. I. *DE la Danſe profane.* 59
CH. II. *Des Danſes des Anciens dans les Fêtes publiques.* 62
CH. III. *Des Danſes des Anciens dans les Fêtes Particulieres.* 69
CH. IV. *De quelques Danſes des Grecs.* 75

CH. V. *De quelques Danſes des Romains.* 84
CH. VI. *De la Danſe des Funerailles.* 87
CH. VII. *Emploi de l'Archimime dans les funérailles des Romains.* 90
CH. VIII. *De la Danſe des Anciens conſidérée comme exercice.* 93
CH. IX. *Oppoſition ſinguliere des Mœurs des Grecs avec les nôtres.* 97
CH. X. *Vûes des Philoſoohes : objet des Légiſlateurs relativement à la Danſe.* 101
CH. XI. *Des Uſages de quelques Peuples, & de certaines Loix de Lacédémone.* 107
CH. XII. *Des Danſes des Lacédémoniens.* 111

LIVRE TROISIEME.

CHAP. I. *Naiſſance du Théatre.* 121
CH. II. *De la Danſe théatrale des Grecs.* 128
CH. III. *De la Danſe théatrale des Romains.* 134
CH. IV. *Fragment de Lucien.* 144
CH. V. *Mimes, Pantomimes, Danſe Italique.* 158

TRAITÉ

LA DANSE.

ANCIENNE ET MODERNE;

OU

TRAITE' HISTORIQUE

DE LA DANSE.

****

PREMIERE PARTIE.

****

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE I.

De l'utilité de la Théorie dans tous les Arts.

IL eſt des point fixes d'où tous les Arts ſont d'abord parti & un but permanent auquel il s'ef-

forcent ſans ceſſe d'atteindre. Le Talent eſt indiſpenſable, pour les pratiquer avec ſuccès : il ſuffit de les avoir approfondis, pour en écrire avec fruit.

Un Artiſte entraîné par cette eſpèce d'inſtinct, que la Nature ſeule donne, & que rien ne ſupplée, franchit quelquefois, ſans s'égarer, une carriere difficile qu'il lui auroit été impoſſible de bien meſurer ; tandis qu'un Philoſophe, qui, le compas à la main, la décrit avec ordre, en ſonde les principes, développe tous ſes détours, manqueroit d'haleine, ſans doute, dès le premier pas, s'il ſe hazardoit d'y courir.

L'erreur ſeroit extrême, ſi on concluoit de-là, que la Pratique eſt ſuffiſante, & que la théorie eſt inutile. Elle ſera toujours la bouſſole des Arts : en montrant

les points cardinaux de la route, elle l'abbrége & la rend sûre.

Le talent dénué de la connoiſſance approfondie de l'Art, nous a donné *Rotrou :* la théorie ſeule, n'a pû faire de l'*Abbé d'Aubignac*, qu'un Poëte froid & ſtérile : les deux enſemble ont produit *P. Corneille.* *

Pour exceller dans un Art, il faut donc, non-ſeulement les diſpoſitions diſtinctives qu'il exige ; mais encore la connoiſſance profonde des moyens qui ſervent à le développer avec sûreté. L'homme rare qui réunit la théorie & le talent, s'éleve, avec les aîles de l'Aigle, juſqu'au ſublime : l'homme commun qui les confond ou qui les ſépare, man-

* Voyez les Diſcours qui ſont à la tête de ſes Tragédies.

que de vûes, de force, & d'appui : il rampe toute ſa vie, avec la multitude.

CHAPITRE II.

Des moyens qui conduiſent à la connoiſſance des Arts.

IL y a une affinité réelle entre tous les Arts ; une eſpece de chaîne les rapproche tous & les lie. Si quelquefois dans leurs diverſes productions, on ceſſe d'appercevoir leurs rapports ; ſi leur liaiſon ſemble ſe perdre dans la multiplicité variée de leurs opérations, c'eſt que les yeux en ſont diſtraits par les objets actuels qui les occupent ; mais le fil échappe ſans ſe rompre : des regards attentifs qui le cherchent, le démêlent toujours.

On croit voir alors pluſieurs enfans d'un même pere, heureuſement nés, élevés avec ſoin, & chargés d'emplois différens. Chacun d'eux, avec des traits marqués qui le diſtinguent, en a cependant qui lui ſont communs avec les autres. C'eſt un air de famille qui frappe & qui rappelle malgré ſoi, le ſouvenir du pere & des freres.

Il en eſt au ſurplus de tous les Arts, comme de toutes les Sociétés qui ſe ſont formées entre les hommes. Il faut, pour les bien connoître, remonter aux cauſes premieres.

Veut-on ſçavoir quelles ſont les mœurs qui dominent dans une Monarchie floriſſante, dans une République ſagement gouvernée, dans une famille intimement unie ? Qu'on démêle le ca-

ractere du Roi qui regne ; l'eſprit des Loix qui enchaînent cette foule de Citoyens ; les maximes favorites de ce chef de famille : la clef eſt trouvée. Les Peuples par inſtinct, ſe modélent toujours ſur leurs Maîtres : les Républiquains ſont eſclaves volontaires de leurs Loix : les enfans ſont par habitude, les échos de leurs peres.

On a de même la clef des Arts, lorſqu'on ſçait remonter à leurs ſources primitives ; parce qu'elles ſont leurs cauſes premieres. L'Artiſte qui les ignore n'eſt qu'une machine groſſiere qui ſuit aveuglément l'impulſion du reſſort qui la fait mouvoir, & tous les hommes en général, qui, dans les Arts dont ils s'occupent ou dont ils s'amuſent, ne cherchent, n'attendent, n'apperçoivent que leurs

effets, n'ont qu'une jouiſſance imparfaite, qui les met à tous les inſtans dans le danger d'en juger mal, & de leur nuire.

Dès qu'une fois, au contraire, on a connu les ſources primitives des Arts, il ſemble que leur Temple s'ouvre : le voile qui en couvroit le Sanctuaire ſe déchire : on les voit naître, croître & s'embellir : on les ſuit dans leurs divers âges : on ſe plaît à débrouiller les différentes révolutions, qui, en certains tems, ont dû les arrêter dans leur courſe, ou qui, dans des circonſtances plus heureuſes, ont facilité leurs progrès. On a bien-tôt alors un tableau combiné des effets & des cauſes : on jouit de l'expérience de tous les tems, & de la ſienne. L'Artiſte inſtruit apperçoit la perfection & la ſaiſit :

l'Amateur découvre les marches ſecrettes de l'induſtrie, les loue avec choix, & les rend plus sûres : la multitude jouit cependant, & l'Etat devenant plus floriſſant tous les jours par les efforts redoublés des Artiſtes, que la Théorie éclaire, voit augmenter à la fois, ſa conſidération, ſes plaiſirs & ſa gloire.

L'Hiſtoire raiſonnée des Arts, eſt donc leur vraie, leur utile, & peut-être leur unique théorie. Ce n'eſt que long-tems après leurs premiers ſuccès que les Philoſophes en ont écrit. Il falloit attendre que le tems eût réuni les différentes opinions des hommes ſur ce qui leur plaiſoit, pour pouvoir enſeigner quels étoient les vrais moyens de leur plaire.

CHAPITRE III.

Objet de cet Ouvrage.

LEs Artiſtes en général n'ont que des traditions incertaines : ils ſe conduiſent par des habitudes contractées de longue-main, ou par des caprices du moment.

Ils ont donc beſoin d'une hiſtoire qui fixe leurs incertitudes, d'une lumiere pure qui leur montre les erreurs, le danger, le mauvais goût de leurs habitudes; d'un fond aſſez riche, pour rendre utiles ces mêmes caprices que l'ignorance rend preſque toujours nuiſibles.

Les Amateurs ont toujours des prédilections : leurs ſuffrages

manquent de cette impartialité précieuſe qui pourroit ſeule rendre leurs jugemens reſpectables. Ils ont des goûts excluſifs pour certains genres ; & le bon goût les admet tous ; il ne rejette que le mauvais, dans quelque genre qu'il puiſſe être : ils ont enfin des préjugés, & les préjugés ſont le poiſon le plus ſubtil de l'eſprit.

Un Traité fondé ſur l'expérience de tous les tems, ſeroit par conſéquent le moyen le plus sûr, de leur ouvrir les yeux ſur l'injuſtice de leurs préférences, ſur le peu de juſteſſe de leurs goûts, ſur les erreurs de leurs opinions.

Il eſt des Sociétés choiſies qui connoiſſent le prix des talens, des cercles aimables qui en jouiſſent, des ames vives & délicates qui les aiment. Ainſi un ouvrage

qui raſſembleroit les moyens de les multiplier, auroit ſans doute, quelques droits ſur leurs loiſirs. La bonne Compagnie de ce ſiécle lit & s'éclaire. Jamais la pédanterie ne fut ſi décriée; mais jamais auſſi l'inſtruction ne fut ſi répandue.

Cette foule d'hommes oiſifs qu'on ne ſçauroit déſigner que par les places d'habitude qu'ils occupent à nos ſpectacles, cet eſſain de femmes à prétentions qui cherchent ſans ceſſe le plaiſir, & que le plaiſir fuit toujours; cette jeuneſſe légere, qui juge de tout, & qui ne connoît encore rien; ces gens aimables du Monde, qui prononcent toujours ſans avoir vû, & qui en effet rencontrent mieux quelquefois que s'ils s'étoient donnés la peine de voir, font tous partie de la multitude,

qui prend le ton, ſans s'en douter, des Artiſtes, des Amateurs, & de la bonne Compagnie.*

Ainſi un Traité qui corrigeroit les abus, & qui aideroit les progrès de l'Art, leur deviendroit par contre-coup infiniment utile, ſans même qu'il fût beſoin qu'ils ſe donnaſſent la peine de le lire.

Il y a une eſpece d'hommes pour qui ſeuls, tous les Traités les plus Philoſophiques ſeront toujours inſuffiſans. La flatterie les a perſuadés de la ſupériorité de leur être : la médiocrité leur baiſe ſervilement les pieds, & ils la protegent : le grand talent, à qui la

* Chaque petite ou grande Société ſe prétend *la bonne Compagnie*. Je ne parle ici que de celle qui l'eſt, de celle, pour la déſigner par un ſeul trait, que la mauvaiſe voudroit faire croire ridicule.

fierté eſt ſi naturelle les néglige, & ils le dédaignent.

CHAPITRE IV.

Origine de la Danſe, définition qui en a été faite par les Philoſophes.

L'Homme a eu des ſenſations au premier moment qu'il a reſpiré, & les ſons de la voix, le jeu des traits du viſage, les mouvemens du corps ont été ſeuls les expreſſions de ce qu'il a ſenti.

Il y a naturellement dans la voix des ſons de plaiſir & de douleur, de colere & de tendreſſe, d'affliction & de joie. Il y a de même dans les mouvemens du viſage & du corps, des geſtes de tous ces caracteres ; les uns ont été les

ſources primitives du Chant, & les autres de la Danſe.

C'eſt-là ce langage univerſel entendu par toutes les Nations & par les animaux même ; parce qu'il eſt antérieur à toutes les conventions, & naturel à tous les êtres qui reſpirent ſur la terre.

Ces ſons inarticulés qui étoient une eſpece de chant ; & (ſi on peut s'exprimer ainſi) la Muſique naturelle, en ſe développant peu à peu, peignirent d'une maniere non équivoque, quoique groſſiere, toutes les différentes ſituations de l'ame, & ils furent précédés & ſuivis à l'extérieur de geſtes relatifs à toutes ces diverſes ſituations.

Le corps fut paiſible ou s'agita, les yeux s'enflammerent ou s'éteignirent ; le viſage ſe colora ou pâlit ; les bras s'ouvrirent ou ſe

fermerent, s'éleverent vers le ciel ou retomberent vers la terre ; les pieds formerent des pas lents ou rapides ; tout le corps enfin répondit par des poſitions, des attitudes, des ſauts, des ébranlemens aux ſons dont l'ame peignoit ſes mouvemens. Ainſi le Chant, qui eſt l'expreſſion primitive du ſentiment, en a fait développer une ſeconde qui étoit dans l'homme, & c'eſt cette expreſſion qu'on a nommée *Danſe*.

On voit par-là que le Chant & la Danſe, que quelques Auteurs & le vulgaire ont cru des expreſſions outrées, nous ſont cependant auſſi naturels que le geſte même & la voix. L'un & l'autre ne ſont en effet, que les inſtrumens de ces deux Arts auxquels ils ont donné lieu, & dont la Nature elle-même eſt le principe.

Dès qu'il y a eu des hommes, il y a eu ſans doute des Chants & des Danſes. Suivez ces tendres enfans, depuis leur entrée dans le monde, juſqu'au moment où leur raiſon ſe développe c'eſt la Nature primitive qui ſe peint dans les ſons de leur voix, dans les traits de leur viſage, dans leurs regards, dans tous leurs mouvemens. Obſervez cette pâleur ſubite, ces contorſions vives, ces cris perçans, lorſque leur ame eſt affectée d'un ſentiment de douleur. Voyez ce ſouris aimable, ces regards de feu, ces mouvemens rapides, lorſqu'elle eſt émuë par un ſentiment de joie. Vous ſerez alors aiſément perſuadé, que l'on a chanté & danſé depuis la création du monde juſqu'à nous, & qu'il eſt vraiſemblable que les hommes chante-

ront & danſeront juſqu'à la deſtruction totale de l'eſpece humaine.

Les différentes affections de l'ame ſont donc l'origine des geſtes, & la Danſe qui en eſt compoſée, eſt par conſéquent l'Art de les faire avec grace & meſure relativement aux affections qu'ils doivent exprimer.

Auſſi a-t-elle été définie par les Philoſophes qui l'ont le mieux connue, l'*Art des geſtes*. Quoiqu'ils ſoient tous naturels à l'homme, on a cependant trouvé des moyens, pour donner aux mouvemens du corps les agrémens dont ils étoient ſuſceptibles. La Nature a fourni les poſitions: l'expérience a donné les régles.

On apprend ainſi à danſer, quoiqu'on ait en ſoi tous les pas dont ſe forme la Danſe, comme

on apprend à chanter, quoiqu'on ait dans la voix tous les ſons dont ſe forme le chant ; parce qu'on développe, par le ſecours de l'Art, le don reçu de la nature.

CHAPITRE V.

Premier emploi de la Danſe.

LE Chant & la Danſe une fois connus, il étoit dans la nature qu'on les fît d'abord ſervir à la démonſtration d'un ſentiment qu'elle a profondément gravé dans le cœur de tous les hommes.

Ils ſortoient à peine des mains du Créateur la voûte azurée des Cieux, la lumiere, l'éclat, la chaleur du Soleil, les Aſtres de la nuit, l'immenſe variété des pro-

ductions de la terre, tous les Etres vivans & inanimés, étoient pour les yeux des premiers humains, des ſignes éclatans de la toute-puiſſance de l'Etre Suprême, & des motifs touchans de reconnoiſſance pour leurs cœurs.

Il eſt donc très-vraiſemblable que les hommes chanterent d'abord les bienfaits de Dieu, & ils danſerent, quoique ſans doute aſſez mal, pour exprimer leur reſpect & leur gratitude. Auſſi la Danſe ſacrée eſt-elle la plus ancienne, & la ſource dans laquelle on a puiſé dans les ſuites toutes les autres.

CHAPITRE VI.

Définition, & Diviſion de la Danſe ſacrée.

LA Danſe ſacrée eſt celle que le Peuple Juif pratiquoit dans les fêtes ſolemnelles établies par la Loi, ou dans les occaſions de réjouiſſances publiques, pour rendre graces à Dieu, l'honorer, & publier ſes louanges.

On a encore donné ce nom à toutes les Danſes que les Egyptiens, les Grecs & les Romains inſtituerent à l'honneur de leurs faux Dieux, à celles qu'on pratiquoit dans la primitive Egliſe, & à toutes les autres, en un mot, qui, dans les différentes Religions du monde, ont

fait partie du culte reçu.

Ce ſont-là (ſi j'oſe m'exprimer ainſi) les premiers jets qu'a produit cet Art; mais ſemblable à ces ſources fécondes, qui, preſqu'en ſortant du rocher, à travers lequel elles ſe ſont frayé un paſſage, s'étendent, groſſiſſent & forment de grandes rivieres, on le vit, dès ſon origine, ſe répandre chez toutes les Nations de la terre. Je vais le ſuivre, depuis ſes commencemens, juſqu'au tems de ſa plus grande gloire. Je ferai connoître ſes ſuccès, & je ne diſſimulerai point ſes chûtes, ni ſa décadence. Puiſſai-je un jour, le voir au point de perfection, où il eſt quelquefois parvenu, & dont peut-être il ne s'éloigne encore aujourd'hui, que parce qu'on l'ignore autant qu'on l'aime.

CHAPITRE VII.

De la Danſe ſacrée des Juifs.

APrès le paſſage de la Mer-Rouge, Moyſe & ſa Sœur raſſemblerent deux grands Chœurs de Muſique, l'un compoſé d'hommes, & l'autre de femmes. Moyſe ſe mit à la tête du premier; Marie précédoit le ſecond. Ils avoient tous à la main des tambours, & ils chanterent en danſant, avec les plus vifs tranſports de reconnoiſſance, ce beau Cantique que nous liſons dans l'Exode. *

* Sumpſit ergò Maria Prophetiſſa ſoror Aaron timpanum in manu ſuâ; egreſſæque ſunt omnes mulieres poſt eam cum timpanis & choris quibus præcinebat dicens, cantemus Domino, &c. *Exode* 15.

Ces inſtrumens, ces chœurs de Muſique raſſemblés & arrangés avec tant de promptitude, ſuppoſent une habitude du Chant & de la Danſe, fort antérieure au moment de l'exécution.

Les Juifs inſtituerent dans les ſuites, pluſieurs Fêtes ſolemnelles : la Danſe en fit toujours une partie principale. Les Filles de Silo danſoient dans les champs, ſuivant l'ancien uſage, lorſque les jeunes Garçons de la tribu de Benjamin, à qui on les avoit refuſées, les enleverent de force, ſur l'avis des Vieillards d'Iſraël. *

* Cœperuntque conſilium, atque dixerunt : ecce ſolemnitas Domini in Silo anniverſaria : ite & latite in vineis; cumque videritis filias Silo ad *ducendos choros* ex *more* procedere, exite repente de vineis, & rapite ex eis ſinguli uxores ſingulas & pergite in terram Benjamin. *Jud. cap.* 7.

Lorſque la Nation ſainte célébroit quelque événement heureux où le bras de Dieu s'étoit manifeſté d'une maniere éclatante, les Lévites exécutoient des Danſes ſolemnelles, qui étoient toujours compoſées par le Sacerdoce. C'eſt dans une de ces circonſtances que le Roi David ſe joignit aux Miniſtres des autels, & qu'il danſa en préſence du peuple Juif, devant l'Arche, depuis la maiſon d'Obededon juſqu'à la ville de Bethléem.

Cette marche ſe fit avec ſept chœurs de Danſeurs, au ſon des Harpes & de tous les autres Inſtrumens de Muſique, en uſage chez les Juifs. *

Dans preſque tous les Pſeau-

* On en voit la figure & la deſcription dans le premier tome des Commentaires ſur la Bible du *P. Calmet.*

mes,

mes, on trouve des traces de cette ancienne inſtitution *, & les Interprêtes de l'Ecriture ſont ſur ce point d'un ſentiment unanime. *Je penſe*, dit un des plus célébres, *qu'on doit entendre dans tous les Pſeaumes, par les chœurs, dont ils font mention, une troupe d'hommes danſans au ſon de divers inſtrumens de Muſique. Car, je ne crois pas qu'on puiſſe douter de la multitude des Danſes & des Chants en uſage chez le peuple Juif* **.

On voit d'ailleurs, dans les Deſcriptions qui nous reſtent des

* Filii Sion exultent in Rege ſuo; laudent nomen ejus in choro. In timpano & pſalterio pſallant ei. *Pſ.* 149. *&c.*

** Exiſtimo in utroque Pſalmo nomine chori intelligi poſſe cum certo inſtrumento homines ad ſonum ipſius tripudiantes..... de tripudio ſeu de multitudine ſaltantium minimè dubito. *Lorin in Pſ.* 149. *v.* 3.

Temples de Jéruſalem, de Garizim, & d'Alexandrie, qu'une partie de ces Edifices étoit formée en eſpéce de théâtre auquel les Juifs avoient donné le nom de *Chœur*. Cette partie étoit toujours occupée par le Chant & la Danſe, qu'on y exécutoit avec la plus grande pompe dans toutes les ſolemnités.

Lés Egyptiens étoient le Peuple le plus à portée de ſaiſir tout l'extérieur d'un culte dont l'eſprit leur étoit échappé. C'eſt en paſſant par ce premier canal, qu'il s'altéra, & qu'il ſe répandit bientôt, en achevant de ſe corrompre, chez tous les autres Peuples de la terre.

CHAPITRE VIII.

De la Danſe ſacrée des Egyptiens.

TOut étoit myſtére dans la Religion des Egyptiens. Leurs Prêtres qui l'avoient formée des notions primitives & de celles que le voiſinage des Hébreux leur avoit données, envelopperent d'un voile ſombre une croyance & des ſuperſtitions qui n'étoient pas moins obſcures à leurs propres yeux, qu'aux regards mêmes des Peuples qu'ils feignoient d'inſtruire. Le myſtére leur donnoit un air reſpectable qui s'accordoit avec leur ignorance & qui favoriſoit leur ambition. Comme les cérémonies des Juifs étoient, d'ailleurs, plus aiſées à

copier, que le fond de leur Religion n'étoit facile à pénétrer, les Prêtres d'Egypte aſſortirent aiſément à leur plan, les premieres, & ils laiſſerent autour de la ſeconde, d'épaiſſes ténébres. Ils en faiſoient ſortir, à leur gré, quelques foibles traits de lumiere qui ſervirent à établir leur puiſſance, & à égarer les peuples qu'ils avoient intérêt de ſéduire.

C'eſt dans cet eſprit que la Danſe fut un des points fondamentaux de leur culte. Celle qu'ils imaginerent, pour exprimer les divers mouvemens des Aſtres, fut la plus ingénieuſe ; & celles qu'ils inſtituérent dans les ſuites, pour la fête d'Apis, furent les plus ſolemnelles.

Les Prêtres revêtus d'habits éclatans, & ſur des airs harmonieux d'un caractére noble, exé-

cutoient la premiere en tournant autour de l'Autel. Ils le conſideroient comme le Soleil placé dans le milieu du ciel, & ils figuroient par leur Danſe le cercle des ſignes céleſtes ſous lequel l'Aſtre de la lumiere fait ſon cours journalier & annuel *

Ils exécutoient les autres dans la conſécration du bœuf Apis. Il falloit que ce bœuf eût tout le poil du corps noir, ſur le dos la figure d'un aigle, celle d'un eſcargot ſous la langue, les poils de la queuë doubles, & une marque blanche ſur le côté droit reſſemblante au croiſſant de la Lune. Une géniſſe devoit l'avoir conçu d'un coup de tonnerre.

Ces marques extérieures étoient évidemment l'ouvrage de la four-

* On s'exprime ici conformément à la Phyſique connue des Egyptiens.

berie des Prêtres ; auſſi ne déclaroient-ils, qu'ils avoient découvert le Taureau qu'ils vouloient conſacrer, que lorſqu'ils croyoient avoir donné le tems à la crédulité & à la ſuperſtition de ſe perſuader que ce miracle étoit opéré en faveur de leurs priéres & de leurs ſacrifices.

Le Taureau, tel qu'on vient de le peindre, trouvé par les Prêtres, nourri pendant quarante jours dans la ville du Nil, & ſervi par des femmes nuës, étoit enfin conduit à Memphis dans une barque dorée.

A ſon arrivée, les Prêtres, les Grands de l'Etat & le Peuple, alloient le recevoir avec la plus grande pompe & le conduiſoient dans le temple au ſon de mille inſtrumens.

C'eſt alors que les Prêtres ſa-

guroient dans leur marche & dans le temple, les exploits, les conquêtes & les bienfaits d'Oſiris. Leur Danſe en étoient la repréſentation animée : d'abord, c'étoit ſa naiſſance myſtérieuſe *, les amuſemens de ſon enfance, ſes amours avec la Déeſſe *Iſis*.

Ils le peignoient enſuite entouré d'une troupe de Guerriers, des Satires, & des Muſes, allant conquérir les Indes, pour leur faire connoître la vertu, & pour y répandre l'abondance & le bonheur.

Ils paſſoient de cette action à ſon triomphe ſur ſes barbares fréres. L'Egypte le couronnoit, le reconnoiſſoit pour ſon pere,

* On avoit inſtitué une Fête particuliere pour célébrer ce grand Evénement: elle étoit nommée, *la Fête Pamilie*.

pour ſon bienfaiteur, pour ſon Roi.

On réſervoit ſon Apothéoſe & celle d'Iſis pour le Temple ; & ce ſpectacle auſſi impoſant que magnifique étoit terminé par des Danſes vives & gayes qui faiſoient paſſer la joie & l'amour dans le cœur d'un peuple innombrable qui en avoit été le ſpectateur.

Selon les Livres ſacrés des Egyptiens, le Bœuf Apis ne devoit vivre qu'un tems limité. Lorſqu'il touchoit au terme fatal, les Prêtres d'Oſiris le conduiſoient ſur le bord du Nil, & ils l'y noyoient, après lui en avoir démandé la permiſſion, avec les démonſtrations du reſpect le plus profond. On l'embaumoit enſuite, & on lui faiſoit des obſéques magnifiques. Les Prêtres exécu-

toient alors ſur le rivage, dans les rues & dans le temple, des Danſes funébres, qui exprimoient le malheur que les Peuples pleuroient, & tout reſtoit plongé en Egypte dans la triſteſſe & le deuil, juſqu'à l'apparition du nouvel Apis.

Dans ce moment, les fêtes, les feſtins, les danſes recommençoient, comme ſi Oſiris eût paru lui-même. Les réjouiſſances publiques duroient ainſi pendant ſept jours.

C'eſt en ſe rappellant cette fête, que le Peuple de Dieu imagina dans le déſert, la danſe ſacrilége autour du veau d'or. S. Grégoire dit, que, plus cette danſe fut nombreuſe & ſolemnelle, plus elle parut abominable aux yeux de Dieu, parce qu'elle

étoit une *imitation des Danſes impies des Idolâtres.*

Comme les Prêtres d'Oſiris avoient pris originairement des Prêtres du vrai Dieu, une partie de leurs cérémonies ; le Peuple Juif, à ſon tour, entraîné par le penchant à l'imitation ſi puiſſant dans l'homme, ſe rappella, dans le déſert, le culte du Peuple qu'il venoit de quitter, & il l'imita. Ainſi les hommes qui ſe ſont toujours regardés comme des Etres fort ſupérieurs, n'ont cependant été depuis la création, que les ſinges les uns des autres.

CHAPITRE IX.

De la Danſe ſacrée des Grecs & des Romains.

AU tems où les Grecs étoient plongés dans la plus ſtupide ignorance, Orphée qui avoit parcouru l'Egypte, & qui s'y étoit fait initier aux myſtéres d'Iſis, ſema, à ſon retour dans ſa Patrie, ſes connoiſſances & ſes erreurs.

Jamais terroir ne fut plus fertile. Bien-tôt la Gréce ſurpaſſa l'Egypte par la magnificence de ſes fêtes, & par le nombre de ſes ſuperſtitions.

La Danſe fut donc établie pour honorer les Dieux dont Orphée inſtituoit le culte; & comme elle faiſoit une partie principale des

cérémonies & des ſacrifices, à meſure qu'on élevoit des autels à quelque Divinité nouvelle, on inſtituoit auſſi pour l'honorer, des Danſes particulieres ; & toutes ces Danſes furent nommées Sacrées.

Il en fut ainſi chez les Romains, qui adopterent ſucceſſivement tous les Dieux des Grecs. Les Brigands qui avoient ſuivi Romulus, troupe féroce, raſſemblée au hazard, prête à chaque inſtant à ſe diviſer & à ſe détruire, ne connoiſſoient encore aucun de ces liens ſacrés, qui rendent agréables, utiles, & ſolides, les ſociétés des hommes. Numa crut, qu'en jettant parmi eux les fondemens d'une Religion, il parviendroit au but glorieux qu'il ſe propoſoit. Il ne ſe trompa point. Les Romains

lui dûrent leurs premieres Loix, leurs ſuperſtitions, & peut-être leur gloire.

Ce Roi forma d'abord un Collége de Prêtres qu'il inſtitua, pour deſſervir l'Autel de Mars. Il régla leurs fonctions, leur aſſigna des revenus, fixa leurs cérémonies, & il imagina, pour les rendre plus auguſtes, la Danſe qu'ils exécutoient dans leurs marches, dans les ſacrifices, & dans les fêtes ſolemnelles. Elle fut nommée la Danſe des *Saliens*.*

Toutes celles qui furent inſtituées dans les ſuites, à Rome & dans l'Italie, pour honorer les Dieux, dériverent de cette premiere. Chacune des Divinités que Rome adopta, eut comme

* Du nom qu'il donna aux Prêtres de Mars.

Mars des Temples, des Prêtres, & des Danſes.

Les Philoſophes * des ſiécles les plus reculés qui ont cherché la premiere cauſe de la Danſe ſacrée, ont cru la trouver dans l'idée qu'ils s'étoient faite de la Divinité. Ils la regardoient comme l'harmonie du Monde, & ils croyoient, qu'elle ne pouvoit être mieux honorée, que par des Danſes régulieres qui leur ſembloient une image du concert & de l'accord de ſes perfections.

C'eſt en partant de ce principe, que les Prêtres ſe perſuadoient quelquefois de fort bonne foi, que la Divinité qu'ils adoroient en danſant, les agitoit intérieurement, par ces trémouſſemens violens, qu'ils appelloient *Fureur ſacrée.*

* *Pithagore.*

Leurs yeux alors s'enflâmoient; les contorſions les plus rapides ſuccédoient à la Danſe meſurée qu'ils avoient d'abord exécutée. Que ne peut pas la force de l'imagination ſur les hommes d'un ſang vif ? Les Prêtres alors ſe croyoient vraiment inſpirés : les Peuples recueilloient leurs diſcours comme des oracles, & quelques événemens amenés par le hazard avoient ſuffi pour établir l'extravagante crédulité des uns, & la ſotte ſuperſtition des autres.

Les Perſes & les Indiens qui adoroient le Soleil, les Gaulois, les Allemans, les Anglois, les Eſpagnols qui avoient leurs Dieux particuliers, tous les Peuples enfin du Monde connu, à quelque idole qu'ils ayent ſacrifié, ont

toujours fait de la Danſe l'objet principal de leur culte, & leurs Prêtres ont tous été danſeurs par état.

CHAPITRE X.

De la Danſe ſacrée des Chrétiens.

L'Egliſe, en réuniſſant lès Fidéles, en leur inſpirant un dégoût légitime des vains plaiſirs du monde, en les attachant à l'amour ſeul des biens éternels, cherchoit à les remplir, en même tems d'une joie pure dans la célébration des Fêtes qu'elle avoit établies, pour leur rappeller les bienfaits d'un Dieu Sauveur.

La Danſe avoit été de tous les tems un ſigne d'Adoration, une démonſtration extérieure de la dépendance des créatures, une expreſſion primitive de reconnoiſſance. Elle ſe préſenta naturellement à l'eſprit des premiers

Chrétiens, comme un moyen d'animer leurs Fêtes, d'embellir leurs Cérémonies, de rendre leur Culte plus impoſant.

Pendant les perſécutions qui troublerent leur paix, il ſe forma des Congrégations d'hommes & de femmes, qui, à l'exemple des *Thérapeutes*,* ſe retirerent dans les déſerts. Ils ſe raſſembloient dans les hameaux, les Dimanches & les Fêtes; & ils y danſoient pieuſement, en chantant les Priéres, les Pſeaumes, & les Hymnes qui retraçoient la ſolemnité du jour.

Lorſqu'après les orages, le calme qui leur ſuccédoit, laiſſa la liberté d'élever des Temples, on diſpoſa ces édifices relative-

* C'eſt un mot Grec qui ſignifie *Serviteur*. On avoit nommé ainſi ceux qui s'appliquoient à la vie contemplative. On n'a pas éclairci s'ils étoient Juifs, ou Chrétiens.

ment à cette partie extérieure du culte. Ainſi, dans toutes les premieres Egliſes, on pratiqua un terrain élevé, auquel on donna le nom de *Chœur*. Il étoit, comme dans les Temples de l'ancienne Loi, ſéparé de l'Autel, & formé en eſpece de théâtre. Tels ſont ceux qu'on voit encore aujourd'hui à Rome, dans les Egliſes de S. Clément & de S. Pancrace.

C'eſt-là, qu'à l'exemple des Prêtres & des Lévites, le Sacerdoce de la Loi nouvelle formoit des Danſes ſacrées à l'honneur du Dieu des Chrétiens.

Chaque Myſtére, chaque Fête avoit ſes Hymnes, ſon Office & ſes Danſes. Les Prêtres, les Laïques, tous les Fidéles danſoient pour honorer Dieu. Si l'on en croit même Scaliger, les premiers Evêques ne furent appellés *Præ-*

Jules * dans la langue Latine, que parce qu'ils commençoient & menoient la Danſe dans les Fêtes ſolemnelles.

Les Chrétiens d'ailleurs les plus zélés s'aſſembloient la nuit devant la porte des Egliſes, la veille des grands Jours ; & là, pleins d'une ſainte joie, ils formoient des Danſes, en chantant des Cantiques, qui rappelloient le Myſtére qu'on devoit ſolemniſer le lendemain.

Ces faits hiſtoriques une fois connus, on ne doit plus être étonné des éloges que les Saints Peres font de la Danſe, dans mille endroits de leurs Ecrits. S. Grégoire de Naziance prétend que celle que le Roi David exécuta devant l'Arche, étoit un Myſtére, qui nous enſeigne quelle eſt la joie

* A Præſiliendo.

& l'agilité avec leſquelles on doit aller à Dieu ; & lorſque ce Pere reproche à l'Empereur Julien l'abus qu'il faiſoit de cet exercice, il lui dit avec la véhémence d'un Orateur & le zéle d'un Chrétien : * *Si vous vous livrez à la Danſe ; ſi votre penchant vous entraîne dans ces Fêtes que vous paroiſſez aimer avec fureur ; danſez : j'y conſens ; mais pourquoi renouveller les Danſes licencieuſes de la barbare Hérodias, qui firent verſer le ſang d'un Saint ? Que n'imitez-vous plutôt ces Danſes reſpectables que le Roi David exécuta avec tant de zéle devant l'Arche d'Alliance ? Ces exercices de piété & de paix ſont dignes d'un Empereur, & font la gloire d'un Chrétien.*

C'eſt dans cet eſprit, que les

* Greg. de Naz. ad Jul.

Interprétes ſacrés nous diſent que les Apôtres, les Martyrs, les Docteurs, & tous les Chrétiens qui ont défendu la Foi contre les ennemis de l'Egliſe, ſont, dans la célébrité de ſes ſolemnités, ces troupes de Soldats vainqueurs, qui, dans le Cantique des Cantiques, danſent après le combat *

Le Pomeranche & le Guide, n'ont peint les Anges danſans que d'après S. Baſile, qui nous les repréſente toujours occupés à cet exercice dans le ciel, en nous exhortant de les imiter ſur la terre. **

* Quid videbitis in ſunamite niſi choros caſtrorum *cap.* 7. *v.* 1. Chori caſtrorum ſunt choreæ, tripudia, & ſaltationes Militum triumphantium. *Cor.*

** Quid itaque Beatius eſſe poterit quam in terrâ tripudium Angelorum imitari. S. *Baz. Ep.* 1. *ad Greg.*

Telle étoit en effet la pieuſe ſimplicité des premiers Chrétiens, qu'ils ne voyoient dans la Danſe qu'une imitation ſainte des tranſports d'allégreſſe des Bienheureux. Les Hymnes, la Tradition, les Cantiques ne leur préſentoient cet exercice que comme une expreſſion touchante de la félicité pure à laquelle ils aſpiroient.

Tantôt c'étoient les tendres victimes de la cruauté d'Hérode, ces premiers Martyrs de la Loi nouvelle, qui, couronnés de fleurs, & la palme à la main, formoient des Danſes légeres autour de l'autel qu'ils avoient arroſé de leur ſang. *

Quelquefois on leur retraçoit

*. . Vos prima Chriſti victima,
Grex immolatorum tener,
Palmis & coronis luditis.

des chœurs de jeunes Vierges qui ſe raſſembloient autour de l'Epoux. Leurs Danſes vives & modeſtes lui peignoient leurs chaſtes deſirs, & leurs tendres regards lui demandoient le prix de leur amour. *

On ne repréſentoit à leur Foi, toute cette foule de Saints qui les avoient précédé, dans la cariere où ils couroient, que comme des chœurs différens ** dont la Danſe triomphante célébroit dans le Ciel, la miſéricorde, les bienfaits, & la gloire de Dieu.

Cependant la Danſe ſacrée de l'Egliſe, ſuſceptible, comme les

*.. Septus Choreis Virginum
Sponſus decorus gloriâ
Sponſiſque reddens præmia.

*.. Te glorioſus Apoſtolorum chorus,
Chorus ſacratus Martyrum ;
Chori ſanctarum Virginum, &c.

meilleures

meilleures inſtitutions, des abus qui naîtront toujours de la foibleſſe & de la biſarrerie des hommes, dégénéra après les premiers tems de ferveur, en des pratiques dangéreuſes qui allarmerent la piété des Papes & des Evêques. Cette inſtitution éprouva le ſort des feſtins de charité. * Comme la diſſolution & la débauche ſe gliſſerent dans cette Fête établie, pour réunir par des liens de paix & les Payens & les Juifs qui avoient embraſſé le Chriſtianiſme ; la diſſipation & la licence corrompirent de même les Danſes des Chrétiens, qui n'avoient été inſtituées que pour les maintenir dans un eſprit de recueillement, de joie pure, & de piété. L'Egliſe alors s'arma de ſes foudres, pour les réprimer ; & ſuc-

* On la nommoit la fête des Agapes.

ceſſivement elles furent tout-à-fait abolies par différens Conciles, par un grand nombre d'aſſemblées Sinodales, & par les Ordonnances de nos Rois.

Dans quelques pays Catholiques cependant, la Danſe fait encore partie des cérémonies de l'Egliſe. En Portugal, en Eſpagne, dans le Rouſſillon, on exécute des Danſes ſolemnelles en repréſentation de nos Myſtéres, & à l'honneur de quelques Saints.

Le Cardinal Ximénès rétablit dans la Cathédrale de Toléde, l'ancien uſage des Meſſes des *Muſſarabes*, pendant leſquelles on danſe dans le chœur & dans la nef. En France même, au milieu du dernier ſiécle, on voyoit encore les Prêtres & le Peuple de Limoges danſer en rond dans le chœur de S. Leonard. A la fin

de chaque Pſeaume, ils ſubſtituoient au *Gloria Patri* ce verſet qu'ils chantoient avec les plus vifs tranſports de zéle & de joie; *San Marceau pregas per nous, & nous eſpingaren per bous.*

Le Pere Ménétrier * Jéſuite, dit avoir vû de ſon tems, dans quelques Egliſes, les Chanoines & les Enfans de chœur, qui, le jour de Pâques, ſe prenoient tout bonnement par la main & danſoient en chantant des Hymnes de réjouiſſance.

Cette joie ſimple & naïve, ſuppoſoit des mœurs douces & ſans fard, que nous avons troquées contre un peu d'eſprit, & beaucoup de corruption.

* Préface du Traité des Ballets. *Edit.* 1682.

CHAPITRE XI.

Des Danſes Baladoires des Brandons, &c.

RIen n'eſt ſi prompt que les progrès de la licence. Les Inſtitutions les plus ſages qu'elle corrompt, dégénerent en peu de tems en des pratiques folles & nuiſibles.

C'eſt en vain qu'on s'efforceroit alors de s'oppoſer aux progrès du mal avec ces foibles tempérances que la douceur ſuggere. Le grand, l'unique reméde eſt d'oſer, avec courage & ſans balancer, extirper le mal même juſques dans ſes racines. Elles repouſſeroient, ſans cette précaution, des tiges nouvelles & plus

dangereuſes encore que celles qu'on auroit arrachées.

Telle fut la conduite violente, mais néceſſaire, que l'Egliſe tint, en appercevant les inconvéniens, les déſordres, les crimes qui s'étoient gliſſés dans la Danſe ſacrée des Chrétiens.

La joie ſainte des ſolemnités, qui, en paſſant de l'ame juſqu'au ſens, devint bien-tôt moins pure, les deux ſexes qu'elles raſſembloient, la nuit, ſi propice à la ſéduction, qui étoit le tems marqué pour la célébration de preſque toutes les grandes Fêtes, plus que tout cela, peut-être le réfroidiſſement de la ferveur, qui ne fut plus capable dès-lors d'étouffer les autres mouvemens, voilà quels furent les principes d'un débordement intolérable, qui dégrada des pratiques autre-

fois dignes de louange.

Alors, les ſolemnités des Chrétiens devinrent des rendez-vous de libertinage, & ne furent que les prétextes d'une infâme diſſolution. Les Danſes Baladoires qui prirent la place des Danſes ſacrées n'étoient plus qu'un aſſemblage monſtrueux de piété, de débauche & de ſuperſtition. Le Pape Zacharie fit un Décret en 744. pour les défendre : dans les ſuites, les Evêques, les Rois, les Empereurs, s'unirent tous à lui pour les proſcrire; & la Danſe ſacrée, quelqu'innocente qu'elle eût été dans ſon inſtitution primitive, fut jugée dès-lors aſſez dangereuſe, pour engager la ſageſſe du Clergé à ne la plus mêler aux autres cérémonies de l'Egliſe. *

* Prohibeant Sacerdotes ne fiant

La Danſe des brandons & celle de la S. Jean échapperent néanmoins à la proſcription; & on renouvella celle du premier jour de Mai, qui n'étoit qu'un reſte de celles que l'idolâtrie avoit établies. On exécutoit la premiere à la lueur de pluſieurs flambeaux de paille, le premier Dimanche de Carême, & la ſeconde autour des feux qu'on allumoit dans les rues la veille de la Fête de Saint Jean. On trouvera dans la ſuite,* la deſcription de la troiſiéme.

Il n'en reſte plus de nos jours que quelques foibles traces. Des plaiſirs plus vifs & moins groſ-

choreæ maximè in tribus locis; in Eccleſiis, in cæmeteriis & proceſſionibus. *Conc. Sin. d'Odon Evêque de Paris, Conſt.* 26.

* Au ch. 1. du *Liv.* 5. il y a un Arrêt de Réglement du Parlement de Paris, du 3. Sept. 1667. qui fait les mêmes défenſes.

ſiers ont ſuccédé à ces divertiſſemens, & le luxe a plus contribué à les abolir, que les Décrets des Papes, & les Mandemens des Evêques.

CHAPITRE XII.

De la Danſe ſacrée des Turcs.

LEs pratiques des Hébreux, les ſuperſtitions des Payens, les Inſtitutions pures de la Religion chrétienne, ſont les ſources dans leſquelles Mahomet puiſa les rêveries de la ſienne. Auſſi, la Danſe ſacrée fit-elle partie de ſon Plan. On ne la pratique que dans les Moſquées, & elle n'eſt exercée que par le Sacerdoce.

Les Turcs en ont pluſieurs de

* Au chap. 1. du Livre 2.

cette eſpece ; mais la plus ſinguliere eſt celle que les Dervis exécutent, pour célébrer la fête de *Menelaüs* leur Fondateur. La tradition de ces Religieux eſt, qu'il tourna en danſant pendant quatorze jours, ſans ſe donner aucun relâche, au ſon de la flûte de *Hanſé* ſon compagnon.

A la ſuite de cette pirouette miraculeuſe, Menelaüs tomba, dit-on, dans une longue extaſe, pendant laquelle l'Inſtitution de l'Ordre des Dervis lui fut inſpirée.

Pour honorer ce Chef d'Ordre d'une maniere qui rappelle ſon inſtitution, les Dervis Turcs ont imaginé la Danſe du *Moulinet*, à laquelle ils s'exercent avec un zéle & une application infatigables.

Cette Danſe s'exécute au ſon

des flûtes, en tournant avec la plus grande rapidité. Les moſquées ſont les théâtres de ce ſpectacle extraordinaire. Les Dervis y pirouettent avec une force, une adreſſe, une agilité qui paroiſſent incroyables. Il y en a pluſieurs qui pouſſent cet exercice violent, juſqu'à ce qu'ils tombent enfin d'étourdiſſement, & de laſſitude.

En parcourant les Annales du Monde, on eſt quelquefois ſurpris de la multiplicité des folies des hommes. Peut-être ne devroit-on être étonné, que de ce qu'au milieu de tant d'extravagances ſucceſſives, & preſque toutes ſi contagieuſes, il eſt poſſible encore de trouver quelques ſages.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE I.

De la Danſe profane.

LA Danſe ne fut d'abord qu'une expreſſion vive de joie & de reconnoiſſance. Elle étoit comme une eſpece de langage trouvé & convenu parmi les hommes, pour peindre ces deux ſentimens. Ils s'en étoient ſervis dans leur culte : ils l'employerent dans leurs plaiſirs.

Alors les Philoſophes, peut-être par ſimple curioſité, & les Légiſlateurs, ſans doute, par des motifs plus utiles, examinerent cet exercice avec la ſagacité que

donne l'eſprit & les vûes qu'inſpire la prévoyance. Il devint ainſi la matiere des Obſervations des uns, & l'objet de pluſieurs Loix établies par les autres.

Dans les ſuites, lorſque le génie s'échauffant par degrés, parvint enfin juſqu'à la combinaiſon des ſpectacles réguliers, la Danſe fut une des principales parties qui entrerent dans cette grande compoſition.

Elle fut donc dans les premiers tems une expreſſion ſimple de joie dans les Fêtes publiques ou particuliéres & ſucceſſivement les différentes images qu'elle peignit dans les occaſions, quoique plus compoſées, leur furent cependant toujours relatives. Elle étoit telle lorſque les Philoſophes l'analiſérent, pour ainſi dire, & que les Légiſlateurs en profitant

de leurs obſervations, l'employérent dans l'éducation, comme un moyen facile de donner du reſſort aux forces du corps, d'entretenir ſon agilité, & de développer ſes graces.

Ces deux objets firent naître l'idée de lui en faire remplir un troiſiéme. On la porta au théâtre & dès-lors plus combinée, ayant toujours une action à peindre ſuſceptible de tous les embelliſſemens, elle fut vraiement un Art, qui marcha vers la perfection d'un pas égal avec la Comédie & la Tragédie.

CHAPITRE II.

Des Danſes des Anciens dans les Fêtes publiques.

TOutes les actions publiques des Anciens avoient quelqu'Analogie avec leurs ſuperſtitions. Leurs premieres Fêtes n'eurent pour objet que leurs Dieux, & les Danſes qu'ils formerent pour les honorer, eurent toutes par conſéquent quelque rapport aux fonctions qu'ils leur avoient attribué, aux maux qu'ils en craignoient, ou aux faveurs qu'ils eſperoient en recevoir.

Toutes ces Danſes tiennent par leur origine à la Danſe ſacrée; mais après la ſimplicité des premiers tems; lorſque l'Empire

tiranique des paſſions eut détruit le regne paiſible de l'innocence, dans la dépravation générale des mœurs, toutes ces Danſes ne tinrent plus par leur exécution, qu'au plaiſir.

A meſure d'ailleurs que la Danſe devint un Art, & qu'on la cultiva comme un exercice, le charme qui en réſultoit pour les Exécutans & pour les Spectateurs, redoubla la paſſion qu'on avoit déja pour ce genre d'amuſement.

Le nombre des Danſes ſe multiplia, * le goût leur aſſigna leurs divers caracteres, la Muſique ſi expreſſive chez les Grecs, ſuivit les idées primitives dans les airs qu'elle compoſa, & chacune des Fêtes qu'on célébroit, devint un

* Voyez Murſius. Ce Nombre eſt immenſe.

ſpectacle animé, dont tous les Citoyens étoient Acteurs & Spectateurs tour à tour.

Ce ne furent plus les ſeuls Prêtres du Conquérant de l'Inde qui célébrerent les Orgies. On voyoit au commencement de l'Automne la jeuneſſe Grecque couronnée de Pampres & de Lierre, former des pas meſurés au ſon des fifres & des tambours; elle ne reſpiroit dans ſes Chants, dans ſes mouvemens, dans ſes attitudes que la liberté, le plaiſir & la joie: ſes danſes étoient l'image vive de la gayeté, des tranſports de Bacchus.

Au retour du Printems, dans toute l'Attique, à Sparte, dans l'Arcadie, les jeunes garçons & les jeunes filles une couronne de chêne & de roſes ſur la tête, le ſein paré de fleurs nouvelles, &

vêtus à la légere * couroient dans les bois en formant des Danſes paſtorales. C'étoit l'innocence des premiers tems qu'ils peignoient dans leurs pas. Ils jouiſſoient des plaiſirs de l'âge d'or, qu'ils faiſoient renaître.

Dans le tems de la Moiſſon, de nouveaux amuſemens célébroient les douceurs de l'abondance ; & lorſque les rigueurs de l'Hiver ramenoient les Peuples dans leurs foyers, pour y jouir des bienfaits des autres Saiſons, les Danſes *des Feſtins* leur fourniſſoient de nouveaux ſujets de joie.

On faiſoit remonter en Gréce l'origine de ces Danſes au retour de Bachus de ſa conquête des Indes. Quelques Auteurs l'attribuent à Terpſicore, & quel-

* Les Spartiates ſeuls étoient nuds.

ques autres à Comus. *

A Rome & dans toute l'Italie, le premier jour du mois de Mai, la jeuneſſe ſortoit par troupes au lever de l'Aurore. Au ſon des inſtrumens champêtres, elle alloit en danſant cueillir des rameaux verds, qu'elle rapportoit dans la Ville de la même maniere. Toutes les portes des maiſons en étoient bien-tôt ornées. Les Peres, les Meres, les Parens, les Amis, attendoient toutes ces troupes différentes dans les ruës, où on avoit ſoin de tenir des tables proprement ſervies pour leur retour.

Pendant ce jour les travaux étoient ſuſpendus. Après le feſtin, les concerts de Muſique & les Danſes recommençoient, on ne ſongeoit qu'au plaiſir. Le Peu-

* Cartani, Traité des images des Dieux

ple, les Magiſtrats, la Nobleſſe confondus & réunis par la joie générale, ſembloient ne compoſer qu'une même Famille. Ils étoient tous parés de rameaux naiſſans. Se montrer ſans cette marque diſtinctive de la Fête, auroit paru une ſorte d'infamie: les Sénateurs mettoient une eſpece d'honneur à en avoir les premiers.

Cette Fête commencée dès l'Aurore & continuée tout le jour, fut par la ſucceſſion des tems pouſſée bien avant dans la nuit. Les Danſes, qui n'étoient d'abord qu'une expreſſion ingénuë de la joie que cauſoit le retour du Printems, dégénererent bien-tôt en des images plus libres, & de ce premier pas vers la corruption, elles ſe précipitérent avec rapidité dans la plus

effrenée licence. Rome, toute l'Italie furent plongées dans la plus honteuſe diſſolution. Tibere lui-même en rougit, & il fit rendre un Décret pour abolir cette Fête, mais les racines de la corruption étoient déja trop profondes. Après les premiers momens de la promulgation de la Loi, la Fête & les Danſes du premier jour de Mai furent renouvellées, & elles ſe répandirent dans preſque toute l'Europe.

Ces grands arbres au haut deſquels on attache de Ecuſſons entourés de guirlandes de fleurs, & que dans pluſieurs villes de France on plante le premier jour de Mai, au-devant des maiſons des Gens en Place, ſont un reſte de cette ancienne Fête. Ce n'eſt pas la ſeule occaſion où l'orgueil a uſurpé les droits du plaiſir.

CHAPITRE III.

Des Danſes des Anciens dans les Fêtes des Particuliers.

NOus n'aurions qu'une idée bien imparfaite des Mœurs des Anciens, ſi nous en jugions par les nôtres. La Société qui nous fournit à chaque inſtant de nouveaux objets de diſſipation, ne leur offroit que ces liens utiles & ſolides qui uniſſent entre eux tous les Citoyens.

Les nœuds qui nous raſſemblent ſont plus déliés & moins embaraſſans. Le plaiſir, la convenance les forment, les briſent & les renouvellent ſans ceſſe. Peut-être le François a-t-il ſeul bien connu les avantages, les dou-

ceurs, les délices de la Société. Un ſimple particulier à Paris, qui ſçait unir le goût à l'opulence, eſt le maître de raſſembler chez lui plus de commodités, d'agrémens & de plaiſirs que n'en ont imaginé la délicateſſe d'Athénes, ou le luxe de Rome, & ſur ce point les Peuples contemporains les plus polis de l'Europe ſont encore à notre égard, ce qu'ont été les Grecs & les Romains.

Parmi ces derniers, une eſpéce de tiranie avoit pris naiſſance dans le ſein de la liberté. On n'avoit conſulté que les Chefs de famille lors de l'établiſſement des Loix. Elles leur furent toutes favorables, & le Deſpotiſme paternel alla juſqu'au droit de vie & de mort. Dans les premiers tems de la République Romaine,

un Pere dans ſes foyers étoit toujours auſſi abſolu, & ſouvent auſſi barbare, qu'un Sultan peut l'être aujourd'hui au milieu de cette foule d'eſclaves qui l'environnent.

Le peu de fréquentation entre les Citoyens, étoit une ſuite néceſſaire de leur puiſſance domeſtique. Souverains dans leurs maiſons, ils n'en pouvoient ſortir ſans ſe voir coudoyés par des égaux, & ils ſe renfermoient machinalement chez eux par la même raiſon, qui fait que les Rois entr'eux ne ſe viſitent guéres.

Leur vie ordinaire devoit être par conſéquent très-uniforme. La crainte & le reſpect des enfans pour leurs Peres, les bontés & les complaiſances des Peres pour leurs enfans, les ſervices & l'amitié entre les proches, ſans

beaucoup de familiarité, voilà quelle étoit la baſe de leur tranquillité reſpective, & toutes les douceurs de leur Société. Ils étoient heureux avec cette ſimplicité de Mœurs. Au moins n'avoient-ils pas l'idée d'une autre genre de bonheur, & c'eſt celui qu'il connoît qui eſt le ſeul néceſſaire à l'homme.

Cependant outre le Fêtes publiques, qui mettoient quelque variété dans cette maniere monotone de vivre, les événemens particuliers de chaque famille, lui fourniſſoient encore de tems en tems des occaſions de plaiſir. Elles devoient paroître d'autant plus piquantes qu'elles étoient aſſez rares. Ainſi l'anniverſaire de la naiſſance d'un Pere, le mariage d'un fils, l'arrivée d'un étranger, ſortoient quelquefois les Anciens

de

de la léthargie ordinaire dans laquelle ils étoient plongés. On préparoit alors des Feſtins, on exécutoit des Concerts, on imaginoit des Danſes. L'amitié, la tendreſſe, l'hoſpitalité concouroient enſemble pour ranimer la joie & pour entretenir le plaiſir.

Chaque Famille dans les premiers tems fournit elle-même les Acteurs de ces Fêtes particulieres. Le luxe enſuite fit imaginer de jouir de ces amuſemens avec moins d'embarras & plus d'agrémens. Il s'établit dans Athénes & à Rome des Gens exercés qui jouoient de divers inſtrumens, d'autres qui chantoient & qui danſoient pendant & après les feſtins.

Dans le tems que la bonne chere & le vin excitoient & flattoient le goût des Convives,

la Muſique & la Danſe occupoient agréablement leurs autres ſens. Ces ſaillies vives, ces traits légers, ce badinage élégant, qui ſont l'ame aujourd'hui de nos Fêtes de tous les jours, furent conſtamment inconnus aux peuples jadis les plus polis & les mieux inſtruits de la terre.

Les amuſemens étrangers, qu'ils appellerent à leur ſecours contre l'ennui de leurs feſtins, n'excluoient point cependant les Danſes de Famille. Ces Aſſemblées, où l'on danſoit pour le ſeul plaiſir de danſer, furent toujours en uſage parmi eux. *Socrate* lui-même tenoit à honneur d'y exécuter les Danſes qu'il avoit appriſes de la belle Aſpaſie, & *Caton* le plus ſévére des Romains à l'âge de plus de ſoixante ans, crut devoir ſe faire recorder ſes

Danſes, afin de paroître moins gauche dans un Bal de Rome.

CHAPITRE IV.

De quelques Danſes des Grecs.

DAns les mariages des Athéniens, une troupe légere vêtue d'étoffes fines & de couleurs riantes, la tête couronnée de Mirthes, & le ſein paré de fleurs, paroiſſoit au milieu du feſtin ſur des ſimphonies tendres. Peu à peu les mouvemens devenoient plus rapides : des pas preſſés, des figures animées, peignoient aux yeux des Convives la joie aimable d'une nôce. Cette Danſe qu'on avoit nommée la *Danſe de l'Hymen*, eſt une de celles qui, au rapport d'Homere, étoient

gravées avec tant d'Art ſur le bouclier d'Achille.

Elle étoit comme le dénouement d'une action plus compliquée qu'on retraçoit tous les ans dans les *Fêtes Hymenées*, qu'un trait héroïque d'amour avoit fait inſtituer.

Un jeune homme d'Athénes d'une extrême beauté; mais d'une origine fort obſcure, devint éperdument amoureux d'une jeune fille dont la naiſſance étoit infiniment au-deſſus de la ſienne.

Cette inégalité le força à cacher ſa paſſion, ſans lui inſpirer la réſolution de la vaincre. Il ſe tut; mais il ſuivit par-tout l'objet de ſa tendreſſe, ſans chercher d'autre plaiſir que celui de le voir, & ſans eſpérer même la douceur d'en être apperçu.

Un jour que les jeunes filles

d'Athénes les plus illuſtres devoient célébrer ſur les bords de la Mer la fête de Cérès, de laquelle les Loix avoient exclu tous les hommes, le jeune Hymen, (car c'eſt ainſi qu'il ſe nommoit) inſtruit que ſa Maîtreſſe devoit en être, ſe traveſtit à la hâte, & courut ſe joindre à la troupe dévote qui ſortoit de la Ville.

Il étoit dans cet âge aimable où un garçon fort beau, à l'aide d'un habit emprunté peut aiſément paſſer pour une belle fille. Quoiqu'inconnu, ſon air modeſte, ſes traits animés, & peut-être l'air tendre que lui donnoit l'amour, le firent recevoir ſans examen & ſans obſtacle.

La Fête commence. Un ſaint zéle dicte les Chants, & anime la Danſe. Toute la troupe eſt déja remplie d'une joie pure.....

Tout-à-coup des Corſaires paroiſſent, fondent ſur cette jeuneſſe effrayée, l'enchaînent, l'entraînent ſur leur vaiſſeau, forcent de voiles & arrivent rapidement ſur un bord qui leur étoit connu & où ils ſe croyoient en ſûreté. Là ils débarquent leur proye, ſe livrent ſans ménagement à tous les excès de la bonne chere, & s'endorment enfin noyés de vin & accablés de laſſitude.

Alors le jeune Hymen propoſe à ſes Compagnes d'égorger leurs Raviſſeurs. Elles frémiſſent : ils les raſſure. Il parle, il preſſe, il perſuade. Il ſaiſit une épée : ſes jeunes compagnes s'arment à ſon exemple : il donne le ſignal. Chaque bras eſt levé & frappe en même tems. Tous les Corſaires ſont immolés & les Athéniens ſont libres.

Mais comment & par où ſortir de ce lieu inconnu ? Hymen, ſans ſe découvrir, offre de partir pour Athénes, ſe flatte d'en démêler la route, & promet de hâter ſon retour.

On répond à ſes offres par mille cris de reconnoiſſance & de joie. Lui, cependant court au vaiſſeau, l'examine, en retire les proviſions, en détache les cordages & les voiles. On l'aide dans ce travail & il en trace un nouveau.

Il raproche à force les branches de quelques arbres qu'il voit dans les terres, il y attache les voiles du vaiſſeau, & forme ainſi pour ſes compagnes un azile éloigné du rivage & à l'abri des flots de la mer. Il part enſuite après avoir pourvû aux beſoins & à la ſûreté de ce qu'il aime.

L'Amour à qui il devoit le cou-

rage qu'il venoit de faire éclater, lui donna les nouvelles forces qui lui étoient néceſſaires pour faire ſon voyage, & les lumieres dont il avoit beſoin pour ne pas s'égarer. Il marche ſans s'arrêter & il arrive.

La ville d'Athénes étoit plongée dans la conſternation la plus profonde. Les Temples, les Rues, les Places publiques, les Maiſons des Particuliers ne rétentiſſoient que de gémiſſemens. Chaque Citoyen pleuroit une fille, une ſœur, une amante.

On entend alors une jeune fille qui s'écrie : *Athéniens, accourez tous : venez, écoutez-moi. Je viens vous rendre ces Filles chéries que vous pleurez. Elles vivent. Vous les reverrez. J'en atteſte les Dieux qui vous les ont conſervées. J'en jure par l'Amour qui m'a inſpiré*

aſſez de courage pour les ſauver.

A ces mots le Peuple accourt. Les gémiſſemens ſont ſuſpendus : un mouvement confus d'eſpérance de joie, ſuccéde à la triſteſſe. On entoure en tumulte le jeune Hymen.

Il demande du ſilence. Toutes les bouches ſe ferment, & tous les yeux ſe fixent ſur lui. Il raconte alors ſon avanture avec cette vivacité, cette nobleſſe, cette confiance que donne la paſſion dont il eſt animé, & le ſentiment d'une belle action. Il voit tour à tour dans les regards de cette foule de peuple qui l'écoute, la ſurpriſe, l'admiration & la joie. Il profite de ce moment. Il ſe découvre, ſe nomme, & demande pour récompenſe la jeune Athéniéne qu'il aime.

Un applaudiſſement univerſel

lui répond du conſentement de ſes Concitoyens. Il part : on le ſuit : on ramene ſes Compagnes : un Mariage ſolemnel le rend le plus heureux de tous les maris, & l'aimable Athénienne qui l'épouſe, eſt dans les ſuites la plus fortunée de toutes les Athéniennes.

Cet événement extraordinaire, & des nœuds ſi bien aſſortis, reſterent profondément gravés dans le ſouvenir des Athéniens. Ils firent du jeune Hymen un Dieu, qu'ils invoquerent dans leurs Mariages. Les Poëtes, qui étoient les ſeuls Généalogiſtes de ces tems reculés, lui eurent bientôt trouvé une origine illuſtre ; & les Magiſtrats pour exciter la vertu par des exemples, inſtituerent les Fêtes hymenées, dans leſquelles on retraçoit tous les ans l'hiſ-

toire qu'on vient de rapporter. Les Danſes particuliéres de l'Hymen, qu'on exécutoit dans les mariages, étoient à peu près les mêmes que celles qui terminoient cette Fête ſolemnelle.

On ne doit point les confondre avec celles qu'on imagina dans les ſuites pour peindre la volupté. Les Grecs la connoiſſoient, étoient dignes de la ſentir & ils la porterent auſſi loin qu'aucun Peuple délicat de la terre ; mais ils ne furent pas long-tems ſans la confondre avec la licence dans les Danſes qu'ils nommerent laſcives. Leur nom déſigne aſſez quel étoit leur emploi, les figures vives dont elles étoient compoſées, leurs airs expreſſifs ſur leſquels on les exécutoit.

Je tire le rideau ſur ces objets indécens. L'honnête eſt inſéparable de l'utile.

CHAPITRE V.

De quelques Danſes des Romains.

LEs Bachanales, qu'originairement les Prêtres & les Prêtreſſes de Bacchus, exécutoient à l'excluſion du Peuple, furent dans les ſuites imitées par tous les Grecs ſans diſtinction ; mais l'yvreſſe, les convulſions, la fureur qui étoit de l'eſſence primitive de ces Danſes, furent dans l'imitation métamorphoſées en des expreſſions de gayeté, de plaiſir & de volupté.

Ainſi les Grecs en formant les Danſes *laſcives* qui étoient les copies de Bachanales, ne retinrent de celles-ci que la liberté & la joie. Ils ſubſtituerent aux pre-

mieres figures, des figures nouvelles plus piquantes. Les Danſes de Bacchus devinrent les Danſes de l'Amour, & ſucceſſivement les Danſes de l'Amour furent le tableau de la plus effrenée licence.

Les Romains moins délicats, & peut-être plus ardents pour le plaiſir, commencerent d'abord par où les Grecs avoient fini. Les Danſes nuptiales, qui, ſous cette dénomination nouvelle, étoient les mêmes, que celles dont on vient de parler, furent la peinture la plus licencieuſe, & firent les délices de Rome. Elles étoient exécutées dans tous les mariages conſidérables par des Danſeurs à gages; mais les Citoyens qui n'étoient pas aſſez riches pour s'en procurer dans ces occaſions, y ſuppléoient par eux-mêmes, &

joignoient à la licence du ſujet toute la groſſiereté de l'exécution.

Les Grecs furent des modéles honnêtes, en comparaiſon de la diſſolution monſtrueuſe de leurs copies. Tibere, ainſi qu'on l'a dit plus haut, bannit de Rome * ſur ce prétexte, toutes les troupes de Danſeurs & juſqu'aux Maîtres de Danſes.

Mais la jeuneſſe Romaine prit la place des Baladins qu'on venoit de chaſſer. Le Peuple ſuivit l'exemple que lui donnoit la Nobleſſe : bien-tôt il n'y eut plus de diſtinction ſur ce point entre les plus grands noms & la plus vile canaille de Rome.

On vit pendant le Regne de Domitien, juſqu'à des Peres Conſ-

* Voyez le chap. 9. du Liv. 3.

cripts, qui s'avilirent en public par cet indigne exercice. Ils furent exclus du Sénat, & ils eurent la baſſeſſe de ſe conſoler de cette flétriſſure, parce qu'elle leur acqueroit le droit de continuer impunément de la mériter.

CHAPITRE VI.

De la Danſe des Funerailles.

COmme la Nature a donné à l'homme des geſtes relatifs à toutes ſes différentes ſenſations, il n'eſt point de ſituation de l'ame que la Danſe ne puiſſe peindre. Auſſi les Anciens qui ſuivoient dans les Arts les idées primitives, ne ſe contenterent pas de la faire ſervir dans les occaſions d'allégreſſe, ils l'employerent encore

dans les circonſtances ſolemnelles, de triſteſſe & de deuil.

Dans les funerailles des Rois d'Athénes * une troupe d'Elite vêtue de longues robbes blanches commençoit la marche. Deux rangs de jeunes garçons précédoient le cercueil qui étoit entouré par deux rangs de jeunes Vierges, ils portoient tous des couronnes & des branches de Cyprès, & formoient des Danſes graves & majeſtueuſes ſur des ſimphonies lugubres.

Elles étoient joüées par pluſieurs Muſiciens qui étoient diſtribués entre les deux premieres troupes.

Les Prêtres des différentes Divinités adorées dans l'Attique, revêtus des marques diſtinctives de leur caractere venoient en-

* Platon, Liv. 12. des Loix.

ſuite. Ils marchoient lentement & en meſure en chantant des vers à la louange du Roi mort.

Cette Pompe étoit ſuivie d'un grand nombre de vieilles femmes couvertes de longs manteaux noirs. Elles pleuroient & faiſoient les contorſions les plus outrées, en pouſſant des ſanglots & des cris. On les nommoit les *Pleureuſes*, & on régloit leur ſalaire ſur les extravagances plus ou moins grandes qu'on leur avoit vû faire.

Les funérailles des particuliers, formées ſur ce modéle, étoient à proportion de la dignité des morts & de la vanité des ſurvivans. L'orgueil eſt à peu près le même dans tous les hommes : les nuances qu'on croit y appercevoir ſont peut-être moins en eux-mêmes, que dans les moyens divers de

le développer, que la fortune leur prodigue ou leur refuſe.

CHAPITRE VII.

Emploi de l'Archimime dans les funérailles des Romains.

ON adopta ſucceſſivement à Rome toutes les cérémonies des funérailles des Athéniens ; mais on y ajoûta un uſage digne de la ſageſſe des Anciens Egyptiens.

Un homme inſtruit en l'Art de contrefaire l'air, la démarche, les manieres des autres hommes, étoit choiſi pour précéder le cercueil. Il prenoit les habits du défunt & ſe couvroit le viſage d'un maſque qui retraçoit tous ſes traits. Sur les ſimphonies lugubres qu'on exécutoit pendant la

marche, il peignoit par ſa Danſe les actions les plus marquées du perſonnage qu'il repréſentoit.

C'étoit une Oraiſon funébre muette, qui retraçoit aux yeux du Public, toute la vie du Citoyen qui n'étoit plus.

L'Archimime, (c'eſt ainſi qu'on nommoit cet Orateur funébre,) étoit ſans partialité. Il ne faiſoit grace, ni en faveur des grandes places du mort, ni par la crainte du pouvoir de ſes ſucceſſeurs.

Un Citoyen que ſon courage, ſa généroſité, l'élévation de ſon ame avoit rendu l'objet du reſpect & de l'amour de la Patrie, ſembloit reparoître aux yeux de ſes Concitoyens. Ils jouiſſoient du ſouvenir de ſes vertus; il vivoit; il agiſſoit encore. Sa gloire ſe gravoit dans le ſouvenir. La jeuneſſe Romaine, frappée de

l'exemple, admiroit ſon modéle. Les Vieillards vertueux goûtoient déja le fruit de leurs travaux, dans l'eſpoir de reparoître à leur tour, ſous ces traits honorables, quand ils auroient ceſſé de vivre.

Les hommes, indignes de ce nom, & nés pour le malheur de l'eſpeçe humaine, pouvoient être retenus, par la crainte d'être un jour expoſés ſans ménagement à la haine publique, à la vengeance de leurs contemporains, au mépris de la poſtérité.

Ces perſonnages futiles, dont pluſieurs vices, l'ébauche de quelques vertus, l'orgueil extrême, & beaucoup de ridicules compoſent le caractere, connoiſſoient d'avance le ſort qui les attendoit un jour, par la riſée publique, à laquelle ils voyoient expoſés leurs ſemblables.

La ſatyre ou l'éloge des morts devenoit ainſi, une leçon utile pour les vivans. La Danſe des Archimimes étoit alors dans la morale, ce que l'Anatomie eſt devenue dans la Phiſique.

CHAPITRE VIII.

De la Danſe des Anciens conſidérée comme exercice.

ON repréſentoit les Dieux occupés, après la défaite des Titans, à des Danſes nobles qui peignoient leur combat, & leur triomphe. C'eſt alors que Minerve, ſelon la Mithologie des Grecs, imagina la *Memphitique*. On la danſoit avec l'épée, le javelot, & le bouclier. On y retraçoit par les mouvemens, les

poſitions & les figures, toutes les évolutions militaires. Il falloit la plus grande adreſſe, & beaucoup de force pour rendre d'une maniere agréable & préciſe, les expreſſions vives, fortes, & légeres, dont elle étoit compoſée.

Tous les hommes ont un penchant naturel à l'imitation, de-là le progrès rapide des uſages, le ſuccès étonnant des modes, l'établiſſement ferme des préjugés; mais comme ce penchant tient d'une maniere intime à la vanité, & qu'elle n'eſt jamais frappée que de ce qui lui en impoſe, c'eſt toujours vers des objets plus élevés que ſoi qu'il nous pouſſe & nous entraîne,

Les Rois n'imitent point les grands Seigneurs qui les entourent & qui les copient. Le Peu-

ple ſe modéle ſans ceſſe ſur la Bourgeoiſie, qui ne ſe croit point Peuple, & qui auroit honte de lui reſſembler.

Il en fut ainſi dans les tems reculés. Ces fougueux Avanturiers à qui on donna le nom de *Héros*, & dont l'orgueil ne voyoit qu'en pitié tous les autres hommes, fixerent leurs regards ſur les Dieux, & ils les imiterent.

La Danſe armée fut dès-lors leur exercice journalier. Couverts d'une armure brillante, animés par une ſimphonie guerriere, le javelot d'une main, le bouclier de l'autre, ils formoient ainſi des jeux qui flattoient leur vanité, & qu'ils croyoient dignes de leur courage. Tels furent les amuſemens de Caſtor & Pollux *

* Quelques Auteurs les croyent les Inventeurs de la Danſe armée : c'eſt une

& de cette jeuneſſe impétueuſe qui couroit avec eux à la conquête de la toiſon d'or. Telles furent encore, pendant les ennuis d'un long ſiége, les occupations de cette foule de Guerriers que la querelle de Ménélas avoit raſſemblés devant Troye.

Dans les tems héroïques, d'ailleurs, la guerre étoit le ſeul chemin ouvert à la gloire. Les hommes qui ſe croyoient nés pour elle, devoient par conſéquent ne s'occuper que des exercices qui pouvoient rendre leur corps plus ſouple, & plus vigoureux. La raiſon négligée, reſſembloit à ces fruits groſſiers qui naiſſent

erreur : ſon Inſtitution eſt beaucoup plus ancienne. Il en eſt de même de la Pyrrique qu'on attribue à *Pyrrhus*. Toutes ces Danſes, ſous des noms différens, ne ſont que des copies de la *Memphitique*. Voyez le ch. 10.

dans

dans nos champs ſans culture. La force, l'adreſſe, le courage, furent les vertus des premiers Héros. Les qualités de l'ame, l'amour de l'ordre, le deſir du bonheur des hommes ont été depuis, les vertus plus précieuſes des Sages.

CHAPITRE IX.

Oppoſition ſinguliere des Mœurs des Grecs avec les nôtres.

LOrſque Agamemnon partit pour le ſiége de Troye, il laiſſa auprès de Clitemneſtre qu'il aimoit, & dont il étoit aimé, un Danſeur célébre, * qu'il établit

* Athénée, *Liv.* I *ch.* II.

Il y a un Auteur très-eſtimable, qui, trompé peut-être par la traduction La-

l'Ecuyer de la jeune Reine. Il devoit être en cette qualité, le guide de ſon eſprit, l'Inſtituteur de ſes mœurs, le Directeur en chef de toute ſa conduite.

La grande réputation que ſes talens lui avoient acquiſe, & l'eſtime ſinguliere que les Grecs avoient pour ſon Art, lui avoient procuré une diſtinction auſſi honorable. Si l'on en croit quelques Hiſtoriens, il en étoit digne.

Il avoit l'attention d'exercer la Reine par des Danſes nobles qu'il compoſoit exprès pour elle. Il l'amuſoit en développant ſes

tine de *Daleschamp*, a cru que c'étoit un Chanteur. Le P. Menêtrier me ſemble prouver que c'étoit un Danſeur. Il prétend qu'il s'agit dans le paſſage d'Athénée, des Chants modeſtes & des Danſes philoſophiques, qu'on nommoit ainſi, parce que tout y étoit réglé, & qu'elles étoient des Allégories ingénieuſes. *Traité des Ballets*, *p.* 38.

graces, en les lui faiſant appercevoir, en lui donnant du goût pour un exercice qui devoit flatter ſon amour propre, puiſqu'il la rendoit plus capable de plaire.

Il joignoit à ce premier trait d'adreſſe, la facilité extrême de compoſer ſur le champ des Danſes nouvelles qu'il exécutoit lui-même : chacune d'elles étoit une image vive & ingénieuſe des traits eſtimables, des actions héroïques, des vertus éclatantes, des femmes illuſtres, dont on conſervoit en Gréce la mémoire.

Ces tableaux animés excitoient dans l'ame de Clitemneſtre l'amour de la gloire, éloignoient d'elle l'eſprit d'intrigue, & la diſtraiſoient des ennuis de l'abſence, que le feu de la jeuneſſe rend preſque toujours dangereux.

Egiſte cependant, Prince ambitieux, occupé ſans ceſſe de tous les tendres ſoins qu'inſpire le deſir de paroître aimable, ſoit ſoupirer pour la Reine ; mais toujours diſſipée par un exercice, & par des repréſentations qui rempliſſoient ſes momens & qui ſuffiſoient à ſon oiſiveté, elle n'appercevoit les regards, les ſoins, ni les ſoupirs d'Egiſte.

Ce Prince éclairé enfin par l'amour, pénétra quel étoit l'obſtacle qui s'oppoſoit à ſon bonheur. Le ſalut de la ville de Troye dépendoit d'une ſtatue de Minerve: la ſageſſe de la Reine d'Argos ne tenoit qu'à ſon Danſeur. Egiſte le tua, & il triompha bien-tôt des précautions du mari & de la vertu de la femme.

Quel changement dans les mœurs ? Si la Danſe autrefois fut

pendant quelque tems la ſauvegarde de la ſageſſe des femmes, ne devroit-on pas dire aujourd'hui ? *Maris qui partez, emmenez avec vous le Danſeur.*

CHAPITRE X.

Vûes des Philoſophes : objet des Légiſlateurs relativement à la Danſe.

LEs hommes communs ne conſiderent dans les plaiſirs que le plaiſir même. Ils ſentent, & toutes les puiſſances de leur ame réduites preſqu'à l'inſtinct, ne ſont occupées qu'à ſentir. La Nature ſemble avoir chargé de penſer pour eux certains êtres privilégiés qu'elle produit quelquefois pour ſa propre gloire, & pour le

bonheur du reſte de l'humanité.

Ces hommes ſupérieurs à l'eſpece ordinaire, examinent, comparent, approfondiſſent. L'examen qu'ils ajoûtent à la jouiſſance, leur rend le plaiſir plus piquant & la réflexion leur ſuggere les moyens de le multiplier & de le rendre utile.

C'eſt ainſi que les Sages des premiers tems, apperçurent dans la Danſe un exercice avantageux pour le corps, un délaſſement honnête pour l'eſprit, & un préſervatif efficace contre les maladies de l'ame.

Lorſque le corps ſe meut, l'eſprit ſe repoſe. Les figures, les pas, les mouvemens de la Danſe amuſent également & le Danſeur qui les exécute, & le Spectateur qui ſuit des yeux le tableau vivant dont il eſt frappé. Cette diſtrac-

tion eſt une eſpece de relâche, qui ménage à l'ame de nouvelles forces pour agir

Mais lorſque l'ame agit, ſurtout au printems de l'âge, que de paſſions contraires l'embaraſſent, que d'ennemis domeſtiques l'aſſiégent ! combien de Tirans qui cherchent à l'aſſervir ?

La jeuneſſe emportée par un ſang animé, des ſens neufs, des eſprits de feu, a beſoin d'un exercice violent, qui réglé par la juſteſſe de l'harmonie, accoutume ſes ſaillies à une ſorte de meſure. C'eſt le poiſon le plus ſubtil que la Nature ſouffle au dedans : une commotion vive en arrête le progrès, détourne ſa malignité & la pouſſe au dehors, comme le venin de la *Tarentule.*

La crainte flétrit le cœur, la mélancolie obſcurcit l'eſprit, &

l'ame eſt emportée loin d'elle-même par la colere & par la joie.

Un exercice qui rend le corps plus ſouple, plus vigoureux, plus léger, porte dans le cœur une confiance fiére qui le ranime, & dans l'eſprit une vivacité aimable qui l'éclaire; des agitations meſurées dont la machine eſt ſouvent occupée, ſont pour elle, comme une huile ſalutaire qui en adoucit les reſſorts. L'habitude ſe rend ainſi maîtreſſe d'une maniere inſenſible de l'impétuoſité de la colére, & des tranſports rapides de la joie.

» L'homme, dit un ancien » Philoſophe, a un ſens capable » d'ordre & de déſordre, qui lui » eſt particulier, & que les au- » tres animaux n'ont pas. Don » précieux, faveur ſinguliere des » Dieux! c'eſt par ce ſens qu'ils

» nous meuvent avec une délica-
» teſſe de plaiſir qui nous ajuſte
» à leurs deſſeins, & qui nous
» attire doucement, en ſecon-
» dant l'impulſion qu'ils nous ont
» donnée. » Voilà le ſyſtême de l'attraction adapté au moral, long-tems avant que *Newton* ne l'eût appliqué au Phyſique.

Ce ſens, ſi l'on en croit Platon, produit l'harmonie de tous les mouvemens de l'ame & du corps que la Danſe ſert à entretenir. « Lorſque, (dit-il poëti-
» quement) la raiſon répéte à la
» mémoire les concerts que cette
» harmonie a formés, toutes les
» puiſſances de l'ame ſe réveil-
» lent; & il ſe forme une Danſe
» juſte & meſurée entre tous ces
» divers mouvemens.

On diroit que ce Philoſophe ne nous conſidere que comme

des eſpeces de clavecins bien accordés, ſur leſquels des mains exercées touchent les airs différens, qu'un caprice heureux leur ſuggere.

Le grand Art des Légiſlateurs eſt de ſçavoir profiter des découvertes des Sages. Ce fut celui de Licurgue ; & voilà le principe ſecret de quelques-unes de ſes Loix, que faute d'attention on trouve quelquefois bizarres, & qui firent cependant, du Peuple le plus pauvre du monde, le Peuple le plus redoutable & le plus heureux.

CHAPITRE XI.

Des Uſages de quelques Peuples, & de certaines Loix de Lacédémone.

LIcurgue ordonna par une Loi que les jeunes Spartiates fuſſent exercés dès l'âge de ſept ans aux Danſes qu'il compoſa ſur le ton Phrygien. Elles s'exécutoient avec l'épée, le javelot, & le bouclier. La Memphitique fut le modéle de toutes ces Danſes guerrieres, qui n'étoient au fond qu'un cours réglé des différentes évolutions militaires connuës.

C'eſt ainſi que la jeuneſſe de Sparte apprenoit, en ſe jouant, l'art terrible de la guerre. Quelle intrépidité ne devoit-on pas at-

tendre de cette foule de guerriers, qui, dès leurs plus jeunes ans, s'étoient familiariſés avec les armes ? Ils couroient en effet à l'ennemi en danſant.

Les mœurs des Ethiopiens, que Licurgue avoit connues dans le cours de ſes voyages, lui donnerent l'idée du plan d'éducation qu'il traça pour la jeuneſſe de Sparte. Ces Peuples que les Grecs appelloient *Barbares*, alloient au combat en danſant au ſon des timballes & des trompettes. Avant de lancer leurs flêches qu'ils portoient rangées autour de leurs têtes en forme de rayons, ils ſautoient & danſoient fiérement, pour s'exciter à combattre & pour étonner l'ennemi.

Licurgue d'ailleurs, comme l'abeille qui compoſe ſon miel du ſuc de diverſes fleurs, prit en-

core des Arcadiens, qui paſſoient pour des Peuples très-ſages, parce qu'ils ſçavoient être heureux, une partie des uſages qu'il établit à Lacédémone ; & dans toute l'Arcadie, la jeuneſſe s'occupoit conſtamment de la Danſe, juſqu'à trente ans.

Dès l'enfance, ces Peuples s'inſtruiſoient de la Muſique, pour pouvoir chanter dignement les louanges des Dieux & les actions vertueuſes des Héros. On les exerçoit en même tems à la Danſe ſur les modes de Philoxéne & de Timothée, & tous les ans pendant la fête des Orgies, ils exécutoient ſur des théâtres publics, des Ballets compoſés avec autant d'Art que de magnificence.

Les entrées de ces Ballets étoient proportionnées à l'âge,

aux talens, aux forces, aux progrès de chacun des Acteurs. Ils étoient jugés ſans partialité par le Peuple, qui étoit lui-même expert dans cet exercice, & ceux qui remportoient le prix étoient comblés d'éloges & de gloire.

Le Reſtaurateur de Lacédémone apperçut aiſément l'utilité d'un pareil uſage. Son but étoit de ſe rendre maître des paſſions de tous ces hommes nouveaux qu'il vouloit former. En occupant à la Danſe un grand Peuple qu'il ſouhaitoit de rendre heureux, en appliquant cet exercice aux vûes différentes qu'il avoit pour la gloire de Sparte, il en conduiſit tous les habitans au but qu'il s'étoit propoſé par des routes auſſi agréables que sûres ; parce qu'il ſçut oppoſer en Philoſophe, les continuelles émotions de l'Art,

aux mouvemens perpétuels de la Nature.

Dans le Plan extraordinaire de réforme qu'il eut le génie d'imaginer & le courage d'exécuter, une égalité parfaite, des exercices continus, un amour conſtant pour la Patrie, réunirent ſous les mêmes Loix, attacherent aux mêmes plaiſirs, occuperent aux mêmes travaux, un Peuple de Sages qui ne compoſoient qu'une même famille, jamais oiſive & toujours heureuſe. Sparte fut le Paraguay des Anciens.

CHAPITRE XII.

Des Danſes des Lacédémoniens.

UN Etranger que le hazard eût conduit à Lacédémone, ſans

avoir été prévenu d'avance de la ſévérité de mœurs qui y regnoit, auroit cru, dès l'abord, ſe trouver au milieu d'un Peuple frivole uniquement occupé du plaiſir.

Sur des Chœurs de Muſique entretenus des fonds publics, on voyoit un jour les hommes déja faits * former des Danſes légéres. Ils étoient nuds, & celui qui conduiſoit la Danſe, étoit couronné de palmes. De jeunes enfans les ſuivoient : ils imitoient leurs pas, répétoient leurs mouvemens, ſe modeloient ſur leurs attitudes. Ces deux troupes ſe réuniſſoient dans les Places publiques, pour chanter en chœur des Hymnes en l'honneur d'Apollon. Tout le Peuple répondoit à

* La *Gymnopédie* : elle étoit de l'Inſtitution de Licurgue.

leurs Chants, & applaudiſſoit à leurs Danſes.

Un autre jour les Vieillards * raſſemblés au ſon des Inſtrumens champêtres repréſentoient par des figures expreſſives, des pas graves, des mouvemens de caractere, la ſimplicité, la ſageſſe, le bonheur du ſiécle de Saturne. Cette image touchante ſe gravoit dans les cœurs : elle étoit une nouvelle leçon de vertu pour des Peuples qui ne vivoient que pour elle. **

* Elle étoit danſée à l'honneur de Saturne.

** Y ayant, dit Amiot, ès Fêtes ſolemnelles & publiques toujours trois Danſes : celle des Viellards commençant diſoit :

Nous avons été jadis
Jeunes, vaillans & hardis.

Quelquefois toute la jeuneſſe réunie paroiſſoit dans les rues ſans autre ornement que les belles proportions dont elle étoit redevable à la Nature. Un jeune homme leſte, vigoureux & d'une contenance fiére étoit à la tête de tous les autres. Il les animoit du geſte & de la voix : alors la ſymphonie ſe faiſoit entendre & la Danſe commençoit. C'étoit une eſpece de branle * que ces jeunes

Celle des hommes ſuivoit après, qui diſoit :

Nous le ſommes maintenant ;
A l'épreuve à tout venant.

La troiſiéme, des enfans venoit après, qui diſoit :

Et nous un jour le ſerons,
Qui bien vous ſurpaſſerons.

* Hormus étoit le nom de cette Danſe qui étoit de l'Inſtitution de Licurgue.

Spartiates exécutoient vivement avec des pas légers, des mouvemens rapides & des figures variées qui exigeoient la plus grande preſteſſe & beaucoup de vigueur.

Toutes les jeunes filles de Sparte, parées de leur propre beauté & ſans autre voile que leur pudeur, venoient immédiatement après eux avec des pas lents, & une contenance modeſte.

Les premiers ſe retournoient aux tems marqués: ils pénétroient dans la troupe des jeunes Danſeuſes; & ils s'uniſſoient tous par de mutuels entrelaſſemens de bras, en conſervant toujours, les uns, la vivacité, les autres la lenteur de leur premier mouvement. * C'eſt de cette maniere

* Dans cette Danſe les garçons fai-

ingénieuſe & noble qu'ils repréſentoient l'union qui doit regner entre la force & la tempérance.

Si l'on entroit dans les Temples, on n'y entendoit que des Chants, on n'y voyoit que des Danſes : ce culte journalier devenoit encore plus éclatant dans les Fêtes ſolemnelles.

Celles de Diane, avant la réforme de Licurgue, * avoient

ſoient doubles ou triples tous les pas que les filles faiſoient ſimples dans le même tems. C'étoit là toute la magie des mouvemens differens l'un de l'autre, ſur le même air.

** Quelques-uns reprenoient la coutume que Licurgue avoit introduite, que les filles, à certains jours de Fête, allaſſent par la Ville toutes nues, & lui en demandoient la cauſe; afin, répondit-il, que faiſant les mêmes exercices que font les hommes, elles n'euſſent rien moins qu'eux, ni quant à la force & ſanté du corps, ni quant à la vertu & généroſité de l'ame, & qu'elles s'accoutu-

été la ſource des plus grands malheurs. Hélene, la plus belle & la plus dangereuſe de toutes les femmes de la terre, fut enlevée d'abord par Théſée, & enſuite par Paris, qui l'avoient vûe l'un & l'autre étaler ſes charmes dans les Danſes de deux de ces Fêtes.

Les ſoins de Licurgue changerent cette Inſtitution. Elle devint la Solemnité des Lacédémoniens la plus auguſte & la plus

maſſent à mépriſer l'opinion du vulgaire: d'où vient que la femme de Léonidas nommée Gorgo, répondit, à quelques Dames étrangeres qui lui diſoient: *Il n'y a que vous autres Lacédémonienes qui commandiez à vos maris*: auſſi n'y a-t-il que nous *qui portions des hommes*..... Et étoit en ce tems-là l'honnêteté & la pudicité des Dames ſi éloignée de la facilité que l'on dit avoir été depuis parmi elles, que l'on tenoit l'adultere pour une choſe impoſſible & incroyable. *Plut.* Oeuvres morales; dits notables des Lacédémoniens.

pure. Toutes les jeunes filles ſe raſſembloient autour des Autels de Diane pour y exécuter la Danſe de l'innocence. Leurs pas, leurs regards, leurs mouvemens étoient ſi modeſtes, ſi remplis d'agrémens & de décence, qu'elles ne faiſoient jamais naître l'amour, ſans inſpirer un nouveau goût pour la vertu. Toutes les Danſes des Lacédémoniens, dit Plutarque, avoient, je ne ſçais quel aiguillon qui enflammoit le courage, & qui excitoit dans l'ame des Spectateurs un propos déliberé, & une ardente volonté de faire quelque belle choſe. *

Telle eſt dans un Etat la force de l'éducation établie ſur de bons principes, lorſqu'elle eſt géné-

* Dits-notables des Lacédémoniens. Oeuvres morales.

rale, & que des exemples contagieux n'en dérangent point les effets. *

* Licurgue le Légiſlateur, voulant réduire ſes Citoyens, de leur ancienne maniere de vivre en une qui fût plus honnête, & les rendre plus vertueux, (car auparavant ils étoient par trop délicats en leurs mœurs,) il nourrit deux chiens nés d'un même pere & d'une même mere; & en accoutuma l'un à toutes friandiſes, le tenant en la maiſon, & l'autre le menant aux champs l'exerça à la chaſſe; puis les amena tous deux en pleine aſſemblée de Ville où étoit tout le Peuple, & mit devant eux des friandiſes & fit lâcher un liévre. L'un & l'autre ſe rua incontinent ſur ce à quoi il avoit été nourri; car l'un alla à la ſoupe, & l'autre prit le liévre; & lors il leur dit: Vous voyez, Citoyens mes amis, comme ces deux chiens étant nés d'un même pere & mere, ſont devenus fort différens l'un de l'autre pour leur diverſe éducation, & combien plus peut, à rendre les hommes vertueux la nourriture que non pas la Nature. *Plut.* Oeuvres mor. dits not. des *Lacéd.* traduct. d'*Amiot.*

Parcourez la forêt la plus belle, voyez que de troncs difformes, que de tiges foibles, languiſſantes, inutiles, & reconoiſſez l'inſuffiſance de la Nature.

Entrez dans ces jardins plantés, & cultivés par des mains habiles. Ces arbres vous paroiſſent tous d'une égale beauté. Chacun de leurs rameaux s'éleve vers le ciel : il n'en eſt point qui rampe ſur la terre. Admirez le pouvoir, les fruits, les miracles d'une bonne culture.

LIVRE TROISIE'ME.

CHAPITRE I.

Naiſſance du Théâtre.

SOIT que le hazard ou le goût, ait guidé les Anciens dans l'arrangement de leurs plaiſirs, & dans l'ordonnance de leurs Fêtes, on a pû remarquer, que leurs Danſes eurent toutes un caractere très-diſtinct les unes des autres. Les ſimphonies, les habits, la compoſition entiere répondoient toujours à la Fête qu'on célébroit, à l'événement, à la circonſtance qui en étoit l'occaſion. La Danſe étoit déja un Art régulier parmi eux, dans le tems même que toutes

les belles inventions des hommes étoient encore confondues dans le cahos de la barbarie.

On peut juger, par cette ſeule réflexion, du point éminent auquel les Grecs porterent, dans les ſuites, cet Art qu'ils connurent ſitôt & qu'ils cultiverent ſi vîte, eux qui du barbouillage & des tretaux informes de Theſpis formerent avec tant de rapidité ce théâtre ſublime, qui a ſervi depuis de modéle aux Corneilles, aux Moliéres & aux Quinaults. *

Dès que la flamme du Génie eut fait briller à leur eſprit l'idée d'un théatre, toutes les idées ſubſéquentes s'offrirent en foule à leur imagination, & ils les développerent avec cette facilité pré-

* On n'a intention de parler ici que des Inventeurs.

cieuſe qui eſt toujours la marque du grand talent.

Comme la repréſentation, & par conſéquent l'imitation fut leur objet principal, il étoit naturel, que ces hommes extraordinaires, que la tradition avoit aggrandis dans leur mémoire, ſe préſentaſſent les premiers à leur eſprit, comme les ſujets les plus propres à faire le fond des tableaux animés, qu'ils ſe propoſoient de peindre.

Le ſujet trouvé, la maniere de le traiter en devenoit une ſuite néceſſaire. Le jeu des paſſions, les formes variées qu'elles prennent, ſuivant les caracteres qu'elles ſubjuguent ou qui les maîtriſent, les événemens terribles qu'elles amenent furent pour les Inventeurs, comme autant d'*études* qui les guiderent dans le pre-

mier deſſein, & les figures une fois décidées, elles vinrent ſe placer d'elles-mêmes dans la compoſition générale. Telle fut, ſans doute, l'opération ſimple, mais ſublime, qui donna la naiſſance à la Tragédie.

Les Mœurs ordinaires des contemporains, que la pénétration, la gayeté, & la vivacité Grecque, ſaiſiſſoient toujours du côté du ridicule; l'eſprit épigrammatique ſi naturel aux Athéniens, la liberté de leur gouvernement, l'influence que chacun des Citoyens avoit dans les affaires publiques, le moïen facile dans des repréſentations imitatives, de peindre, avec les couleurs les plus défavorables, des Rivaux qu'on avoit toujours un intérêt éloigné ou prochain de dégrader; tous ces objets ſaiſis vivement par des Eſ-

prits ſuſceptibles de la plus grande chaleur, produiſirent en peu de tems la Comédie. Il ne fut queſtion que d'imaginer une action ordinaire priſe dans les mœurs, pour lier enſemble le jeu des perſonnages qu'on avoit à faire mouvoir; & l'on ſçait avec quelle promptitude la malignité humaine imagine.

Ces deux grands tableaux de genre différent, offerts dans leur jour aux regards des Athéniens, leur en rappellerent un troiſiéme qui devoit néceſſairement augmenter le charme du Spectacle. La Danſe qu'on employoit partout, ne manquoit qu'au théâtre; & elle y fut bien-tôt portée avec le caractere d'imitation qu'elle avoit toujours eu, auquel on ajoûta celui, de repréſentation qui étoit propre au local,

où on venoit de l'introduire.

On ne s'en ſervit d'abord, que pour ſuſpendre l'action principale, en la continuant. Elle repréſentoit une action étrangere à la Piéce, ſur des Chants qui lui étoient relatifs. Tels furent les Chœurs qu'on fit ſervir d'intermédes. Les vers qu'ils chantoient avoient un rapport prochain avec la Tragédie, & les figures qu'ils formoient par leur Danſe, retraçoient la marche & le cours des Aſtres, l'ordre & l'harmonie de leurs mouvemens.

La premiere ſaillie des Grecs, ſur ce point, fut, on l'avoue, une bévue ; mais quelle faute glorieuſe ! le Génie ſeul étoit capable d'un pareil écart.

Obſervons cependant, que la Danſe du théâtre, dès ſa naiſſance, fut la peinture d'une ac-

tion. Les graces du corps, la ſouplesſe des bras, l'agilité des pieds, ne furent dès-lors, pour le Danſeur, que ce que ſont pour le Peintre les différentes couleurs qu'il employe; c'eſt-à-dire, la matiere premiere du tableau.

La Danſe a conſervé le caractere de ſon établiſſement chez les Grecs & chez les Romains. Elle a dégéneré dans les ſiécles ſuivans, & après avoir été anéantie, ainſi que tous les Arts, elle n'a reparu à ſa renaiſſance que foible & languiſſante. Devenue en France une partie eſſentielle d'un nouveau ſpectacle, que les Romains auroient jugé digne de leur magnificence; & qui auroit flatté le goût délicat des Grecs, il eſt inconcevable que ſes progrès ayent été ſi lents. C'eſt un enfant de quatre-vingts ans qui begaye encore.

CHAPITRE II.

De la Danſe théatrale des Grecs.

LA Pithye déclara par un Oracle, qu'un bon Danſeur devoit ſe faire entendre par le ſeul ſecours des geſtes, comme un excellent Acteur par le moyen de la parole & un grand Chanteur par les différentes inflections de la voix. On étoit heureux dans ce tems d'avoir de pareils ſecours, pour éclairer la multitude. Elle recevoit ſans contradiction, une clarté dont le merveilleux la frappoit. On pouvoit fixer par-là les objets que devoient embraſſer les Arts, le goût des Spectateurs, & le but des Artiſtes. Un mot qui ſortoit de la bouche de la

Sybille, étoit plus puiſſant que ne peuvent l'être aujourd'hui, la raiſon, la diſcuſſion, l'expérience, & les meilleurs traités. Il n'eſt guéres de Particulier qui ne s'érige en juge des Arts, & qui ne ſe croye très-digne de l'être.

Un Clerc, pour quinze ſols, ſans craindre le hola,
Peut aller au parterre inſulter Attila;
Et ſi le Roi des Huns, ne lui charme l'oreille,
Traiter de Viſigoths tous les vers de Corneille.

Chacun eſt ſon propre oracle, & regarde, comme une entrepriſe ſur ſes droits, les ſoins charitables que quelques Citoyens plus éclairés & mieux inſtruits, prennent quelquefois de l'éclairer & de l'inſtruire. On n'eſt jamais que dans un enthouſiaſme

extravagant, ou dans une froideur glaçante ſur les Arts agréables, & ſur les gens qui les exercent. Le moyen de faire entendre à un homme inſenſible, qu'il doit être ému, ou à un homme qui eſt dans un accès de frénéſie, qu'il devroit être tranquille. La Pithye ne parle plus de nos jours; ou ſi elle oſe parler, c'eſt la voix qui crie dans le déſert. Tout le monde eſt ſourd, ou parce qu'il n'entend pas; ou ce qui eſt pis encore, parce ce qu'il ne veut pas entendre.

Les Grecs qui avoient la vûe déliée & l'oreille fine, entendirent l'Oracle, & en conſéquence, ils regarderent toujours la Danſe, comme une imitation par les geſtes, des actions & des paſſions des hommes.

Portée au Théâtre, elle y re-

çut pluſieurs accroiſſemens glorieux à l'Art, ſans perdre aucun de ſes premiers avantages. On l'y aſſujettit à des Loix ſéveres ; mais ſemblable (s'il m'eſt permis de m'exprimer ainſi) à ces Etats qui deviennent plus floriſſans en ceſſant d'être libres, elle s'embellit de la gêne qu'on lui impoſa.

Il fallut qu'une expoſition claire & préciſe offrît l'idée de l'action qu'elle devoit peindre; qu'un nœud ingénieux en ſuſpendît la marche, ſans l'arrêter ; qu'elle arrivât ainſi graduellement à un développement agréable, par un dénouement bien amené, quoiqu'imprévu.

Elle fut dès-lors un ſpectacle brillant & régulier, compoſé de toutes les parties difficiles, dont la liaiſon forme au théâtre ce

bel Enſemble, qui eſt un des chef-d'œuvres de l'eſprit humain.

Bien-tôt à la place de cette Danſe allégorique, que les Athéniens avoient porté d'abord ſur leur théâtre, & qui repréſentoit le mouvement des Aſtres, on ſubſtitua une action Nationale. Elle étoit l'image des détours du Labyrinthe de Créte, des évolutions que Théſée avoit imaginé pour en ſortir, de ſon combat avec le Minotaure, & de ſon triomphe.

Ce Héros avoit compoſé cette Danſe lui-même, après ſa victoire; & il l'avoit exécutée avec la jeuneſſe de Délos. * Les Athé-

* On la nomma la Danſe de la *Gruë*, parce que les Danſeurs en formant leurs évolutions ſe ſuivoient à la file, comme les Gruës, lorſqu'elles volent en troupe.

niens devoient revoir avec plaiſir, dans les Intermédes de leurs Tragédies, le tableau d'un événement dont leurs Peres avoient partagé la gloire.

De nouveaux ſujets ſans nombre * ſuccéderent à ces premiers. Les Grecs eurent toujours l'imagination féconde & l'exécution facile. Ce Prothée, dont la Fable raconte tant de merveilles n'étoit qu'un de leurs Danſeurs, qui par la rapidité de ſes pas, & la force de ſon expreſſion, ſembloit, à chaque inſtant, changer de forme. Ils eurent encore, entre pluſieurs femmes extraordinaires qui firent honneur à l'Art,

* Voyez Athénée *Liv.* 1. ch. 3. de ſes Entretiens. Murſſius en rapporte un nombre ſi conſidérable, que leur dénomination ſeule, lui a fourni la matiere d'un gros volume.

cette célébre *Empuſe*, dont l'agilité étoit ſi grande, qu'elle paroiſſoit & diſparoiſſoit comme un phantôme. C'eſt l'amour des talens qui les fait naître : on les voit toujours en foule où on les aime.

CHAPITRE III.

De la Danſe théâtrale des Romains.

AU moment que les Romains montrerent du goût pour les Arts, on les vit accourir en foule à Rome. Ils s'y reproduiſirent, s'y formerent, & s'y établirent ; mais l'Art de la Danſe fut peut-être celui qui y fut porté à un plus haut degré.

Pilade né en Cilicie, & Batyle d'Alexandrie, les deux hommes

en ce genre les plus ſurprenans, vinrent y développer leurs talens ſous l'Empire d'Auguſte. Le premier imagina les Ballets tendres, graves, & pathétiques. Toutes les compoſitions du ſecond furent vives, gayes, & légeres.

Ils ſe réunirent d'abord, bâtirent un theâtre à leurs frais, & repréſenterent concurremment des Tragédies & des Comédies, ſans autre ſecours que celui de la ſimphonie & de la Danſe. Ce ſpectacle nouveau fut reçu des Romains avec la plus grande faveur. Pilade & Batyle jouirent pendant quelque tems en commun, de leur fortune & de leur gloire; mais la jalouſie altéra leur amitié, & rompit leur union. Ils ſe ſéparerent, & l'Art y gagna.

Il y eut alors deux théâtres rivaux qu'une émulation utile

ſoutint, inſtruiſit, anima, & qui partagerent long-tems les applaudiſſemens de la Capitale du Monde.

Ces deux Maîtres firent des Eleves. Les efforts, le zéle, le talent furent ſecondés par les récompenſes: l'Art s'accrut, & les Romains en jouirent. *

Pendant le regne de Néron, un Cinique ** qui ſe prétendoit Philoſophe, aſſiſta pour la premiere fois à un de ces ſpectacles. Frappé de la vérité de la repréſentation, il laiſſa échapper, malgré lui, des marques d'étonnement fort extraordinaires; mais, ſoit que l'orgueil lui fît trouver une eſpece de honte dans l'ad-

* On trouvera une partie de l'hiſtoire de Pilade & de Batyle dans la ſuite.

** Il ſe nommoit *Démétrius*.

miration qu'il avoit montrée, ſoit que naturellement jaloux & inquiet, il ſe trouvât bleſſé d'avoir été contraint de trouver bien une choſe qu'il n'avoit pas faite, il rejetta ſur la Muſique l'impreſſion forte qu'il avoit éprouvée.

Il s'en expliqua ſans ménagement. Ses diſcours firent du bruit, frapperent la multitude, & furent ſur le point de nuire à l'Art.

Dans les grandes Villes, la ſingularité naturelle ou factice, eſt bientôt célébre. Il y a tant de gens bornés & oiſifs, que tout ce qui ſort un peu de l'ordre connu, y excite néceſſairement une ſorte de fermentation ridicule. C'eſt le *Rhinoceros* qu'on va voir en foule à la Foire.

Il arriva pour lors à Rome, ce qui arriveroit à Paris dans un cas

ſemblable. La multitude diſcura les Acteurs, le ſpectacle, le genre. On parla Muſique ſans la ſçavoir, & on diſputa ſur la Danſe ſans la connoître. On compara, on plaiſanta, on rit ; & l'Art qu'on ignoroit, laiſſé à l'écart, étoit peut-être perdu, ſi les Acteurs n'avoient imaginé un moyen extraordinaire, pour détruire les Sophiſmes du *Cinique*, & pour éclairer la multitude.

Ils publierent qu'ils donneroient un ſpectacle tout-à-fait nouveau, & ils trouverent le moyen d'engager adroitement leur Adverſaire à le venir voir. Le concours fut extrême, & le Cinique fut placé, ſans qu'il y parût de l'affectation, en vûe de toute l'aſſemblée.

L'Orqueſtre commence. Un Acteur ouvre la Scene. Au mo-

ment qu'il paroît, la ſimphonie ſe tait, & la repréſentation continue. Sans autre ſecours que les pas, les poſitions du corps, les mouvemens des bras, on voit repréſenter ſucceſſivement les amours de Mars & de Vénus, le Soleil qui les découvre au mari jaloux de la Déeſſe, les piéges que celui-ci tend à ſa femme volage, & à ſon redoutable Amant, le prompt effet de ces filets perfides, qui en comblant la vengeance de Vulcain, ne font que confirmer ſa honte; la confuſion de Venus, la rage de Mars, la joie maligne des Dieux, qui accourent en foule à ce ſpectacle. L'aſſemblée entiére enchantée applaudit. Le Cynique, lui-même dans un tranſport de plaiſir qui lui échappe, s'écrie: *Non, ce n'eſt point une repréſentation; c'eſt la choſe même.*

A peu près dans le même tems, un Danſeur répréſentoit les *Travaux d'Hercule*. Il retraça d'une maniere ſi vraie toutes les différentes ſituations de ce Héros, qu'un Roi de Pont, qui voyoit pour la premiere fois un pareil ſpectacle, ſuivit ſans peine le fil de l'action, en fut charmé, & demanda à l'Empereur avec tranſport & comme une grace, le Danſeur extraordinaire qui l'avoit ravi.

Ne ſoyez point étonné, dit-il à Néron, *de ma priére. J'ai pour voiſins des Barbares dont perſonne n'entend la langue, & qui n'ont jamais pu apprendre la mienne. Les geſtes de cet homme leur feront entendre mes volontés.*

Tyméle, du tems de Domitien, fut à Rome, ce que la fameuſe *Empuſe* avoit été dans la Gréce.

Il n'y avoit point d'action théâtrale qu'elle ne rendît avec la force, la vivacité, & l'énergie dont elle étoit ſuſceptible. Elle fut ſur-tout ſupérieure dans les tableaux de galanterie. Jamais on ne la peignit avec tant de feu, avec des couleurs en même tems ſi douces & ſi vives. Elle plongeoit quelquefois les Spectateurs dans une eſpece de raviſſement qui alloit juſqu'à l'extaſe. Les femmes, dans ces momens, hors d'elles-mêmes, perdoient la tête & crioient de plaiſir. * Telle auroit paru Mademoiſelle *Sallé*, ſi elle fût venue dans un ſiécle, où la Danſe théâtrale eût été mieux connue.

Ce ſeroit, au reſte, une grande erreur de croire qu'une adreſſe habituelle, qu'un exercice jour-

* Juv. Sat. 6.

nalier des bras, des jambes & des pieds, fuſſent les ſeuls talens de ces Danſeurs extraordinaires. Leur exécution exigeoit, ſans doute, toutes ces diſpoſitions du corps, dans le degré le plus éminent; mais leurs compoſitions ſuppoſoient des combinaiſons infinies qui n'appartenoient qu'à l'eſprit.

Il faut avoir beaucoup étudié les hommes, pour oſer entreprendre de les peindre. Ce n'eſt qu'après un examen très-profond des paſſions, qu'on peut ſe flatter de les bien exprimer. Elles ont entr'elles des rapports, qu'une grande juſteſſe peut ſeule ſaiſir, des nuances qui les diſtinguent, qu'une vûe délicate apperçoit & qui échappent aiſément à toutes les autres.

Dans un Héros d'ailleurs, dans

ſes actions, dans le cours de ſa vie, il y a des traits, des événemens, des écarts qui ſont propres au théâtre, & qu'il faut ſçavoir ſéparer de ceux qui peut-être plus éclatans dans l'Hiſtoire, réfroidiroient cependant la compoſition théâtrale.

Dans l'état où eſt la Danſe de nos jours, les Danſeurs & les Compoſiteurs de Balets même, ne connoiſſent, n'ambitionnent, ne cultivent que la partie méchanique de l'Art: Elle ſemble ſuffire, en effet, aux deſirs des Spectateurs auxquels ils ont intérêt de plaire.

A Rome, ils avoient beſoin d'un aſſemblage de talens beaucoup plus rare. Ils devoient être Poëtes & fort bons Poëtes. Tous les tréſors de la mémoire, de l'eſprit & de l'Art, ſuffiſoient

à peine à la multitude des compoſitions nouvelles qu'exigeoit d'eux le goût éclairé des Romains.

On croiroit que j'exagere, ſi je ne me ſervois ſur ce point de l'autorité d'un Auteur qui ne ſçauroit être ſuſpecte. Je vais traduire ici une partie de ce qu'il a écrit ſur ce genre de compoſition ſi fort eſtimé de ſon tems, & ſi peu connu du nôtre.

CHAPITRE IV.

Fragment de Lucien.

UN Compoſiteur de Ballets doit réunir pluſieurs connoiſſances glorieuſes à l'Art; mais qui le rendent très-difficile. La Poëſie doit orner ſes compoſitions; la

la Muſique les animer ; la Géométrie les régler ; la Philoſophie en être le guide. La Rhétorique lui enſeigne à connoître, à réprimer, à émouvoir les paſſions ; la peinture à deſſiner ſes attitudes ; la Sculpture à former ſes figures. Il faut qu'il égale Apelle, & qu'il ne ſoit point inférieur à Phidias. Il a beſoin de ſe faire de bonne heure une excellente mémoire. Tous les tems doivent toujours être préſens à ſon eſprit ; mais il doit ſur-tout étudier les différentes opérations de l'ame, pour pouvoir les peindre par les mouvemens du corps. Il ne ſçauroit avoir une conception trop facile. Un eſprit vif, l'oreille fine, le jugement droit, l'imagination féconde, un goût sûr qui lui faſſe preſſentir par tout, ce qui lui eſt convenable, ſont

des qualités rares dont il ne peut ſe paſſer & avec leſquelles l'Hiſtoire ancienne, ou plutôt la Fable, lui fournira une matiere ſuffiſante pour les plus magnifiques compoſitions.

« Il faut donc qu'il s'inſtruiſe » de tout ce qui s'eſt fait de con- » ſidérable depuis le développe- » ment du cahos & la naiſſance » du Monde juſqu'à nos jours. * Notre Hiſtoire embraſſe en effet toute cette étendue de ſiécles ; mais il doit connoître principalement les Fables les plus célébres, comme celles de Saturne, la bataille des Titans, la naiſſance de Vénus, celle de Jupiter, la ſuppoſition de ſa mere, la révolte des Géans, ** le vol de Pro-

* Il naquit ſous l'Empereur Trajan, & vêcut après Marc-Aurele.

** Qui eſt autre choſe que les guerres des Titans.

méthée, & ſon ſupplice, la formation de l'homme.

Qu'il paſſe de là au mouvement de l'iſle de Délos, aux couches miraculeuſes de Latone, à la défaite du ſerpent Pithon, au vol des Aigles, par le moyen deſquels on a découvert le milieu de la terre, au déluge de Deucalion, à l'Arche où furent conſervés les reſtes malheureux du genre humain.

Qu'il ſuive enſuite les nouveaux habitans qui ont repeuplé le monde. Il trouvera les voyages d'Iacchus avec ſa mere Cétès, la fourberie de Junon, l'embraſement de Séméle, les deux naiſſances de Bacchus.

Tout ce qu'on raconte de Minerve, de Vulcain, d'Ericton, le procès de Neptune ſur la poſſeſſion de l'Attique & le premier

jugement de l'Aréopage, l'hoſpitalité de Célée, les heureuſes inventions de Triptolême, l'enlévement de Proſerpine, ſont autant de Sujets qu'il peut expoſer ſur le théâtre, & qui doivent entrer d'une maniere éloignée ou prochaine dans ſes compoſitions.

Qu'il ſe rappelle la maniere dont Icare planta la vigne, les malheurs d'Erigone, l'enlévement d'Orithie, celui de Médée & ſes fureurs: ſa retraite en Perſe; l'hiſtoire des filles d'Erectée, & tout ce qu'elles ont fait & ſouffert en Thrace.

Après ces beaux Sujets, il en trouvera encore de nouveaux dans les Annales moins anciennes d'Athénes. Tels ſont les amours d'Athamas & de Laodice, de Démophon & de Philis, de

Théſée & d'Helene, l'entrepriſe de Caſtor & Pollux contre la ville d'Athénes, la mort tragique d'Hypolite, le retour des Héraclides.

Cette foule de noms illuſtres n'eſt rien encore, en comparaiſon du merveilleux que peuvent fournir les Hiſtoires de Mégare, de Nyſus, de Scylla, l'ingratitude de Minos pour ſa malheureuſe Amante, les calamités des Thébains & des Labdacidés, les combats de Cadmus ; ce Dragon miraculeux, dont les dents ſemées dans le champ de Mars, produiſirent une armée de combattans ; la métamorphoſe de ce Héros, les murs de Thébes qui s'éleverent au ſon de la Lyre d'Amphion, les malheurs de ce Chantre célébre, l'orgueil de ſa femme, ſa punition, ſon deuil, ſon ſilence.

Mais quels Tableaux frappans pour le Théatre ne trouvera-t-il pas dans les avantures d'Actéon, de Penthée & d'Œdipe ; dans les Travaux d'Hercule, dans ſes infortunes, dans ſa mort !

Glauque, Créon, Bellérophon, la Chimére, Sthénobée, le combat du Soleil & de Neptune, les fureurs d'Athamas, le Belier des enfans de Nephélé, l'accueil que reçurent Ino & Mélicerte dans les Gouffres des Mers appartiennent à l'Hiſtoire de Corinthe. Celle de Mycenes peut fournir une moiſſon nouvelle plus abondante.

C'eſt là qu'on voit les nôces de Pelops, le Jugement d'Inachus, le déſeſpoir d'Io, la mort d'Argus, la cruauté d'Atrée, les pleurs de Thieſte, l'enlévement d'Europe, la conquête de la Toi-

ſon d'Or, la fin barbare d'Agamemnon, le ſupplice de Clytemneſtre. En remontant plus haut on eſt frappé de l'entrepriſe des ſept Princes contre Thébes, de la maniere dont y ſont reçus les gendres fugitifs d'Adraſte, de la mort cruelle d'Antigone & de Menecée.

Ce n'eſt pas aſſez de ces connoiſſances. Un Compoſiteur de Ballets perdroit des Sujets trop heureux, s'il ignoroit ce qui s'eſt paſſé à Némée, les diſgraces d'Hypſipile, le ſerpent qui dévora le jeune Archemore, la priſon & les amours de Danaé, la naiſſance de Perſée, ſon combat contre la Gorgonne, ſon mariage avec Andromède, l'orgueil de Caſſiope, les regrets de Céphée & l'apothéoſe de ces quatre Perſonnages, qui peut former un

dénouement auſſi magnifique que théâtral.

Il doit s'inſtruire à fond du caractere des deux freres Danaus & Egyptus, pour pouvoir repréſenter d'une maniere frapante le mariage frauduleux de leurs Enfans, & de l'effroyable Tragédie qui en fut la ſuite.

En revenant ſur ſes pas, il ſe trouvera dans l'enceinte de Lacédémone, & c'eſt là que le fond le plus riche l'attend.

Les amours d'Hyacinte, dont Zéphire eſt le rival; le coup tragique qui lui ravit le jour, la douleur d'Apollon, cette fleur teinte de pourpre qui naît de ſon ſang. Le retour à la vie de Tyndare, la colere de Jupiter contre Eſculape, le voyage de Paris à la Cour de Menelas après ſon Jugement ſur la beauté des trois

Déeſſes, ſa paſſion pour Hélene, l'enlévement de cette Reine, l'embraſement de la plus floriſſante ville de l'Aſie dont il eſt la cauſe. Voilà ce que lui préſente cette ſeule partie de la Gréce.

Car l'Hiſtoire de Troye paroît liée à celle de Sparte, & tous les Héros qui s'y ſont trouvés, peuvent fournir chacun un ſujet particulier, ainſi que les événemens qui ſuivirent cette guerre ſanglante, comme la foibleſſe de Didon & les erreurs du pieux Enée.

La Fable d'Oreſte eſt auſſi naturellement liée à cette grande Hiſtoire, ſes dangers chez les Scithes, la rencontre inopinée qu'il y fait d'Iphigénie, le ſang qu'il avoit répandu, l'expiation qu'il alloit en faire, ſes infortunes, ſes fureurs. Tout cela appartient

au Théâtre ; ainſi que la retraite d'Achille dans l'Iſle de Scyros, tout le reſte de ſa vie, les ruſes d'Uliſſe, ſa folie ſuppoſée, ſon triomphe ſur Ajax, ſes voyages, ſes amours ; Circé, Calypſo, Télégone, Eole, les Vents, & tout ce qui arriva à ce Prince juſqu'à ſon retour auprès de la vertueuſe Pénélope, ſont des faits dont la Scene peut être enrichie.

Qu'un Compoſiteur jette enſuite les yeux ſur l'Elide, ſur l'Arcadie, ſur la Créte, ſur l'Etolie. Il y verra Enomaüs, Myrtille, les premiers Athlétes des jeux Olympiques, la fuite de Daphné, la vie ſauvage de Caliſto, l'humeur farouche des Centaures, la naiſſance de Pan, l'union éternelle d'Alphée & d'Aréthuſe.

Europe, Paſiphaé, les deux

Taureaux, le Labyrinthe, Ariane, Phédre, Androgée, Dédale, Icare, Glaucus, la Prophétie de Polyde, Tale ce gardien d'aide l'iſle de Minos.

Althée, Méléagre, Atalante, Dale, le combat & la défaite d'Achelous, l'origine des Sirénes & des Iſles Eſquinades, la fureur d'Alcmeon, la ruſe fatale de Neſſus, la funeſte jalouſie de Déjanire, l'embraſement d'Hercule ſur le Mont Aëta.

Qu'il ſe promene enſuite dans la Thrace & dans la Theſſalie, qu'il contemple les miracles de la voix d'Orphée, ſa mort, ſa tête qui rend encore des ſons, & qui ſemble revivre ſur ſa Lyre.

Hemus, Rhodope, les tourmens qu'on fit ſouffrir à Lycurgue. Pélias, Jaſon, Alceſte, la fleur des Argonautes, le maſſacre

de Lemnos, Æté, Protéſilas & Lapdamis, le ſonge de Médée, ſa barbarie, ſes infortunes.

Qu'il repaſſe de-là en Aſie, il ſera frappé en voyant le Tiran de Samos, & les folles erreurs de ſa fille, &c.

Il verra en Italie les bords féconds de l'Eridan, l'ambition des fils de Climéne, ſes ſœurs changées en ces arbres précieux d'où l'ambre découle.

L'Affrique lui ouvrira la fameuſe demeure des Heſpérides; qu'il y ſuive les traces d'Alcide, qu'il cueille avec lui les Pommes d'or. En ſortant de ce jardin, il découvrira le vieux Atlas ſur qui les Dieux ſe repoſent du poids immenſe du Monde.

L'Eſpagne conſerve encore les reſtes du Géant à cent bras, & le ſouvenir de l'enlévement des

bœufs d'Erythie. En Phénicie, on ne parle que du Myrthe & de la mort d'Adonis.

Pour exceller en ce genre, il faut joindre à ces Notions, les différentes Métamorphoſes en fleurs, en arbres, &c. Les changemens de ſexe qui ſont arrivés, comme à Cénée, & à Thiréſie; l'Hiſtoire moderne, ce qu'Antipater & Séleucus entreprirent pour plaire à Stratonice, les myſteres des Egyptiens, les vies d'Epaphus & d'Oſiris, les ſupplices des Enfers; enfin tout ce qu'ont imaginé Homere, Héſiode & les autres Poëtes.

Lucien n'exigeoit point trop des Compoſiteurs de Ballets de ſon tems; puiſque ce genre, comme on l'a vû, embraſſoit à Rome toutes les grandes parties de la Tragédie & de la Comédie.

Auſſi les Romains jouiſſoient-ils d'un avantage qui devoit rendre néceſſairement leurs Théâtres en général fort ſupérieurs aux nôtres. Leurs Compoſiteurs étoient à la fois Poëtes, Muſiciens & Acteurs. De nos jours le Poëte n'eſt guéres Muſicien, le Muſicien n'eſt jamais Poëte, & les Acteurs trop ſouvent ne ſont ni l'un ni l'autre.

CHAPITRE V.

Mimes, Pantomimes, Danſe Italique.

LEs actions du caractere le plus bas ou du genre le plus libre furent à Rome l'objet de la Danſe théâtrale juſqu'au regne d'Auguſte. C'étoient des Bouffons ve-

nus de la Toſcane qui exerçoient cet Art. On les plaçoit entre les Actes des Tragédies ou de Comédies, pour divertir la multitude, qui ne prenoit qu'un plaiſir médiocre aux Repréſentations régulieres. On donna à ces Danſeurs le nom de *Mimes*. On les faiſoit venir dans les feſtins pour divertir les Convives. Ils mettoient de la légereté, & beaucoup d'expreſſion dans leur Danſe ; mais c'étoit toujours les mêmes tableaux. Ils n'avoient qu'un fond aſſez ſtérile, qu'ils répétoient ſans ceſſe, & qu'ils ne varioient que par quelques figures licencieuſes, qui les précipitoient toujours dans la groſſiereté.

C'eſt dans cet érat miſerable que Pilade & Batyle trouverent la Danſe à Rome lorſqu'ils y par-

rurent. Ce dernier étoit eſclave de Mécéne, il étoit né, comme je l'ai déja dit à Alexandrie, & il avoit vû Pylade en Cilicie. Il l'engagea à venir à Rome, après en avoir parlé à Mécéne, qui aimoit les Arts. Ces deux hommes, l'un d'un génie mâle & vigoureux, l'autre d'un eſprit vif & liant, formerent le plan d'un Spectacle nouveau, qui frappa l'ami d'Auguſte. Il affranchit Batyle, il échauffa l'Empereur, & promit de protéger Pylade.

On éléve un Théâtre. Rome accourt. Elle voit d'abord une Tragédie complette : toutes les paſſions peintes avec les coups de pinceau les plus vigoureux, l'expoſition, le nœud, la cataſtrophe exprimés de la maniere la moins embrouillée & la plus forte, tout cela ſans autre ſecours

que celui de la Danſe, exécutée ſur des ſimphonies expreſſives, & fort ſupérieures à celles qu'on avoit entendu juſqu'alors.

On étoit encore dans le ſilence que cauſe une vive admiration, lorſqu'un ſecond ſpectacle ſuccéda au premier. C'eſt une action ingénieuſe, qui ſans la voix, ſans avoir beſoin du diſcours a tous les caracteres, les traits plaiſans, les peintures badines d'une bonne Comédie.

Qu'on juge du charme d'un Spectale de cette eſpece. Surtout lorſqu'on ſçaura que les talens de Pylade & de Batyle pour l'exécution, répondoient à la hardieſſe & à la beauté du Genre qu'ils oſoient porter ſur la Scéne.

Pylade, ſut-tout, qui l'avoit imaginé, étoit l'homme le plus ſingulier qui eût encore paru ſur

le théâtre. Son imagination féconde lui ſuggeroit chaque jour quelque nouveau moyen de perfectionner l'Art & d'embellir le Spectacle.

Avant lui, quelques Flutes compoſoient l'Orqueſtre des Romains. Il le renforça de tous les Inſtrumens connus. Il joignit des Chœurs de Danſe à ſes Repréſentations; il eut ſoin que leurs pas, leurs figures fuſſent toujours d'accord avec l'action principale. Il les habilla avec magnificence, & ne laiſſa rien à déſirer, pour faire naître, entretenir, & porter à ſon dernier point le charme de l'illuſion.

Les actions qu'on repréſentoit ſur les Théâtres de Rome étoient ou tragiques, ou comiques, ou ſatiriques.

Eſope & Roſcius avoient fait

par leur déclamation les délices des Romains. La Poëſie Dramatique étoit de leur tems en poſſeſſion des grands Spectacles. La Danſe théâtrale s'en empara à ſon tour. Pylade & Bathyle firent oublier Roſcius & Eſope. Leurs compoſitions * formées des trois caracteres en uſage, ne laiſſerent rien à déſirer aux Spectateurs. Il ne fut plus queſtion, que de pas, de mouvemens, d'attitudes, de figures, de poſitions. Il en réſultoit une expreſſion ſi naturelle, des images ſi reſſemblantes, un pathétique ſi touchant, ou une plaiſanterie ſi agréable, qu'on croyoit entendre les actions qu'on voyoit. Les geſtes ſeuls ſup-

* Elles étoient tragiques, comiques ou ſatiriques, comme toutes les Piéces de théâtre qui avoient été repréſentées juſqu'alors.

pléoient à la douceur de la voix, à l'énergie du Diſcours, au charme de la Poëſie. *

Ce genre tout-à-fait nouveau (quoique compoſé d'un fonds connu) formé par le génie, & adopté avec paſſion par les Romains, fut nommé *Danſe Italique*; & dans les tranſports du plaiſir qu'il cauſoit, on donna aux Acteurs le titre de *Pantomimes*, qui n'étoit qu'une expreſſion vive, & point exagerée de la vérité de leur action. Les Danſeurs que Pylade & Bathyle formerent, conſerverent précieuſement, après

* Hanc partem Muſicæ diſciplinæ majores mutam nominârunt, quæ ore clauſtro loquitur, & quibuſdam geſticulationibus facit intelligi, quod vix narrante linguâ, aut ſcripturæ textu poſſit agnoſci. Caſſiodore Var. 1. 20. loquaciſſimas manus, linguoſos digitos, ſilentium clamorum, expoſitionem taciturn. *idem.*

eux, cette domination. Ils devoient en être jaloux : elle honoroit l'Art, & pouvoit être pour eux une leçon continuelle de l'objet qu'ils avoient à remplir.

Ils devoient peindre ſans ceſſe aux yeux des Spectateurs. Leurs mouvemens, leurs pieds, leurs mains, leurs bras, n'étoient que les diverſes parties du tableau, aucune de ces parties ne devoit reſter oiſive, toutes devoient concourir à former cet aſſemblage heureux d'où réſultent l'harmonie & l'enſemble. Un Danſeur apprenoit de ſon nom ſeul, qu'il ne pouvoit être bon à Rome, qu'autant qu'il étoit *tout Comédien.* *

Auſſi cet Art y fut-il porté à un

* C'eſt la traduction du mot Grec *Pantomime*, de laquelle on ſe ſervoit à Rome comme du mot Grec même.

point de perfection, qui paroîtroit incroyable, ſi on ne ſçavoit les efforts dont les Artiſtes ſont capables, lorſque les récompenſes les encouragent, que les diſtinctions les animent, & que l'eſpoir de la gloire les enflamme.

Un Danſeur nommé *Memphir*, qui étoit Philoſophe Pytagoricien, exprimoit par ſa Danſe, au rapport d'Athénée, * toute l'excellence de la Philoſophie de Pythagore, avec plus d'élégance, de force, & d'énergie, que n'auroit pû le faire le Profeſſeur de Philoſophie le plus éloquent.

Pylade dans toutes ſes Tragédies, arrachoit des larmes aux Spectateurs les moins ſenſibles. Les pleurs, les ſanglots interrompirent pluſieurs fois la Répréſentation de *Glauque* dont le

* Athénée, *Liv.* 1. ch. 17.

Pantomime Plancus jouoit le rôle principal, & Bathyle, en peignant les amours de Leda, avoit toujours cauſé à pluſieurs Dames Romaines, très.reſpectables d'ailleurs, des diſtractions qui paſſoient les bornes de la ſenſibilité. *

Nous nous ſommes contentés à moins juſqu'à ce jour; & nous croyons de bonne foi connoître, aimer, poſſéder la Danſe. Combien de fois n'ai-je pas ouï dire à des gens même de goût & d'eſprit, que les François étoient les meilleurs Danſeurs de l'Europe, qu'ils avoient porté l'Art de nos jours, auſſi loin qu'il pouvoit aller, &c. C'eſt ainſi que nos bons

** Chironomon Ledam, molli ſaltante Batylo,
Tuccia veſicæ non imperat: Apula gannit
Sicut in amplexu..... *Juv.*

ayeux, il y a trois cens ans, ſatisfaits d'une abondance groſſiere, s'imaginoient avoir fait dans leurs feſtins, une chere très-délicate. Ils en avoient le fonds; mais l'Art de l'employer leur fut inconnu. Sur nos Théâtres nous avons de même des pieds excellens, des jambes brillantes, des bras admirables. Quel dommage, que l'Art de la Danſe nous manque?

Fin du premier Tome.

TABLE DES MATIERES DU I. TOME.

Le chiffre Romain déſigne l'Avant-propos.

Le chiffre Arabe déſigne le corps de l'ouvrage

A

Achille, (Bouclier d') xiij.

Agamemnon, 97.

Anges, pourquoi peints danſans, 46.

Arbeau (Toinot Arbeau) xxj.

Archimime, 90. Ses fonctions, 91. *& ſuiv.*

Apis, (le Bœuf) ce qu'il falloit pu'il fût, 29. Etoit la repréſentation d'Oſiris, 31. Ne devoit vivre qu'un tems, 32.

Arcadiens, leurs uſages, 109. Leurs loix ont ſervi à Lycurgue, 110.

Aſpaſie montre à danſer à Socrate, 74.
Amateurs utiles aux Arts, 8. leurs défauts, 18.
Arts, avantages qu'ils procurent, ij & iij. ont une affinité entre eux, 4. reſſemblent aux enfans d'un même pere, 5. ce qu'il faut pour les connoître, 7.
Artiſtes attachés aux choſes déja faites, xxij. ce qu'ils ſont ſans principes, 6. ce que peuvent leurs efforts, 8. leurs traditions, 9.
Aubignac, l'abbé d') 3.
Auguſte, 135.

B.

Bacchanales, 84.
Baladinage, xxvij, xxviij, xxix & xxx.
Ballets, xx.
— Sujets de, 144. *& ſuiv.*
— Compoſiteur de. Ce qu'il devoit ſçavoir à Rome, 157.
Ballets anciens à Rome traitoient les mêmes fonds que la Tragédie, 156, 157, 158.
Batyle danſeur de Rome, 134, 135, 136, 159, 160, 164, 164, 167.

Bazile,(ſaint) ce qu'il dit des Anges,46.
Beauchamp, Maître des Ballets de Lulli, xxj.
Bonne compagnie, ce que c'eſt, 12.
Bonnet, ſon hiſtoire de la Danſe, xx. *& aux Notes.*
Bouffons, 158.
Bourgeois Gentilhomme.

C.

Cambert, Sur-Intendant de la Muſique de la Reine, xj. *aux Notes.*
Caſtor & Pollux, (leur danſe) 95.
Caton danſe, 74.
Chant, vj, vij, viij.
Chœur des temples des Juifs, 25.
— des premieres Egliſes, 43.
Chœurs des Anciens, 126.
— de Danſe, 162.
Clef des Arts, 6.
Clytemneſtre, 97. à quoi tenoit ſa vertu, 100.
Comedie, 124, 125.
Coregraphies, xxj.
Corneille, (Pierre) 3 & 122.

D.

Danſe, j, vj, vij, viij, ix, x, xij, xiij, xiv, xv.
— Hiſtoire de la, xx. *& ſuiv.*
Danſe Théâtrale, xxvij *&* xxviij.
— ſa perfection prétendue, xxviij.
— Erreurs ſur la. xxix.
Danſe noble, xxx.
Danſe, ce que c'eſt, 17.
— ſacrée des Juifs, 20.
— des Egyptiens, 27.
— du Bœuf Apis, 28.
— ſacrée des Grecs & des Romains, 35.
— des Chrétiens, 41.
— de l'Egliſe abolie, 59. *& ſuiv.*
— des Brandons, 52 *&* 55.
— Baladoire, 50.
— de la Saint-Jean, 55.
— autour du Veau d'or, 33.
— employée dans toutes les Religions, 39.
Danſe prophane, 59. ſa diviſion, 60.
Danſe de Anciens dans les Fêtes publiques, 62.

Danſe Théâtrale, 125, 126, 127.
— des Grecs, 128, 129, 130, 131, 132.
— des Romains, 134.
Danſe de la Gruë, 132. *aux Notes.*
— de l'Innocence, 118.
— de l'Hymen, 75 & 76.
— armée, 75.
Danſe (vûes des Philoſophes & des Légiſlateurs 100.
Danſe italique, 158, 159.
Danſes des Arcadiens, 109.
— des Saiſons, 64.
— du mois de Mai, 66.
— des fêtes des Particuliers, 69.
— des Lacédémoniens, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119.
Danſes des Romains, 84.
— des Funérailles, 87.
— des Anciens, 121.
Danſes laſcives, 83.
— Nuptiales, 85.
Danſeur, ce qu'il devoit être à Rome, 165.
Didactique, partie didactique de cet ouvrage, xxiij & xix.
Diderot, (M.) xj. & *aux Notes.*

Démétrius Philoſophe Cynique, 136, 137, 138, 139.
Dervis Turcs, leur Danſe, 57.
Deuil pour Apis, 32.
Dubos l'Abbé) v. ſon ſyſtême ſur la Danſe, vj. la Refutation, vij, viij. ix, x. *&c.* Faits rapportés par l'Abbé Dubos, xxv, xxvj, xxvij, xxviij, xxix, xxx & xxxj.

E.

EDucation, ſa force, 118, 119. *& aux Notes.* Quelle étoit celle des Lacédémoniens, 110, 111, 112. *&c.*
Egyptiens, (Prêtres 27, 28, 29. *&c.*
Egiſte, ſon amour pour Clytemneſtre, 100. comment triomphe, 101.
Empuſe célébre danſeuſe Grecque, 134, 140.
Eſope célébre Comédien, 162, 163,
Evêques, pourquoi nommés Præſules, 43.
Exécution Théâtrale, ſupériorité de celle des Romains, 158.

F.

Fable, précis de la Fable, 144, 145, 146, 147, 148, 136, *&c.*
Faits, leur connoiſſance abrége les diſcuſſions, xxv.
Femmes à prétentions, xxv. quelles Femmes ont prétendu faire ſeules des hommes, 117. *aux Notes.*
Feſtins des Anciens, 73. Danſes des Feſtins, 69.
Fêtes, Danſes des Fêtes, xiv.
Fenillet Sa Corégraphie, xxj.
Fierté naturelle aux grands talens, 14.
Funérailles des Rois d'Athénes, 88.
— des Romains, 90.
Fureur ſacrée, 36.

G.

Geſtes, (l'Art des) 17. il y en a de tous les caractères, 14.
Gorgo femme de Leonidas, 117. *aux Notes.*
Gynopedice Danſe des Lacédémoniens, 113.
Gruë (Danſe de la) 132. *& aux Notes.*

Guide (le) a peint les Anges danſans & pourquoi, 46.

H.

Hanſé compagnon de Menelaus, 57.
Helene, (la belle) 117.
Hiſtorique (la partie) de cet ouvrage, xviij.
Hommes oiſifs, 11. pour leſquels les traités ſont inutiles, 12. ſont les Singes les uns des autres, 34. quelles Femmes prétendoient faire ſeule des hommes, 117. *aux Notes.*
Homére, xij, xiij.
Hormus danſe des Lacédémoniens, 114.
Hymen. Son Hiſtoire, 76, 77. *&c.*
Hymen (Danſe de l'Hymen) 76.
Hymenées (Fêtes) 76.

I.

Iliade d'Homére, xij & xiij.
Imitation naturelle à l'homme, 34 & 123.
Intermédes, 126, 138.
Inventeurs, 122, 123.
Julien (l'Empereur) 43.

L.

L'Amothe, xxxj.
Légiſlateurs, à quel objet on fait ſervir la Danſe, 101.
Leonidas. Diſcours de Gorgo ſa femme, 117. *aux Notes.*
Licence des Danſeurs & de la Danſe, 52.
Licurgue. L'eſprit de ſes loix, 106. But de ſa réforme, 107 & 108. Utilité de ſes voyages, 104, 110. comme employe la Danſe, 111, 114, 116, 117 & 119. *aux Notes.*
Lucien (Fragment de) 144, 145, 146, 147, 148, *&c.*
Lully, xj *aux Notes.* xxvj, xxviij & xxxj.

M.

Mecéne protége la Danſe italique, 160. ſe déclare pour Batyle & Pilade, 159. ſon inclination eſt pour Batyle, 161.
Mediocrité, baſſe & ſervile, 12.
Memphis Danſeur Philoſophe, 166.
Memphitique (Danſe inventée par Minerve, 93. eſt l'origine d'un grand

nombre d'autres Danſes, *96 aux Notes.* n'eſt autre que la Danſe armée, 107.

Menelaus fondateur des Dervis Turcs, 57. Danſe inſtituée en ſon honneur, 58. Sa pirouette miraculeuſe, 57.

Ménétrier le Pere Jéſuite. Son traité des Ballets, xx *& aux Notes.* Faits ſinguliers qu'il rapporte, 51. eſt d'un avis contraire à Daléchamp ſur un paſſage d'Athénée, 101.

Merion, xiij.

Meſſes des Mozarabes rétablies par le Cardinal Ximénes, 50.

Mimes, ce qu'ils étoient, 158. à quoi étoient employés, 159.

Mœurs des Anciens, & quelles étoient leurs loix & la forme de leur ſociété, 69, 70, 71. leur oppoſition avec celles des François modernes, 97.

Moliere, 122.

Moulinet Danſe des Dervis Turcs, 57. comment inſtituée, 57.

Mozarabes. Voyez *Meſſes.*

Muets (Lettre de M. Diderot ſur les) xj *aux Notes.*

Muſique, cauſe de ſes différens effets, xj. queſtion à réſoudre ſur la ma-

niere dont elle affecte les auditeurs, *Id. aux Notes.* Les parties purement méchaniques de la Muſique moderne, les mêmes que celles de la Muſique des Anciens, x.

N.

NEron, 136 & 140.
Numa pour adoucir les mœurs des premiers Romains, inſtitue une Religion & des Danſes, 36.

O.

ORaiſons Funébres des Romains utiles aux vivans, 90 & 91.
Orgies, xij.
Orphée, 35.

P.

PAntomimes, 156, 164 & 165 & *aux Notes.*
Paraguai. Voyez *Sparte.*
Paſſions; qualités qu'il faut pour les bien peindre, 123.
Philoſophes, leurs vûes ſur la Danſe, 101.

Philoſtrate, xij.
Plaiſir, ce que c'eſt, xxiij.
Plancus Pantomime, 167.
Pleureuſes en Gréce, comment étoient payées, 89.
Poëtique (de la Danſe) xxj.
Pomeranche (le) comme a peint les Anges, 46.
Prêtres des Grecs & des Romains, &c. étoient danſeurs par état, 40.
Prêtres du Deſtin dans l'Opera de Thetis, 40.
Protée, ce qu'il étoit, 133.
Pylade, ce qu'il étoit, 134. Etablit un Théâtre de Danſe, 135. Inventeur des Ballets tragiques, 136. ſe ſépare de Batyle, 159. ſon caractère, ſon génie, ſa fierté, 160, 161, 162, 163, 164, 166.
Pytagore, idée qu'il avoit de la Divinité, 38.
Pythye, oracle de la Pythye ſur la Danſe, 128.

Q.

Quinault, idée qu'on doit en avoir, xxvj, 122.

R.

Repréſentation, toute action du Théâtre doit avoir le caractère de, 123.
Roſcius Comédien, 162, 163.
Rotrou, 3.
Rubriques (vieilles) leur danger pour les Artiſtes, xxij.

S.

Sages, ce qu'ils ſont, 97.
Sallé (Mlle Danſeuſe, 141.
Saliens (Danſe des) 37.
Scaliger. Son opinion ſur le titre *Praſules* accordé aux Evêques
Senſibilité des Anciens pour la Muſique & la nôtre, xj.
Singes. Voyez *Hommes*.
Singularité, ſes effets, 137.
Syſtême (eſprit de) ce que c'eſt, vj.
— de l'Abbé Dubos ſur la Danſe ancienne, vij. Refutation, viij. *&c.*
Sociétés choiſies, combien influent dans le progrès des Arts. 10.
Socrate danſe, 74.
Sourds (lettre ſur les) xj. *& aux Notes.*

Sparte, ſes loix, ſa reforme, ſes Danſes, 106, 187, 108, 109, 110, 111.

T.

Tableau de Philoſtrate, xij.
Talent, rien ne le ſupplée, 2. inſuffiſant ſans la théorie, 3.
Temples des Juifs, 26.
Théâtre, ſa naiſſance, 121.
Théatres de Rome, leur ſupériorité ſur les nôtres, 158.
Théorie. Son utilité dans les Arts, 1. eſt leur Bouſſole, 2. l'Hiſtoire des Arts eſt leur bonne Théorie, 8.
Théſée, Danſe qu'il invente, 132.
Theſpis, origine des Théâtres, 122.
Traité d'un art, combien utile, 9. *& ſuiv.*
Tragédie. Son origine, 123 *&* 124.
Troye. Son ſalut, de quoi dépendoit, 100.
Tymele Danſeuſe, 140.

V.

Voix a des ſons de tous les caractères, 13.

X.

Ximénes (le Cardinal) retablit les Meſſes des Mozarabes, 50.

Z.

Zacharie (le Pape) abolit les danſes Baladoires, 54.

Fin de la Table des Matieres.

ERRATA

DU TOME PREMIER.

AVANT-PROPOS. *Pag.* 6. *lign.* 17. il l'a abandonné. *liſez*, abandonnée.

P. 50. *lig.* 17. Muſſarabes. *liſ.* Mozarabes.

LIVRE II. *Pag.* 81. *lign.* 5. d'eſpérance de joie. *liſ.* d'eſpérance & de joie.

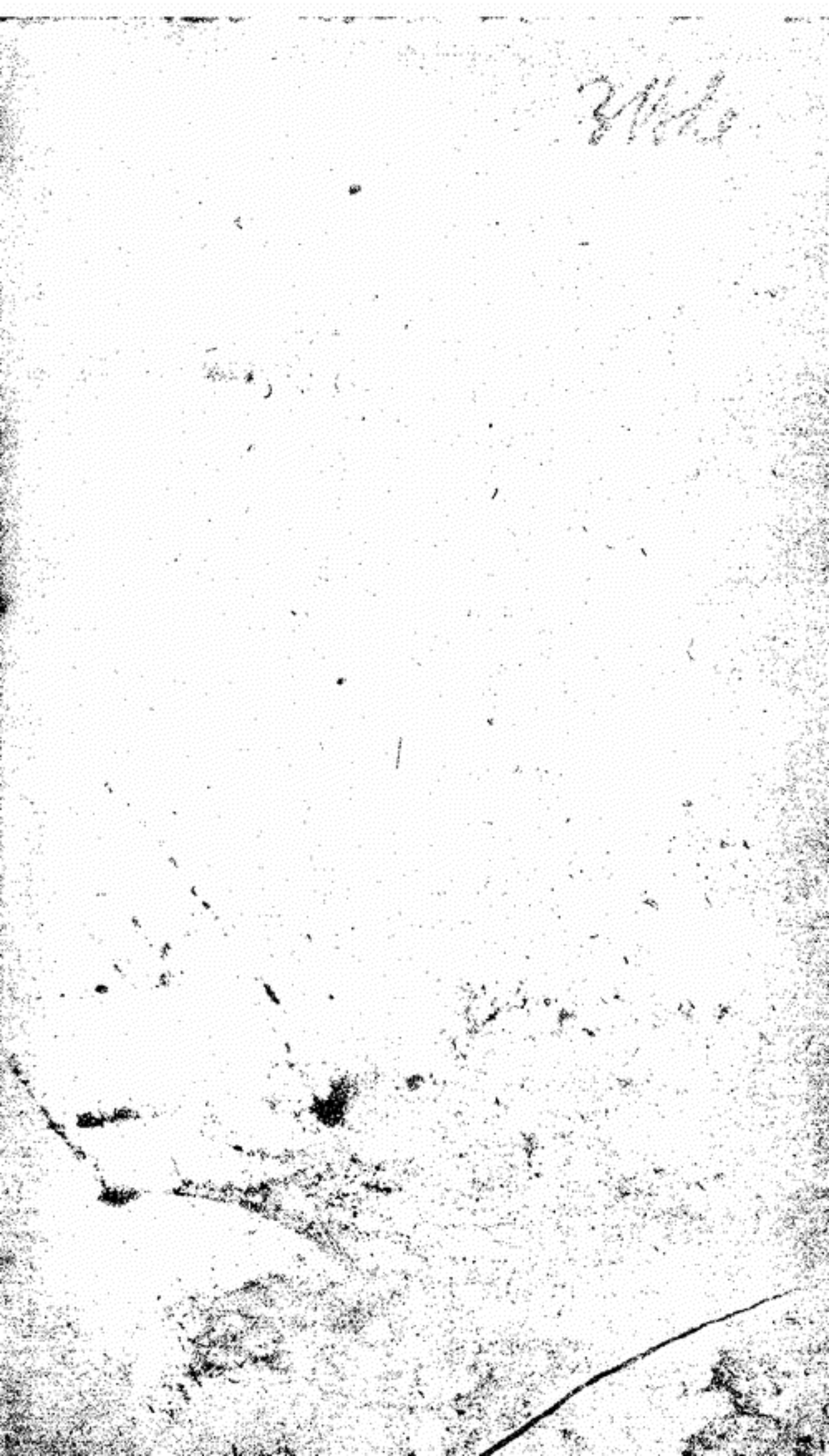
P. 83. *lig.* 19. leurs airs. *liſ.* les airs.

P. 84. *lig.* 15. copies de. *liſ.* copie des.

P. 124. *lig.* 11. du côté du ridicule, *effacez* du.

P. 159. *lig.* 3. des Tragédies ou de Comédies. *liſ.* des.

P. 164. *aux Notes.* clamorum. *liſez*, clamoſum.



Roll C
No 6

LA DANSE

ANCIENNE

ET

MODERNE

OU

TRAITE' HISTORIQUE

DE

LA DANSE.

Par M. DE CAHUSAC, *de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Pruſſe.*

TOME SECOND.

A LA HAYE,

Chez JEAN NEAULME.

M. DCC. LIV.

106038

TRAITÉ
HISTORIQUE
DE LA DANSE.

LIVRE QUATRIE'ME.

CHAPITRE I.

Epoque du plus haut point de gloire de l'Art.

LEs Rois ont toujours ſous leur main un moyen aſſuré de diſtraire les regards de la multitude des opérations du Gouvernement ;

mais il n'eſt point de Souverain, qui ait ſçu employer ce moyen d'une maniere plus efficace qu'Auguſte, ni dans des circonſtances auſſi délicates.

En prenant les rênes de l'Empire, il ſentit les avantages que pouvoit lui procurer le goût des Romains pour les Spectacles publics, & il fonda ſur leur magie, la tranquillité de ſon Regne. *

* Je ne crois point haſarder, dans tout ce que je vais dire, une ſimple conjecture.

1°. Le goût qu'Auguſte témoigna pour le Spectacle nouveau de Pylade & de Batyle parut ſi vif que quelques Auteurs (*Suidas*) lui en ont attribué l'invention.

2°. Preſque tous les Hiſtoriens s'accordent à dire, que les Spectacles des Pantomimes furent les principales cauſes de l'aſſerviſſement des Romains.

3°. Il n'en eſt point qui n'accorde à Auguſte la connoiſſance profonde des hommes, & de l'art de les gouverner.

Les Théâtres, déja établis, étoient beaucoup pour ſes vûes. Il ſentit cependant que des nouveautés heureuſes produiroient un effet encore plus grand. Les Spectacles anciens ſont pour le Public comme une vieille habitude : il les voit, il les ſuit, parce qu'il eſt accoûtumé de les voir & de les ſuivre. Leur privation ſeroit une peine ; leur jouiſſance n'eſt qu'un médiocre plaiſir.

Un genre inconnu a les attraits d'une Maîtreſſe nouvelle. On ſe paſſionne pour des repréſentations, dont on n'avoit point l'idée. Le goût ſe ranime, le charme de l'impreſſion excite & ſoutient l'enthouſiaſme. On ne voit, on ne veut voir que ce ſeul Théâtre. On alloit aux autres. On court

Le plan, dont je parle, devoit couler néceſſairement de ces deux ſources.

à celui-ci. Les plus grands objets ſont oubliés. Il ne s'agit plus, dans les cercles, dans les familles, dans les lieux publics, que du Spectacle en vogue.

Auguſte preſſentit ces effets. Il commença par mettre la Danſe à la mode. Il l'aimoit, ou, ce qui revient au même pour le Public, lorſqu'on regne, il feignit de l'aimer. De ce moment, il parut honorable de s'en occuper ; puiſque l'Empereur s'en occupoit lui-même.

Eſope & Roſcius, qu'on venoit de perdre, avoient laiſſé un vuide immenſe dans le Théâtre déja connu. Il étoit difficile de le remplir. L'Empereur imagina qu'un genre, qui feroit oublier l'ancien, ſuppléeroit encore mieux au défaut de ces grands Acteurs, qu'un remplacement douteux & peut-être impoſſible.

Il ne ſe trompa point dans ſes conjectures. Il protégea Pylade & Batyle *, & Rome bientôt occupée de ce ſeul objet, ne tourna plus ſes regards vers le gouvernement qu'Auguſte lui avoit ravi.

A meſure que Pylade & Batyle ſe diſputoient les ſuffrages des Romains, ceux-ci entraînés par le charme du Spectacle, le voyant avec aſſiduité & n'en ſortant jamais ſans tranſport, ne purent ſe rendre compte mutuellement de leur impreſſion, ſans entrer dans des diſcuſſions qui bleſſoient l'amour-propre. L'enthouſiaſme eſt

* Quelques Auteurs trompés, comme on l'a déja dit, par le goût qu'il montra pour la *Danſe Italique*, l'en ont crû l'Inventeur. S'ils avoient approfondi ſes vues, ils auroient découvert les motifs de la protection qu'il accorda à la Danſe, dans cette politique fine qui étoit dans ſon caractère.

une fiévre de l'eſprit. Il eſt bouillant, emporté, excluſif. Les Spectateurs qui étoient enchantés de Pylade, écoutoient avec impatience les éloges extrêmes qu'on donnoit à Batyle ; & les partiſans de celui-ci étoient outrés des ſuccès de Pylade.

Deux partis ſe formerent ainſi rapidement, & les cabales du Théâtre, comme l'avoit prévu l'Empereur, étoufferent toutes les autres. Rome ſe vit diviſée en *Pyladiens* & en *Batyliens*, ennemis déclarés ; toujours prêts à ſe nuire, & plus émue peut-être que s'il s'étoit agi alors de l'Empire, elle fut plus d'une fois ſur le point d'en venir aux mains, pour régler les rangs des deux *Pantomimes*.

Auguſte, en ſuivant ſon plan de politique, avoit honoré la Danſe,

& les Danſeurs par l'établiſſement d'une loi, qui avoit été reçûe avec un applaudiſſement univerſel. Elle accordoit aux Pantomimes le privilége dont jouiſſoient les Citoyens, de ne pouvoir être condamnés au fouet, qui étoit la peine des Eſclaves. Il les avoit de plus ſouſtraits à la juriſdiction des Magiſtrats & des Préteurs, pour les ſoumettre immédiatement à la ſienne.

Tout cela avoit jetté du luſtre ſur l'état des Pantomimes, & ſembloit annoblir aux yeux de la multitude les querelles que leurs Repréſentations excitoient dans les deux partis. Tant qu'ils reſterent dans une ſorte d'équilibre, Auguſte les laiſſa ſe débattre, ſe ridiculiſer, ſe déchirer mutuellement; mais une circonſtance qui intéreſſoit le bon ordre, ou

peut-être ſon amitié pour Mecéne *, l'engagea de ſe déclarer pour un tems en faveur du parti de Batyle.

Pylade avoit été ſifflé par une cabale violente. Un grand Seigneur de Rome en étoit le chef, & ne s'en cachoit pas. Le *Pantomime* outré le joua ſans ménagement, dans la Repréſentation ſuivante. Ses partiſans applaudirent à cette inſolence. Le Seigneur joué jettoit feu & flammes, & le parti de Batyle ne parloit de rien moins que de brûler le Théâtre de Pylade, & de le maſſacrer lui-même.

Auguſte appaiſa ce mouvement, qui étoit ſur le point de devenir une véritable ſédition, en banniſſant pour un tems Pylade qu'il

* On en trouvera les motifs dans le Chapitre ſuivant.

vouloit ſauver, & qu'il eſpéroit faire ſervir encore à ſes vûes.

C'eſt à cette occaſion, qu'après avoir reçu de la bouche même de l'Empereur l'ordre de quitter Rome, Pylade oſa lui dire : *Tu es un ingrat. Que ne les laiſſe-tu s'amuſer de nos querelles ?*

La diſgrace de Pylade calma d'abord les *Batyliens*, & en impoſa au parti contraire. Les gens cependant qui ſe croyoient les plus ſages des deux côtés, réfléchirent ſur cet événement, & ils ſe communiquerent leurs obſervations.

Ils trouvoient une injuſtice, qui alloit juſqu'à la tyrannie, dans l'exil d'un homme public, qui étoit devenu néceſſaire aux plaiſirs de Rome. Il ne lui reſtoit plus de liberté que dans ſes Spectacles, & Auguſte avoit la barbarie de la lui ravir.

Ce diſcours paſſa de bouche en bouche, & fit une impreſſion étonnante. Les *Pyladiens* & les *Batyliens* ſuſpendirent leur haine mutuelle, pour en réunir tous les traits contre un tyran, qui, diſoient-ils, cherchoit à les accabler chaque jour de nouveaux fers.

Quelques loix utiles que l'Empereur fit publier alors, trouverent le peuple dans cette diſpoſition. Juſtes ou injuſtes, on ne les examina point ; on ne vit que la main de laquelle elles étoient parties. On s'aſſembla, on s'aigrit, on couroit aux armes. Auguſte fit revenir *Pylade*, & le tumulte ceſſa. On ne parla plus de loix, d'injuſtice, de tyrannie. Ce ne furent que tranſports de joie. Le Peuple, les Sénateurs, la Nobleſſe ne pouvoient ſe laſſer de bénir

main bienfaiſante, qui leur rendoit le plus célébre & le meilleur Danſeur de la terre.

Que de reſſources heureuſes n'a-t-on pas dans la frivolité des hommes, pour leur faire adorer même le joug qu'on leur impoſe! c'eſt moins ſa peſanteur qui les bleſſe, que la maniere mal-adroite dont ont la leur fait ſentir. Auguſte n'eut la main ſure, vers la fin de ſon regne, que parce que l'habitude de regner & la connoiſſance des hommes, la lui avoient rendu légére.

CHAPITRE II.

Détails ſur Pylade & Batyle.

ON trouve dans le caractère particulier de chacun de ces deux

hommes célébres la cauſe premiere de la diverſité de leurs compoſitions, & celle de leur ſort, ſi différent l'un de l'autre, pendant tout le cours de leur vie. J'entre dans cet examen, parce qu'il peut être utile à l'Art & ſervir de leçon aux Artiſtes.

Pylade étoit impétueux, bruſque & fier. Toujours occupé d'idées nobles, la tête remplie des actions les plus belles de l'antiquité, ſon penchant devoit néceſſairement tourner ſon génie vers les plus grands tableaux, dont ſon imagination étoit ſans ceſſe frappée.

Comme il ne ſortoit d'une compoſition, que pour ſe plonger dans un nouvel enthouſiaſme; lorſque ſes yeux s'ouvroient ſur les objets dont il étoit entouré, ils lui ſembloient ſi petits, qu'il

ſes appercevoit à peine. Auſſi parloit-il à ſes Camarades comme à des ſujets, au Public aſſemblé comme à une armée dont il auroit été le Général, à l'Empereur lui-même, comme s'il n'eût été qu'un homme.

Il eut des admirateurs, des partiſans, des enthouſiaſtes, & ne pouvoit avoir des amis. Son génie, le feu de ſes compoſitions, la vérité de ſon exécution cauſoient de l'étonnement, aſſerviſſoient les Spectateurs, les entraînoient juſqu'au reſpect ; mais il étoit ſans intrigue, par conſéquent ſans cabales. Il ne voyoit qu'en *grand* ; le moyen qu'il ſe pliât à tous les petits ſoins qu'exige la Cour. Tout ce qui ſentoit la baſſeſſe, lui paroiſſoit inſupportable ; comment ſe ſeroit-il ménagé des protecteurs ?

Batyle avoit l'eſprit badin, gai, leger, plein de feu, & de jolies ſaillies. Telles devoient être ſes compoſitions. Ce n'étoit dans tout ce qu'il exécutoit qu'images vives & riantes, que tableaux peints par la main légere des Graces, deſſinés par l'Amour, animés par la volupté. Les traces qui en reſtoient dans ſon imagination, rendoient ſon humeur égale, ſa converſation gaie, ſon commerce facile. Souple, complaiſant, adroit, il faiſoit dans le même tems une révérence profonde, diſoit un bon mot, & rioit d'une plaiſanterie qu'on lui adreſſoit; quoiqu'il ſçût très-bien qu'elle étoit mauvaiſe.

Il avoit commencé par être Eſclave, & avoit fait dans cet état ſon apprentiſſage de complaiſance. Il mérita la faveur de ſon Maî-

tre, parce qu'il avoit des talens, de la politeſſe, de l'eſprit. Mécéne ne ſe ſeroit pas laiſſé ſéduire par de moindres avantages; mais pour s'acquérir la bienveillance de la foule des grands Seigneurs, Batyle avoit ſenti qu'il lui falloit d'autres reſſources.

Il les trouva dans ſa ſoupleſſe, dans une liberté effrenée de mœurs, dans une facilité extrême à ſe prêter ſans difficulté aux parties de plaiſir les plus libertines, dans les ſoins qu'on pouvoit exiger de lui, ſans craindre de l'offenſer, pour négocier, lier, ou rompre les tendres commerces de Rome.

Avec ces ſecours, il ne pouvoit pas manquer de ſe faire un nombre infini de partiſans, une foule d'amis & autant de protecteurs qu'il y avoit pour-lors de grands

Seigneurs, mal élevés & ſans mœurs, à la Cour d'Auguſte.

Dans les intervalles que laiſſoient à Pylade & à Batyle les jours de relâche & les ſuccès continus de leurs compoſitions, le premier s'occupoit à faire des recherches profondes ſur ſon art, à les écrire, à les rendre utiles *. Le ſecond ſoupoit vraiſemblablement dans les petites maiſons des environs de Rome, ne ſongeoit qu'au plaiſir, & avoit l'adreſſe de le faire ſervir à ſa fortune.

L'un ne cherchoit qu'à étonner, qu'à forcer l'eſtime, qu'à ſubjuguer l'admiration. Il mépriſa les intrigues, ſe roidit contre les cabales & en fut ſouvent la victime.

* Il avoit écrit un livre profond ſur la Danſe, que nous n'avons plus. Voyez Athenée, liv. 1. chap. 17.

L'autre ne vouloit qu'amuſer. Son but unique étoit de plaire. Peu délicat ſur le choix des moyens, ils lui étoient tous bons pourvu qu'ils fuſſent ſûrs. Il écarta loin de lui les tempêtes, il en ſouleva de terribles contre Pylade, lui fut toujours inférieur, & marcha conſtamment ſon égal.

Il mourut, & Pylade pendant quelque tems, reſta ſeul maître ſans contradiction du champ de la gloire ; mais ſa fierté, ou ſon humeur, mirent bientôt de nouveaux obſtacles à ſa tranquillité.

Un jour qu'il repréſentoit *Hercule furieux*, il s'apperçut que ſa Danſe, qui caractériſoit l'action qu'il avoit à peindre, faiſoit murmurer les Spectateurs. *Fous*, leur cria-t-il en s'approchant des bords du Théâtre, *ne voyez-vous pas que je repréſente un fou ?* Précé-

demment en jouant le même rôle chez l'Empereur, pour mieux rendre les fureurs d'Hercule, il avoit jetté ſes flêches ſur l'Aſſemblée, & l'Empereur avoit applaudi à cette extravagance, ou par un rafinement de politique, ou par un excès de bonté. On juge bien que Pylade ne fut pas plus circonſpect en préſence du Peuple. Ses flêches lancées au milieu des Spectateurs, en bleſſerent quelques-uns, en effrayerent pluſieurs, & les revolterent tous.

Tant qu'on verra des hommes ſupérieurs dans leur Art, qui fixeront ſur eux l'attention des autres; on verra auſſi l'orgueil & l'envie s'épuiſer en efforts pour détourner les regards de la multitude & pour la forcer, s'il leur eſt poſſible, à briſer l'idole qu'elle s'eſt choiſie.

Entre mille reſſources que la malignité leur ſuggere, il en eſt une que la foibleſſe, la légereté, l'inconſtance du Public rendent preſque toujours infaillible. Ils ont ſur ce point l'expérience de tous les ſiecles.

Ainſi lors qu'une continuité de grands ſuccès éleve un homme à talens au-deſſus de tous ſes Contemporains : quand les traits lancés ſur ſes compoſitions, les ridicules donnés à ſa perſonne, à ſes partiſans, à ſes entours ne balancent plus ſon mérite ; on cherche alors quelque homme nouveau pour l'oppoſer à l'ancien. On le déſigne comme un objet d'eſpérance. Il faut l'encourager, le ſécourir, le porter. C'eſt pour ſoi-même, dit-on, qu'on travaille.

La multitude écoute, repéte,

applaudit ; elle s'échauffe par dégrès juſqu'à trouver bon ce que peu de jours auparavant elle ne jugeoit que mauvais, ou tout au plus médiocre. On répand alors des bruits qu'elle ſaiſit avec avidité : la bruſquerie, l'humeur, la fierté du ſujet que l'on veut détruire, la douceur, la modeſtie, la politeſſe du Candidat qu'on cherche à établir paſſent de bouche en bouche. Après tous ces préparatifs, le moment arrive, l'impulſion eſt donnée. Le Public la ſuit, & toujours extrême dans ſa faveur comme dans ſa haine, il s'aveugle, s'enyvre & s'égare.

Rien n'eſt moins ordinaire dans ces circonſtances, que de voir la multitude s'arrêter dans des bornes raiſonnables. Je n'en connois qu'un exemple dans l'Hiſtoire des Arts. Je vais le rapporter. Puiſſe-

t-il en pareille occaſion, être toujours ſuivi !

CHAPITRE III.

Diſpute entre Pylade & Hylas.

PYlade avoit cultivé les diſpoſitions qu'il avoit apperçues dans un de ſes éleves qu'on nommoit Hylas. Ce jeune homme joignoit à une belle figure beaucoup d'ambition, qu'on prit pour du zéle, un déſir extrême de ſe diſtinguer qu'on confondit avec le feu du grand talent, une grande ſoupleſſe dans l'eſprit, qu'on nomma douceur de caractère.

C'eſt ſur cet homme que les ennemis de Pylade jetterent les yeux, d'abord pour balancer ſes ſuccès & bientôt après pour l'anéantir lui-même,

Hylas ne ſçavoit cependant, & il ne pouvoit faire que ce que Pylade lui avoit enſeigné. Si celui-ci n'avoit point paru, l'autre n'eût jamais été qu'un Danſeur au-deſſous du médiocre. Incapable par lui-même de ſe frayer des routes nouvelles, il ne connut jamais que celles que ſon Maître lui avoit ouvertes. Hylas avoit quelque talent : Pylade étoit un génie.

N'importe. On prôna le premier, tandis qu'on deſſervoit ſous main le ſecond : les applaudiſſemens, qui vrais ou factices, ſont, à la longue, la régle conſtante des jugemens de la multitude, augmentoient chaque jour en faveur d'Hylas & diminuoient pour Pylade. Déja on ſe partageoit : l'un arrivoit, l'autre étoit ſur le point de partir, & c'eſt un avantage qui fait preſque toujours

la premiere fortune des gens à talens.

Pylade ſupportoit en homme ferme cette diſgrace. Hylas en jouit en jeune étourdi. Sans ménagement, ſans pudeur, cabalant à découvert contre ſon bienfaiteur, lui raviſſant chaque jour quelque portion de gloire, il voulut enfin conſommer l'ouvrage de ſa réputation par un coup hardi, qui anéantit ſans retour un vieux Athélete, dont il ſe croyoit le rival, & qui ne le regardoit que comme un foible écolier, plus digne de pitié que de colère.

L'orgueilleux oſa défier ſon Maître. Le défi fut accepté, le ſujet choiſi, & le jour pris.

Rome entiere en mouvement, ſollicitée, pouſſée par la faction d'Hylas court en foule au Théâtre. Il s'agiſſoit de repréſenter

Agamemnon. Pour exprimer la grandeur de ce Roi, le jeune Pantomime entre ſur la Scéne avec un cothurne qui le rehauſſe, s'éleve encore avec force ſur la pointe des pieds, & parvient en effet, par cet artifice, à paroître beaucoup plus grand que la foule d'Acteurs dont il étoit entouré.

La Jeuneſſe Romaine tranſportée de ce coup de génie, crie au miracle. Les Dames les plus belles battent des mains. On admire, on ſe paſſionne, on s'écrie. *Hylas eſt divin.* C'eſt le mot qui court.

Pylade paroît alors avec une contenance noble & fiere. Sa danſe grave, ſes bras croiſés, ſes pas lents, ſes mouvemens quelquefois animés, ſouvent ſuſpendus, ſes regards tantôt fixes ſur la terre, tantôt tournés vers le ciel,

peignoient

peignoient un homme occupé des plus grandes choſes, qu'il voyoit, qu'il peſoit, qu'il comparoit en Roi.

Les Spectateurs frappés de la juſteſſe, de la dignité, de l'énergie d'une peinture ſi expreſſive, entraînés hors d'eux-mêmes par un mouvement unanime, pouſſent un cri d'admiration, après lequel il ne fut plus poſſible de revenir à l'idole qu'on vouloit établir. *Jeune homme*, dit alors froidement Pylade en s'adreſſant à Hylas, *nous avions à repréſenter un Roi, qui commandoit à vingt Rois. Tu l'as fait long : je l'ai fait grand.*

L'Empereur avoit ſemblé ne prendre aucun intérêt à cette diſpute, & il s'en étoit cependant occupé. Il avoit paru voir indifféremment le procédé d'Hylas, dont

il avoit prévu la défaite ; mais il l'attendoit à la premiere occaſion, pour le punir d'une maniere qui pût être utile à l'Art, & prévenir déſormais la fatuité des Artiſtes.

L'inſolence du jeune Pantomime ne fit pas attendre Auguſte long-tems. Outré de dépit, il cabala encore: ſa trame qu'on épioit, fut découverte, & l'Empereur ſans abroger la Loi qu'il avoit publiée en faveur de la Danſe, & s'en écartant pour cette fois ſeulement, ſans qu'elle pût tirer à conſéquence ; ordonna qu'Hylas fût fouetté dans tous les lieux publics de Rome. Bel exemple de juſtice qui ſuppoſoit dans l'Empereur une fermeté d'autant plus louable, que les Romains paroiſſoient alors bien plus attachés à leurs Hylas, qu'à leur ancienne liberté.

CHAPITRE IV.

Troubles excités à Rome par les Pantomimes.

AUguſte ſe ſervit toujours utilement des Spectacles qu'il avoit établis. Il avoit prévû les troubles qu'ils exciteroient, les diſputes qu'ils feroient naître, les mouvemens tumultueux qu'ils pourroient ſuſciter. Sa prévoyance préparoit ainſi une nourriture continuelle & peu dangereuſe à l'inquiétude naturelle des Romains. Il tenoit dans ſa main les mouvemens ſecrets de la machine, qu'il avoit expoſée à leurs regards. Toujours maître des cauſes, il étoit sûr auſſi de prévenir ou d'arrêter à ſon gré les effets.

Comme il ne devoit ſon adreſſe qu'à la prudence, il eut le coup d'œil preſque toujours juſte. Il forma un bon plan général, & le ſuivit. Il étoit politique.

Tibere qui lui ſuccéda, crut trouver ſa sûreté dans un excès de rafinement qui devoit la lui faire perdre. Sans projet fixé, parce qu'il n'en voyoit point ſans inconvéniens, il en formoit chaque jour de nouveaux, & n'en ſuivoit conſtamment aucun. Comme il avoit plus de ruſe que de prudence, il alla preſque toujours plus loin que le but. Il n'étoit que fin.

Cet Empereur, qui avoit le malheur de ne pas aimer les Arts, n'apperçut point l'objet qu'avoit eu ſon Prédéceſſeur dans l'établiſſement des théâtres de Danſe. Il ne vit de ce ſpectacle, que le

frivole, l'utile lui échappa. Auguſte en avoit ſagement retenu la ſur-intendance. Tibere la dédaigna imprudemment, ſans cependant la rendre aux Préteurs. *

Il arriva, de là, que la licence des Pantomimes, que rien ne contenoit, devint extrême, & que les troubles qu'ils exciterent devoient paroître fort dangéreux. La multitude s'étoit paſſionnée pour eux juſqu'à la fureur ; leurs jalouſies furent pouſſées juſqu'à

* *Tac. Ann. lib.* 1. *cap.* 77. Actum de eâ ſeditione apud patres, dicebanturque ſententiæ, ut Prætoribus jus virgarum in hiſtriones eſſet. Intercedit Halerius Agrippa Tribunus plebis increpituſque eſt Aſinii Galli oratione, ſilente Tiberio, qui ea ſimulacra libertatis ſenatui præbebat. Valuit tamen interceſſio, quia divus Auguſtus immunes verberûm hiſtriones quondam reſponderat, neque fas Tiberio infrigere dicta ejus.

la violence ; leur audace juſqu'à la licence la plus effrénée.

Il n'y avoit guéres de jour que quelque perſonne diſtinguée ne fût l'objet de leur malignité. Un Pantomime avoit l'effronterie de jouer publiquement un Sénateur, & le Peuple applaudiſſoit à cette inſolence. L'Empereur craignit que cette hardieſſe ne montât bien-tôt juſqu'à ſa Perſonne.

A la fin du ſpectacle, les Acteurs ou irrités ou enorgueillis de la diverſité de leurs ſuccès ſe battoient, s'égorgeoient derriere le théâtre. Les Spectateurs échauffés de la repréſentation prenoient parti, en venoient aux mains, & un objet d'amuſement, devenoit une occaſion continuelle de tumulte *. Les Gardes qu'on en-

* Theatri licentia, proximo priore anno cœpta gravius tunc eripuit, occi-

voyoit pour calmer le déſordre prenoient ſouvent parti dans la querelle. Les Centurions, les Soldats, les Tribuns, le Préteur lui-même, étoient tués ou bleſſés, dans ces combats de tous les jours.

Tibére trembla que de pareils mouvemens ne dégénéraſſent à la fin en des factions funeſtes au trône.

Ces deux motifs qu'il maſqua du prétexte des mœurs, l'engagerent à bannir tous les Pantomimes. Leurs Théâtres furent fermés; mais les ordres de l'Empereur furent mal exécutés, malgré les rigueurs qu'on en avoit à

ſis non modò è plebe, ſed militibus, Centurione, vulnerato Tribuno, Prætore ac cohortis, dum proba in Magiſtratibus, & diſſentionem vulgi prohibent.

craindre. Les maiſons des Particuliers devinrent les aſyles des Acteurs ; on ſe raſſembla dans toutes les familles, pour jouir des repréſentations ſecretes qu'on ne pouvoit plus voir ſur des Théâtres publics. La familiarité entre les Spectateurs & les Danſeurs devint chaque jour plus grande. Ils ſe mêlerent ſur ces petits Théâtres de ſociété & tout fut bientôt Pantomime bon ou mauvais.

C'eſt dans cet état que Caligula trouva Rome, lorſqu'il prit les rênes de l'Empire. J'ai dit que Tibére n'avoit apperçu que le côté frivole des Spectacles. Son Succeſſeur n'en connut que la partie la plus groſſiere. Il r'ouvrit les Théâtres publics des Pantomimes que Tibére avoit fermés. Sous un pareil maître, on peut juger quelle dût être la baſſeſſe des Courti-

ſans, l'aviliſſement du Sénat, le goût de la multitude. Le Théâtre, pendant ſon regne, ne fut plus qu'une école odieuſe de libertinage ; les Pantomimes, qu'une troupe infâme proſtituée ſans ceſſe à la débauche des Romains; l'art, qu'un vil inſtrument dont ſe ſervoit la fortune, pour combler de biens des perſonages ridicules dont rien ne réprimoit l'inſolence. *

Des ſéditions nouvelles excitées à leur occaſion avoient forcé Néron de les éloigner. Ce monſtre, plus effeminé encore que l'infâme Caligula, les rappella bientôt, pour s'aſſocier à leurs débauches.

* Nunc ſtatim revocatis hiſtrionibus, equis, gladiatoribus, & aliis hujuſmodi rebus immodicè pecuniam impendens. *Senec. de irâ, lib.* 1. Voyez *Dion. Caſſ. in Caligul.*

Ils jouirent dès-lors, juſqu'au regne de Domitien, d'une aſſez grande tranquillité, & de la plus haute faveur ; mais l'audace de Pâris, qui oſa ſouiller le lit de l'Empereur, enhardit ce Prince à les chaſſer tous de Rome. Cette peine qu'ils méritoient par leurs déſordres n'eut rien de flétriſſant, parcequ'elle partoit de la main d'un homme injuſte. Domitien traitoit les Pantomimes, comme il avoit traité les Philoſophes. Il ne ſentoit ni le prix de la ſageſſe, ni les avantages du plaiſir. L'humeur & non l'amour de l'ordre avoit dicté ſes deux Décrets. Il proſcrivoit la Danſe, parce qu'il avoit reçu une injure perſonnelle d'un Danſeur ; & il pourſuivoit les Philoſophes, parce qu'il avoit été toujours fatigué des préceptes de la Philoſophie. Il répudia ſa

femme, & fit maſſacrer Pâris *. Ce Pantomime formoit un jeune éleve qui avoit une partie de ſes talens, & par malheur pour lui quelques-uns de ſes traits. Cette reſſemblance lui fut fatale. L'Empereur le fit inhumainement aſſaſſiner, & n'allegua que cette malheureuſe reſſemblance, pour juſtifier une action barbare que rien ne pouvoit excuſer.

Les Pantomimes furent rappellés, au moment que Domitien ferma les yeux. Ils ſe ſoutinrent, & s'affermirent juſqu'au regne de Trajan ; mais cet Empereur crut faire une action utile, en ôtant

* Uxorem Domitiam Paridis hiſtrionis amore deperditam repudiavit, &c. Diſcipulum Paridis pantomimi, impuberem adhuc & tunc maximè ægrum, quod arte formâque non abſimilis magiſtro videbatur, occidit. *Suet. cap.* 3. & 10.

aux Romains un Spectacle que l'indécence avoit rendu mépriſable. Pline loue cet Empereur, d'avoir exécuté, du conſentement du Peuple, un projet que Tibére, Néron & Domitien, avoient eu bien de la peine à lui faire ſupporter : oſeroit-on le de dire ? plus l'amour que les Romains * avoient pour Trajan rendoit facile l'exécution d'une loi, dont on avoit toujours murmuré juſqu'à lui ; plus ce Prince étoit blâmable de prendre, dans les circonſtances où il ſe trouvoit, le parti de tous, le moins digne d'un homme qui regne.

Les Théâtres de Danſe n'étoient

* Obtinuit aliquis, ſcilicet Tiberius, Nero & Domitianus, ut ſpectaculum pantomimarum populus Romanus tolli pateretur .... rogatus es tu, Trajane, quod cogebat alius..... *Plin. pan. ch.* 46.

devenus nuiſibles, que, parce que la licence les avoit corrompus. Il falloit que Trajan ſe ſervît du pouvoir qu'il s'étoit acquis ſur l'eſprit & le cœur de ſes ſujets, pour purger ce Spectacle de toutes les indécences qui le déshonoroient, pour y ramener le bon ordre, pour rendre les Pantomimes plus circonſpects dans leurs plaiſanteries, plus retenus dans leurs tableaux; &, s'il étoit poſſible, plus habiles dans leur art.

La médiocrité ne ſçait que détruire. Le génie corrige, reforme, & ſçait tirer ainſi le plus grand des avantages de l'excès même du déſordre. Pline, dans cette occaſion, a loué ſon Héros en Courtiſan. Il auroit dû le blâ- en Philoſophe.

CHAPITRE V.

Honneurs & Privileges accordés à la Danſe.

AUguſte rendit les Pantomimes égaux aux Citoyens, en leur accordant le privilege de ne pouvoir être punis comme les Eſclaves.

En les mettant ſous ſa Juriſdiction immédiate, en interdiſant aux Préteurs celle qu'ils avoient naturellement ſur eux, ainſi que ſur le reſte du Peuple, il les mit au-deſſus des Citoyens ordinaires, & ſe conſerva d'ailleurs par-là des moyens faciles de porter l'art à la plus grande perfection & de le faire ſervir à ſes vûes. Les peines & les récompenſes

ſont les reſſorts les plus sûrs des actions des hommes. L'Artiſte qu'on punit ou qu'on récompenſe à propos, va toujours dans ſon art plus loin que tous les autres.

C'eſt en ſuivant ſon plan, qu'Auguſte qui avoit exilé Pylade, pour réprimer ſon audace, lui déféra des honneurs extrordinaires, pour couronner ſes ſuccès. Il lui accorda le titre de *Décurion* *, qui étoit celui qu'on donnoit aux Sénateurs, lorſqu'ils par-

* Inſcription qu'on trouve dans un Ouvrage imprimé en 1736. qui a pour titre : *Antiquitates ſacræ & civiles Romanorum*, explicatæ, autore M.A.V.N.

D. M. Theocriti. Augg. lib. Pyladi pantomimo honorato. Splendidiſſimis. Decurionalib. ORNA. *Grex Romanus ob. merita ejuſ. Titul. memoriæ poſuit.* Sur le bord on lit ces mots, *Curante Callopodio locatore.* Il y a une ſtatuë de chacun des côtés, ſur l'une on voit le mot *Jonia*, & celui de *Troadas* ſur l'autre.

toient pour les Provinces. Dans les ſuites, quelques Empereurs allerent encore plus loin, & nous voyons, dans des Monumens anciens, que des Pantomimes furent élevés à la dignité de Prêtres d'Apollon, toujours briguée par les noms les plus illuſtres *.

Mais tous ces titres n'auroient été qu'une vaine fumée ſans la conſidération publique, qui eſt le premier des honneurs & le ſeul réel peut-être, parce qu'il n'a preſque jamais pour principe que le talent ſupérieur ou les vertus éminentes.

J'aime à voir Auguſte & Marc-Auréle, qui ſont de tous les Empereurs Romains les deux à qui

* Voici l'Inſcription qu'on trouve dans Dempſter ad Roſ. p. M. 327.

M. Aur. Aug. lib. Acildo. Septentrioni Pantomimo ſui temporis primo ſacerdoti Apollinis.

il ſeroit le plus glorieux de reſſembler, honorer l'art dans la perſonne des grands Artiſtes ; mais j'éprouve un ſentiment plus vif encore, lorſqu'en parcourant les Annales de Rome, je vois le Peuple, les Sénateurs, la Nobleſſe courir avec empreſſement au-devant de Pylade, l'entourer, le ſuivre dans les ruës, & reconnoître par cet empreſſement honorable, la ſupériorité que le génie & les talens doivent avoir dans l'opinion des hommes, ſur la naiſſance, la fortune, & les dignités.

Ces honneurs que l'uſage avoit perpétués en faveur des ſucceſſeurs de Pylade, aigrirent & devoient irriter Tibére. * Je ne ſuis

* Multa decernuntur, ex quibus maximè inſignia ; ne domos pantominorum ſenator introiret, ne egredientes in publicum equites Romani cingerent,

point ſurpris que cet Empereur les ait reprouvés par une loi expreſſe. L'Hiſtoire qui nous peint tous les grands Rois occupés ſans ceſſe à cultiver, à honorer les arts, nous montre auſſi tous les Princes médiocres * tremblant toujours qu'on ne faſſe trop en faveur des meilleurs Artiſtes. Cette différence eſt l'ouvrage conſtant de la nature. Elle inſpire aux uns une défiance continuelle pour tout ce qui paſſe leur niveau, & aux autres une douce ſympathie

aut alibi quam in theatro ſpectarent. *Tac. An. lib. 2. ch. 77.*

* Je ne parle ici de Tibére que rélativement à mon objet ; que certainement il a mal ſaiſi. Peut-être ſeroit-il aiſé de prouver qu'il n'a pas eu des vûes plus juſtes ſur beaucoup d'autres. On ſera ſans doute ſurpris que j'oſe le mettre au rang des Princes médiocres. Il eſt vrai qu'il eut une maniere à lui d'être méchant homme, & mauvais Roi.

pour tout ce qui s'éleve au-deſſus de l'eſpece commune.

Sous l'Empire des premiers, le défaut d'émulation, le mauvais goût, la prudence même concourent à la chûte des Arts. C'eſt Tarquin qui coupe les têtes de pavot plus élevées que les autres.

Sous l'Empire des ſeconds, l'ame s'éleve, l'eſprit s'ouvre, le génie ſe dévéloppe. C'eſt la chaleur du ſoleil qui fait éclore les germes de la Terre.

Il y a trente ans, que les ſciences, les talens, les beaux arts étoient totalement inconnus dans le Nord de l'Allemagne. La Pruſſe, ſoumiſe à un Gouvernement Militaire, n'avoit encore eu que des Souverains guerriers. Sous de pareils Maîtres, elle fut quelquefois redoutable, & jamais floriſſante. Le Ciel lui a donné un héros Philoſophe. Elle

s'eſt éclairée, polie, illuſtrée, ſans ceſſer d'être guerriere. Le Roi de Pruſſe entraîné par ce penchant, ſi naturel aux hommes extraordinaires, pour les beaux arts, les a appellés dans ſa Capitale, & ils y fleuriſſent. Il a ſur pied cent cinquante mille hommes, pour défendre ſes droits, & toutes les Langues ſçavantes de l'Europe, pour publier ſa gloire.

CHAPITRE VI.

Cauſes de la Décadence de l'Art.

LA Danſe honorée par Auguſte fit les plus grands progrès, pendant le regne de cet Empereur. Proſcrite par Tibére, elle devint un plaiſir défendu, qui n'eut beſoin que d'un art médiocre pour

plaire. Les Patriciens donnerent un aſyle dans leurs Palais, les ſimples Citoyens dans leurs Maiſons, aux Danſeurs qu'ils craignoient de perdre. Devenus les Commenſaux des Romains, mêlés dans les familles, montrant l'art & l'exerçant conjointement avec leurs éleves, tout fut dès-lors confondu ; on n'apperçut plus de diſtance entre l'Artiſte, qui auroit dû ſeul profeſſer l'art, & le Citoyen qui n'auroit dû que l'encourager & en jouir.

Il y a une grande différence pour les effets, entre les honneurs que l'on fait bien d'accorder à l'art du Théâtre, & la familiarité qu'on fait très-mal de prodiguer aux gens qui l'exercent. Plus on honore les ſuccès, plus les applaudiſſemens, les diſtinctions élevent l'art, & plus il s'achemine vers la

perfection. Son aiguillon le plus vif eſt l'eſpoir de la gloire.

La familiarité au contraire, ſans trop honorer l'art, diſſipe, énerve, perd l'Artiſte. Que peut-on eſpérer d'un homme à talens que ſes premiers ſuccès ont mis à la mode, qui vit dans le ſein des familles les plus conſidérables comme l'Enfant de la maiſon, qui n'a plus rien à faire pour captiver les ſuffrages, qui poſſede par de-là ce qu'il pouvoit prétendre ? Il eſt devenu le Juge de ſes Juges.

Pylade n'étoit familier avec perſonne : il ne tutoyoit point de Sénateur : aucun des Chevaliers Romains n'étoit ſon camarade. Il fut le premier Danſeur de la Terre. Ses ſucceſſeurs furent familiers avec les plus grands Seigneurs de Rome : ils étoient compagnie chez les Dames de la Cour de Tibére,

de Caligula, de Néron : les Bourgeoiſes ſe bourſſilloient, pour faire leur partie. Ils ne furent preſque tous que des Danſeurs médiocres.

Cela n'empêcha pas qu'ils ne tournaſſent plus de têtes encore que leurs premiers Maîtres n'en avoient ſubjuguées. On admiroit, on honoroit les uns. On courut, on idolâtra les autres. A meſure que l'art baiſſe, le goût s'altere.

Les Romains de la Cour d'Auguſte, ſans rien perdre de leur dignité, avoient accordé des marques de conſidération à leurs Pantomimes, qui avoient dû les exciter aux efforts les plus grands pour continuer de les mériter. Les Courtiſans de Caligula, de Néron, &c. au contraire, en deſcendant de leur rang juſqu'à s'aſſocier aux Danſeurs de leur tems,

s'avilirent eux-mêmes, ſans donner de l'émulation aux Artiſtes. On ne cherche guéres à plaire qu'à plus grand que ſoi ; & il n'y avoit preſque point alors de Seigneur qui fût plus conſidérable qu'un Pantomime.

Le luxe, la débauche, le libertinage avoient confondu tous les rangs. Néron diſtinguoit un Hiſtrion qui l'avoit flatté, & laiſſoit dans la foule un Patricien qui l'avoit bien ſervi. Le beau ſexe d'ailleurs, pour comble de malheur, s'étoit emparé de l'autorité ſuprême dans les Spectacles publics. Ce n'étoit plus par conſéquent que le caprice qui y donnoit des loix, la fantaiſie qui y apprécioit les talens, la cabale qui y décidoit les ſuccès.

Les Pantomimes étoient entretenus publiquement par les Dames

mes les plus qualifiées de Rome *. Le talent du Théâtre ne fut pas celui qu'elles rechercherent avec plus de vivacité. Il n'étoit qu'en ſous-ordre. Elles paroiſſoient toujours contentes de celui-ci, lorſqu'elles avoient à ſe louer des autres. On ne connoiſſoit plus ni bienſéances, ni honnêteté, ni retenue. La paſſion des femmes Romaines étoit ſi folle, qu'elles couroient, les jours où il n'y avoit point de Spectacle, dans les loges des Acteurs; elles tâchoient de s'y dédommager de la repréſentation qui manquoit à leur lubricité, en baiſant mille fois les habits & les maſques des Pantomimes. **

* Habebat illa (Quadratilla) pantomimos, fovebatque effuſius quàm fœminæ conveniret. Hos quadratus non in theatro, non domi ſpectabat, nec illa exigebat. *Pl. lib. 7. Ep. 24.*

** Voyez Ferr. L. C. p. 19.

Comment, au milieu de cette monſtrueuſe diſſolution, dans cette diſſipation continuelle, au ſein de l'infâmie & de la proſtitution, l'art auroit-il pû éviter ſa chûte ? Il n'y a point de genre, qui pour être porté à la perfection dont il eſt ſuſceptible, & pour s'y maintenir, n'exige toute l'attention, toute l'application, tous les efforts dont l'homme eſt capable.

Remarquons ici cependant, 1°. que les Arts ne tombent preſque jamais qu'après qu'ils ſont montés au plus haut point de gloire ; 2°. que la Danſe ſemblable aux autres Arts qui devinrent ſi floriſſants ſous l'Empire d'Auguſte, ne dut ſes progrès rapides qu'aux honneurs qu'elle reçut des ſujets & du Souverain.

Ces deux obſervations doivent

nous tenir en garde contre les vains ſophiſmes de ces eſprits chagrins, qui déclament ſans ceſſe contre les prévenances, les diſtinctions, les faveurs dont nous honorons, avec raiſon, le peu que nous avons de gens à talens du premier ordre. Tant que nous ſçaurons nous fixer dans un juſte milieu, ne craignons point d'en trop faire; & qu'on jette les yeux ſur l'hiſtoire des Arts, on verra que nous ne ſommes encore à cet égard qu'au point louable où en ſont reſtés les ſiécles polis; mais craignons de nous plonger dans l'excès, & dans la dépravation des ſiécles corrompus. Quelle erreur funeſte par exemple, ſi on en venoit jamais en France, juſqu'à regarder les mœurs comme ſans conſéquence dans les gens à talens? La perte de l'art ſeroit dès-lors in-

faillible. Sa proſcription ſous Tibére lui fut encore moins fatale, que la débauche qui avoit avili les Pantomimes ſous Caligula & Néron. Qu'on ne s'y trompe point : la régle eſt invariable. Les careſſes, les bienfaits, les honneurs ſeront toujours nuiſibles à tous les Arts, s'ils ne ſont en proportion de la conduite, des progrès & des mœurs des Artiſtes.

CHAPITRE VII.

Influence conſtante du bon ou du mauvais Gouvernement ſur les Arts.

SOus l'Empire de Conſtance, on chaſſa de Rome tous les Philoſophes ſur le prétexte d'une diſette prochaine, & on y conſer-

va * trois mille Danſeurs, dont le plus grand nombre étoit mauvais, & dont aucun n'avoit une ſupériorité éminente ſur les autres.

Il eſt aiſé de conclure d'un trait auſſi caractériſtique de ce ſiécle, que les connoiſſances, l'eſprit & le goût y étoient totalement affoiblis, que la ſcience du gouvernement n'y étoit plus connue, que la Danſe elle-même ſi répandue & ſi chérie y étoit devenue un ſpectacle d'habitude & ſans choix, & la Philoſophie un vain amas de ſophiſmes inexplicables & ſans vertu.

Dans un ſiécle où on auroit penſé, la prévoyance du Gouvernement auroit ſçu prévenir la diſette, rendre les leçons des Phi-

* Tria millia ſaltatricum ne interpellata quidem, totidemque remanſit magiſtros. *Aur. Marc.*

loſophes profitables, & faire ſervir les Repréſentations même du Théâtre à la correction & à l'amuſement des Citoyens ; mais la corruption des mœurs, l'aviliſſement des arts, & l'affoibliſſement de l'eſprit ſont trois fléaux de l'humanité qui ne vont jamais les uns ſans les autres.

Tout courut ainſi vers un dépériſſement ſenſible, depuis le regne d'Auguſte. La chûte des beaux arts ne fut quelquefois ſuſpendue, que pour devenir enſuite plus rapide.

Antonin, & quelques autres Empereurs lutterent en vain contre l'impulſion que la mauvaiſe adminiſtration de leurs Prédéceſſeurs avoient donnée à la machine générale. Les grands coups étoient portés. Elle s'écrouloit & ne pouvoit plus ſe rétablir, que

par une révolution qu'un miracle ſeul pouvoit amener. Le miracle n'arriva pas, & les arts furent anéantis avec l'Empire.

On a vû ailleurs que Domitien répudia ſa Femme, fit aſſaſſiner Pâris qui l'avoit déshonorée, & chaſſa de Rome tous les Pantomimes, qu'il puniſſoit ainſi de la faute d'un ſeul. Fauſtine fit à Marc-Antonin, qu'elle avoit placé ſur le trône, une pareille injure. Il la ſçut le dernier; mais il la ſçut, la ſouffrit avec fermeté, ne fit tuer perſonne, tourna ſes vûes du côté de l'art, réforma, autant qu'il étoit en ſon pouvoir, les abus qui avoient infecté le Théâtre, reſtraignit à certains jours de la ſemaine, les repréſentations dont la continuité étoit préjudiciable au commerce, preſcrivit des bornes à la licence, &

décerna des prix aux talens.

Cet Empereur qui connoiſſoit le prix des beaux Arts, les auroit ſans doute ſauvés de leur chûte prochaine, ſi de ſon tems le mal n'avoit pas été déja ſans remede. On peut juger de la prudence avec laquelle il dirigeoit les rênes de l'Empire, par la ſageſſe qu'il ſçut oppoſer aux déréglemens de ſa Femme. Ses Amis, (car Marc-Antonin quoique ſur le trône, mérita d'en avoir,) lui conſeilloient un jour de ſuivre l'exemple de Domitien dont il éprouvoit le ſort, & de répudier l'inconſtante Fauſtine. *Mais ſi je la répudie*, leur dit l'Empereur, *ne dois-je pas lui rendre la dot ?* *

Ce flegme parut alors le dernier effort de la ſageſſe humaine.

* C'étoit l'Empire. *Jul. Cap. in Mar. An. Phi. ch.* 25.

Il cauſeroit moins d'admiration de nos jours. Si nous ſommes moins bons Danſeurs, nous ſommes meilleurs Philoſophes.

CHAPITRE VIII.

Preuve de la perfection réelle de la Danſe ancienne.

ON détermine preſque toujours les poſſibilités ſur ſes connoiſſances ou ſur ſes forces. Rien n'eſt plus ordinaire que de voir les gens à talens déclarer hautement qu'une pratique qu'on veut établir pour l'avantage de l'art, eſt impoſſible, par la ſeule raiſon que le travail & l'effort ne leur ont pas encore procuré la facilité de la ſuivre. La foule d'hommes bornés qui fréquentent nos Spec-

tacles ne ſçauroient croire que ce qu'ils ont vû ; le *par-delà* de ce qu'ils ſont dans l'habitude d'admirer leur paroît toujours une chimere.

On reproche l'incrédulité ſur les faits aux gens inſtruits, parce qu'ils n'admettent jamais que la vérité prouvée : il me ſemble qu'elle eſt bien plutôt l'humiliant appanage des ignorans, puiſqu'ils rejettent toujours, ſans diſcuſſion, tout ce qui paſſe leur portée.

Si quelqu'un de ceux de cette premiere claſſe me fait l'honneur de ſuivre le fil de cet Ouvrage, il ſaiſira ſans peine dans la ſuite des faits, les marques de vérité qui m'ont frappé moi-même. Ce n'eſt pas auſſi, pour les perſonnes qui ſçavent la démêler, que j'écris ce Chapitre.

Je ne l'adreſſe pas non plus, à ces hommes médiocres, qu'il eſt ſi difficile de perſuader & plus mal-aiſé encore d'inſtruire.

Contens d'une Danſe ou tendre, ou noble, ou légere, qui les ſéduit, & qui eſt en poſſeſſion de leur ſuffire, ils prononceront ſans appel, que tout ce qu'on raconte de celles des Grecs & des Romains n'eſt qu'une exagération extravagante ; & ils continueront à penſer, que nous avons tout ce qu'on peut avoir, parce que leurs perceptions ne ſçauroient aller plus loin que l'objet, quel qu'il ſoit, qui les frappe.

J'ai en vûe ici, je l'avoue, ces talens naiſſans, qui en entrant dans la carriere, donnent déja des eſpérances ſi bien fondées. La nature a tout fait pour eux ; mais il faut qu'ils ſçachent qu'ils ont

encore tout à faire pour l'art.

Qu'ils apprennent donc, qu'au Théâtre d'Athénes, la Danſe des Euménides eut un caractère ſi expreſſif, qu'elle porta l'effroi dans l'ame de tous les Spectateurs. L'Aréopage frémit d'horreur & d'épouvante. Des hommes vieillis dans le métier des armes tremblerent : la multitude s'enfuit : des femmes enceintes accoucherent. On croyoit voir ; on voyoit en effet ces barbares Divinités chargées de la vengeance du Ciel, pourſuivre & punir les crimes de la Terre.

Ce trait Hiſtorique nous eſt rapporté par les mêmes Auteurs qui nous apprennent que Sophocle fut un génie, que rien ne réſiſtoit à l'éloquence de Démoſthéne, que Thémiſtocle étoit un héros, que Socrate fut le plus ſage

de tous les hommes ; & c'étoit au tems de ces Grecs fameux, ſur ces ames privilégiées, à la vûe de ces témoins irréprochables, que la Danſe produiſoit de ſi grands effets.

A Rome, dans les beaux jours de l'art, tous les ſentimens qu'exprimoient les Danſeurs, avoient un caractère ſi vrai, une ſi grande force, tant d'énergie, qu'on vit plus d'une fois la multitude entraînée par l'illuſion ſuivre machinalement les différens mouvemens du Tableau dont elle étoit frappée, pouſſer des cris, répandre des pleurs, partager les fureurs d'Ajax, * ou les ten-

* Dans les répréſentations d'*Ajax en fureur*, les Spectateurs furieux comme l'Acteur qui répréſentoit ce héros, pouſſoient les hauts cris, ſe dépouilloient de leurs habits, pour être plus diſpos au combat, & en venoient ſouvent aux

dres douleurs d'Hécube. *

Et ſur quels hommes ces vives impreſſions étoient-elles produites ? ils étoient les contemporains de Mécene, de Luculle, d'Auguſte, de Virgile, d'Horace. Auſſi leur critique étoit-elle auſſi ſévere que leur approbation étoit honorable. Rien ne leur échappoit, & leur premier mouvement étoit toujours une ſaillie de goût. Un jour un Pantomime d'une trop petite taille entra ſur la ſcéne, pour repréſenter Hector : *Voilà le Fils*, s'écria la multitude, *où eſt donc le Pere ?*

Un Danſeur qui répréſentoit Capanée étoit d'une taille giganteſque. Prêt à eſcalader les murs de Thébes, le Parterre lui cria : *Saute deſſus ; laiſſe l'échelle.*

mains de la maniere la plus cruelle.

* Voyez Lucien.

Si un Danſeur n'avoit pas cet air leſte, cette légereté qui eſt la premiere grace de l'art, au premier entrechat qu'il haſardoit, on s'écrioit avec un ris amer : *Etayez le Théâtre.* S'il en paroiſſoit un autre qui manquât de cet aimable embonpoint ſi néceſſaire à la juſteſſe des proportions, il s'élevoit auſſi-tôt un murmure général, & tous les Spectateurs lui addreſſoient des complimens ironiques ſur ſa convaleſcence.

Un Pantomime qui, à la fin du rôle d'Œdipe, etoit cenſé s'être crevé les yeux, manqua de mettre dans ſes mouvemens le caractère de la ſituation. *Tu vois encore*, lui crierent les plaiſans du Parterre; & l'Acteur ſifflé n'oſa plus reparoître. *

* Voyez tous ces traits & mille autres dans Lucien & Macrobe.

Et comment en effet, ſous les yeux d'Horace, auroit-on oſé trouver bon ce qui auroit été ſans art & de mauvais goût ? comment Auguſte auroit-il pû adopter un genre qui auroit manqué de vraiſemblance & de génie ? comment Mécene qui étoit l'ami de Virgile, ſe ſeroit-il contenté d'un Spectacle qui n'auroit pas été une imitation énergique de la belle nature.*

* Qu'on ne ſoit point tenté de retorquer cet Argument, contre ce que je dirai de notre Danſe du dernier ſiécle. Les choſes ne ſont pas égales. Sous Louis XIV. l'art n'étoit point connu, & ne pouvoit pas l'être. Il naiſſoit. Sous Auguſte au contraire, il étoit parvenu au point de former un Spectacle, qui remplaçoit ceux où l'on avoit long-tems admiré Eſope & Roſcius. On verra d'ailleurs dans la ſeconde Partie de cet Ouvrage un détail de faits ſuivis, qui ſerviront de réponſe à cette objection, ſi par haſard on perſiſte à la faire.

Les preuves de la perfection de la Danſe à Athénes & ſous le régne d'Auguſte ſont donc à l'abri de toute contradiction, & par malheur, il faut en tirer la conſéquence évidente, que l'art que nous avons crû juſqu'ici parmi nous à un ſi haut dégré, n'eſt encore que dans ſon enfance ; mais c'eſt beaucoup pour une nation auſſi éclairée que la nôtre, ſi elle voit une fois l'erreur qui l'avoit ſéduite. Peut-être n'eſt-il point dans le monde un Public, qui ſe laiſſe tromper plus aiſément par la charlatannerie que celui que l'amour du plaiſir entraîne à nos Spectacles ; mais auſſi n'en eſt-il point qui ſaiſiſſe avec plus de promptitude la vérité, dès qu'elle ſe montre à ſes yeux. Ce défaut & cette bonne qualité ont pour premier principe, un fonds

inépuiſable de bonne foi, de confiance & de vivacité, qui eſt le caractère diſtinctif du François. Il aime la Danſe. Il a cru juſqu'ici l'avoir portée à la perfection poſſible ; parce que, d'un côté il n'a point vû le mieux, & que de l'autre il eſt naturel de croire que ce qui plaît actuellement eſt le point ſuprême de l'art, dont le but unique eſt de plaire.

LA DANSE
ANCIENNE ET MODERNE,
OU
TRAITE' HISTORIQUE
DE LA DANSE.

SECONDE PARTIE.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE I.

Renaiſſance des Arts.

LA Gréce ſi long-tems floriſſante vit paſſer ſa ſplendeur chez les Romains, avec les Arts qu'ils lui ravirent. Rome ſeule dès-lors devint l'objet des regards de la Terre.

La plupart des ſucceſſeurs d'Au-

guſte mériterent à peine le nom d'hommes. Rome, l'Italie dégénererent & déchûrent. La dépravation des mœurs, l'orgueil, l'ambition, la guerre plongerent tous les Etats dans la confuſion. Les ténébres de l'ignorance prévalurent ſur la foible lumiere des Arts. Elle s'éteignit. Ils diſparurent, & l'Europe entiere ne fut plus que le triſte ſéjour d'une foule de Peuples quelquefois guerriers & toujours barbares.

Je franchis cette Lacune immenſe, qui pour l'honneur des hommes devroit être effacée des Annales du monde, & qui n'eſt aux yeux de la Raiſon qu'une honteuſe & longue létargie de l'eſprit humain. Il en fut réveillé par une famille de ſimples Citoyens dignes du trône. L'horiſon s'éclaircit, une nouvelle Aurore parut, un jour pur la ſuivit, l'Europe fut éclairée.

On pourroit peut-être dire des Arts & de la gloire ce que les Poëtes racontent d'Alphée & d'Aréthuſe. Ce Fleuve amoureux ſuit ſans ceſſe la Nymphe charmante dont rien ne ſçauroit le ſéparer. Il fuit, ſe précipite, ſe perd avec elle dans les entrailles de la Terre. La Gréce eſt pour jamais privée de ſes eaux fécondes, il s'eſt frayé une Route nouvelle vers les riches campagnes de la Sicile, qu'Aréthuſe vient d'embellir.

Tels ſont les Arts. Ils s'évanouiſſent aux yeux des Nations que la gloire abandonne. Ils ne paroiſſent, ils ne revivent, que dans les climats plus heureux qu'elle rend floriſſans.

La voix de Médicis les rappella en Italie, & ils y accoururent. Dès-lors la Sculpture, la Peinture, la Poëſie, la Muſique fleuri-

rent. Les plaiſirs de l'eſprit ſuccéderent à une galanterie Gothique. Les hommes furent inſtruits, ils devinrent polis, ſociables, humains.

On éleva des Théâtres. Les chef-d'œuvres des Grecs & des Romains qui avoient déja ſervi de guide aux Peintres, aux Poëtes, aux Sculpteurs, furent les modéles des Architectes dans la conſtruction des Salles de Spectacle. Alors le talent & le génie ſe réunirent avec la magnificence, pour faire éclatter dans un même enſemble l'illuſion de la Peinture, le charme de la Poëſie, les graces de la Danſe.

Suivons l'hiſtoire de cette derniere depuis cette époque juſqu'à nos jours, examinons ſes différentes progreſſions, les formes qu'elle a ſucceſſivement reçûes ce

qu'elle eſt aujourd'hui, ce qu'elle pourroit, & devroit être.

CHAPITRE II.

Origine des Ballets.

IL n'y eut point de Théâtres en Italie avant la fin du quinziéme ſiécle. Le Cardinal Camerlingue *Riari*, neveu du Pape *Sixte* IV. avoit tenté d'inſpirer à ce Souverain Pontife du goût pour ces beaux établiſſemens, mais Sixte reçut avec aſſez de froideur quelques Spectacles ingénieux que Riari lui avoit donnés ſur un Théâtre mobile dans le Château Saint-Ange. Ce Pape avoit fait dans ſa jeuneſſe des volumes ſur le futur Contingent, il canoniſoit ſaint Bonnaventure, perſé-

cutoit les Vénitiens, faiſoit la guerre aux Médicis, & ſongeoit bien moins à la gloire de ſon régne, qu'à l'établiſſement de ſa famille.

Vers l'année 1480. un nommé Sulpitius, qui nous a laiſſé de bonnes notes ſur Vitruve, fit des efforts pour ranimer le zéle du Cardinal-Neveu, qui ne lui réuſſirent pas. Ce Prélat s'étoit d'abord réfroidi en voyant l'inſenſibilité de ſon Oncle. Un grand Spectacle qu'il venoit de donner au Peuple de Rome, où il n'avoit épargné ni ſoins, ni dépenſe, & qui avoit encore manqué l'effet qu'il s'en étoit promis, avoit achevé de le décourager.

Ce grand ouvrage cependant que le zéle d'un Cardinal tout-puiſſant ne put ébaucher dans Rome, étoit ſur le point de s'accom-

plir

plir dans une des moins conſidérables villes d'Italie, & par les ſoins d'un ſimple particulier.

Bergonce de Botta, Gentilhomme de Lombardie, ſignala ſon goût par une fête éclatante qu'il prépara dans Tortonne, pour Galeas Duc de Milan, & pour Iſabelle d'Arragon ſa nouvelle épouſe.

Dans un magnifique Sallon entouré d'une Galerie où étoient diſtribués pluſieurs joueurs de divers inſtrumens, on avoit dreſſé une Table tout-à-fait vuide. Au moment que le Duc & la Ducheſſe parurent, on vit Jaſon & les Argonautes s'avancer fierement ſur une Symphonie guerriere. Ils portoient la fameuſe Toiſon d'or, dont ils couvrirent la Table, après avoir danſé une Entrée noble qui exprimoit leur admiration à la vûe

d'une Princeſſe ſi belle, & d'un Prince ſi digne de la poſſéder.

Cette Troupe céda la place à Mercure. Il chanta un récit, dans lequel il racontoit l'adreſſe dont il venoit de ſe ſervir pour ravir à Apollon, qui gardoit les Troupeaux d'Admette, un Veau gras, dont il faiſoit hommage aux nouveaux Mariés. Pendant qu'il le mit ſur la Table, trois Quadrilles qui le ſuivoient exécuterent une Entrée.

Diane & ſes Nymphes ſuccéderent à Mercure. La Déeſſe faiſoit ſuivre une eſpece de Brancard doré, ſur lequel on voyoit un Cerf. C'étoit, diſoit-elle, Actéon qui étoit trop heureux d'avoir ceſſé de vivre, puiſqu'il alloit être offert à une Nymphe auſſi aimable & auſſi ſage qu'Iſabelle.

Dans ce moment une Symphonie mélodieuſe attira l'attention des Convives. Elle annonçoit le Chantre de la Thrace. On le vit jouant de ſa Lyre & chantant les louanges de la jeune Ducheſſe.

« Je pleurois, dit-il, ſur le » Mont Appenin la mort de la » tendre Euridice. J'ai appris l'u- » nion de deux Amans dignes de » vivre l'un pour l'autre, & j'ai » ſenti pour la premiere fois, de- » puis mon malheur, quelque » mouvement de joie. Mes chants » ont changé avec les ſentimens » de mon cœur. Une foule d'Oi- » ſeaux a volé pour m'entendre. » Je les offre à la plus belle Prin- » ceſſe de la Terre ; puiſque la » charmante Euridice n'eſt plus. »

Des ſons éclatans interrompirent cette mélodie. Athalante & Théſée conduiſant avec eux une

troupe leſte & brillante, repréſenterent par des Danſes vives une Chaſſe à grand bruit. Elle fut terminée par la mort du Sanglier de Calydon, qu'ils offrirent au jeune Duc, en exécutant des Ballets de Triomphe.

Un ſpectacle magnifique ſuccéda à cette Entrée Pythoreſque. On vit d'un côté, Iris ſur un char traîné par des Paons, & ſuivie de pluſieurs Nymphes vêtues d'une gaze légere, qui portoient des plats couverts de ces ſuperbes oiſeaux.

La jeune Hébé parut de l'autre, portant le Nectar qu'elle verſe aux Dieux. Elle étoit accompagnée des bergers d'Arcadie chargés de toutes les eſpeces de laitages, de Vertumne & de Pomone qui ſervirent toutes les ſortes de fruits.

Dans le même tems l'ombre du délicat *Apicius* ſortit de terre. Il venoit prêter à ce ſuperbe Feſtin les fineſſes qu'il avoit inventées, & qui lui avoient acquis la réputation du plus voluptueux des Romains.

Ce Spectacle diſparut, & il ſe forma un grand Ballet compoſé des Dieux de la Mer & de tous les Fleuves de Lombardie. Ils portoient les Poiſſons les plus exquis & ils les ſervirent en exécutant des Danſes de différens caractères.

Ce repas extraordinaire fut ſuivi d'un Spectacle encore plus ſingulier. Orphée en fit l'ouverture. Il conduiſoit l'Himen & une troupe d'Amours : les Graces qui les ſuivoient entouroient la Foi conjugale, qu'ils préſenterent à la Princeſſe & qui s'offrit à Elle pour la ſervir.

Dans ce moment Sémiramis, Helene, Médée & Cléopatre interrompirent le récit de la Foi conjugale, en chantant les égaremens de leurs paſſions. Celle-ci indignée qu'on osât ſouiller par des récits auſſi coupables, l'union pure des nouveaux Epoux, ordonna à ces Reines criminelles de diſparoître. A ſa voix les Amours dont elle étoit accompagnée, fondirent par une Danſe vive & rapide ſur elles, les pourſuivirent avec leurs flambeaux allumés, & mirent le feu aux voiles de gaze dont elles étoient coëffées.

Lucréce, Pénélope, Thomiris, Judith, Porcie & Sulplicie les remplacerent, en préſentant à la jeune Princeſſe les Palmes de la Pudeur, qu'elles avoient méritées pendant leur vie. Leur Danſe noble & modeſte fut adroitement

coupée par Bacchus, Silene & les Egipans, qui venoient célébrer une Nôce ſi illuſtre; & la Fête fut ainſi terminée d'une maniere auſſi gaye qu'ingénieuſe.

C'eſt cette répréſentation Dramatique, peu réguliere, mais remplie cependant de galanterie, d'imagination & de variété, qui a donné dans la ſuite l'idée des Carouſels, des Opéra, & des grands Ballets à machines.

Le premier de ces Spectacles eſt étranger à mon ſujet, & je ne parlerai du ſecond qu'autant qu'il ſe trouvera lié avec la Danſe qui fait le fond du troiſiéme.

CHAPITRE III.

Des différentes eſpeces de Ballets.

ON peut juger du ſuccès éclatant qu'eut la Fête magnifique de Bergonce Botta, & du bruit qu'elle fit en Italie. Il en parut une Deſcription qui courut toute l'Europe, & qui en fit l'admiration. *Ottavio Rinnuccini* & *Giacomo Corſſi* en furent frappés. Leur imagination s'échauffa : ils ſe communiquerent leurs idées. Le premier étoit Poëte, le ſecond étoit Muſicien. Ils appellerent à leur ſecours *Giacomo Cleri* & *Giulio Caccini*, tous deux excellens Maîtres de Muſique, & ils concerterent enſemble une eſpece d'Opéra des amours d'Apollon & de

Daphné qui fut repréſenté dans la maiſon de Corſſi, en préſence du Grand-Duc & de la Grande-Ducheſſe de Toſcane, des Cardinaux Monte & Montalto & de toute la Nobleſſe de Florence.

Le charme de ce premier eſſai, l'éloge qu'en firent tous les Spectateurs, l'éclat qu'il fit en Italie engagerent bientôt *Rinnuccini* à compoſer l'Euridice. Ce nouvel ouvrage eut un ſuccès encore plus grand que le premier.

Claude de *Monteverte* fit alors l'*Ariane* ſur le modéle des deux autres. Appellé enſuite à Veniſe, pour y être Maître de Muſique de l'Egliſe de Saint-Marc, il y fit connoître ces belles compoſitions. *Giovenelli Teofilo*, & tous les autres grands Maîtres les imiterent. L'amour de la Muſique ſe répandit ainſi avec une rapidité ſurprenan-

te, & l'Opéra fut reçu en Italie avec cette paſſion vive qu'inſpirent aux hommes ſenſibles toutes les nouveautés de goût.

Ce Spectacle étoit ſans Danſe, & on voulut conſerver les graces Théâtrales de cet exercice. Ainſi on imagina un ſecond genre qui les unît aux douceurs de la Muſique, aux charmes de la Poëſie, & au merveilleux des machines.

C'eſt alors que parurent ces grands Ballets, qu'on employa dans les Cours les plus galantes, pour célébrer les Mariages des Rois, les Naiſſances des Princes & tous les événemens heureux qui intéreſſoient la gloire ou le repos des Nations. Ils formerent ſeuls un Spectacle d'une dépenſe vraiment royale, & qui fut porté ſouvent dans les deux derniers ſiécles au plus haut point

de magnificence & de grandeur.

Par les notions qu'on avoit conſervées de la Danſe des Anciens, & par les idées que fit naître la belle fête de Bergonce Botta, ce genre de Spectacle parut ſuſceptible de la plus heureuſe variété.

Il pouvoit être la repréſentation des choſes naturelles ou merveilleuſes, puiſque la Danſe en devoit être le fond, & qu'elle peut aiſément peindre les unes & les autres. Il n'exiſtoit rien, par conſéquent, dans la nature, & l'imagination brillante des Poëtes ne pouvoit rien inventer qui ne fût de ſon reſſort. Ainſi, après avoir décidé le genre, on le diviſa en Ballets Hiſtoriques, Fabuleux & Poëtiques.

Les premiers furent la repréſentation des ſujets connus dans l'Hiſtoire, comme le ſiége de

Troye, les batailles d'Alexandre, la conjuration de Cinna.

Les ſujets de la Fable, tels que le jugement de Pâris, les Nôces de Pélée, la naiſſance de Vénus furent la matiere des ſeconds.

Les Poëtiques, qui devoient néceſſairement paroître les plus ingénieux, tenoient pour la plûpart du fonds des deux autres. On exprima par les uns, des choſes purement naturelles, comme la nuit, les ſaiſons, les âges. Il y en eut qui renfermoient un ſens Moral ſous une Allégorie délicate. Tels étoient les Ballets des Proverbes, des plaiſirs troublés, de la curioſité. On en fit de pur caprice. De ce nombre étoit le Ballet des Poſtures & celui de Biceſtre. Quelques autres ne furent que les expreſſions naïves de certains événemens communs, ou

de choſes ordinaires qu'on crut ſuſceptibles de plaiſanterie & de gayeté ; comme les Ballets des cris de Paris, des paſſe-tems du Carnaval.

La diviſion ordinaire de toutes ces compoſitions étoit en cinq Actes. Chaque Acte étoit compoſé de trois, ſix, neuf & quelquefois de douze *Entrées.*

On appelloit *Entrée* une ou pluſieurs *Quadrilles* de Danſeurs, qui par leurs pas, leurs geſtes, leurs attitudes, repréſentoient la partie de l'action générale dont ils étoient chargés.

On entendoit par *Quadrille*, non-ſeulement quatre, mais ſix, huit, & juſqu'à douze Danſeurs vêtus uniformément, ou même de caractères différens, qui formoient des troupes particulieres, leſquelles ſe ſuccédoient, & fai-

ſoient ainſi ſuccéder le cours de l'action. Il n'eſt point de genre de Danſe, de ſorte d'Inſtrument, de caractère de Symphonie qu'on n'ait eu l'adreſſe de faire entrer dans cette grande compoſition.

Les Anciens, qu'un goût exercé guidoit toujours dans leurs Spectacles, avoient eu une attention ſinguliere à employer des Symphonies & des Inſtrumens différens, à meſure qu'ils introduiſoient dans leurs Danſes des caractères nouveaux : ils s'appliquoient avec un ſoin extrême, à bien peindre les mœurs, les âges, les paſſions qu'ils mettoient en Scéne. Sans cette précaution, cette partie auroit été toujours défectueuſe. A leur exemple, dans les Ballets exécutés dans les Cours d'Europe, on enrichit l'orcheſtre de tous les divers Inſtrumens.

Leur variété, leur harmonie, leur ſon particulier paroiſſoit ainſi changer la Scéne, & donner à chacun des Danſeurs la phyſionomie du Perſonage qu'il devoit repréſenter.

Pour faire naître, entretenir, accroître l'illuſion Théâtrale, on eut recours à l'art des machines. Le Ballet étoit fondé ſur le merveilleux. Les choſes les plus extraordinaires, les prodiges éclatans, les deſcentes des Dieux, le cours des Fleuves, le mouvement des flots de la Mer, toutes les merveilles de la Fable fourniſſoient les ſujets de ces Spectacles. Pour les rendre vraiſemblables & pour donner un charme nouveau à leur repréſentation, l'art devoit venir au ſecours de la nature ; & on trouva, dans les forces mouvantes, dans la Peinture, dans

la Menuiſerie, dans la Sculpture, &c, tous les moyens d'étonner, d'exciter la curioſité, & de ſéduire.

On prit ordinairement la nuit pour l'exécution de ces Spectacles. Il ſemble que, ſur ce point, plus heureux que les Anciens, les derniers ſiécles & le nôtre ayent trouvé le tems qui étoit le plus propre aux actions du Théâtre. Le jour des lumieres eſt un premier pas vers l'imitation, qui commence à faire naître l'illuſion Théâtrale; & quelles reſſources ne peut-il pas fournir à l'art, pour donner de la force, de l'expreſſion, de la vérité, à la décoration, & au ſurplus de l'enſemble? *

* Cette partie moins négligée rendroit notre Opéra le plus ſurprenant ſpectacle de l'Europe. Le jour artificiel bien menagé eſt capable de produire les plus étonnans effets; mais c'eſt un Art, &

Telles étoient les belles parties de ces Spectacles ſuperbes conſacrés à la Danſe. Elles furent plus ou moins ſoignées, ſelon le plus ou le moins de goût des Compoſiteurs de ces grands ouvrages, ou des Souverains pour leſquels ils furent préparés.

CHAPITRE IV.

Des Ballets Poëtiques.

L'Opéra en Italie s'empara des ſujets de l'Hiſtoire & de la Fable, & l'on vit peu de grands Ballets purement Hiſtoriques ou Fabuleux. Les Poëtiques qui fourniſſoient une carriere plus vaſte à

peut-être un de ceux qu'on connoît le moins dans les lieux où il ſeroit le plus néceſſaire.

l'imagination des Compoſiteurs furent beaucoup plus en uſage. On en compoſa de trois ſortes, d'Allégoriques, de Moraux, & de Bouffons.

La Reine Catherine de Médicis porta ce genre à la Cour de France, & ne l'y fit ſervir qu'à une eſpece de manége domeſtique. Accoûtumée à jouir de la docilité des François, elle ne prévoyoit point les diſcordes civiles, & ſon génie n'étoit pas aſſez vaſte pour preſſentir comme Auguſte, l'utilité des Spectacles publics. Ses vûes reſterent reſſerrées dans le cercle étroit de la Cour. Toute ſa vie ſe paſſa à diviſer, à brouiller, & par conſéquent à enhardir les Courtiſans, qu'il lui étoit aiſé d'aſſervir, à dédaigner le ſuffrage de ſes peuples, qu'elle auroit pu s'attacher, à diſtraire,

à abrutir, à craindre ſes enfans, qu'il ne falloit que bien inſtruire. Le moment des beaux Arts n'étoit point encore arrivé pour nous. La Muſique même, celui de tous qui a le don de ſéduire le plus vîte, ne put cauſer alors qu'une impreſſion momentanée & légere, qui fut aiſément effacée par le premier objet de diſtraction.

Jean-Antoine Baïf né à Veniſe pendant le cours de l'Ambaſſade de Lazare Baïf ſon pere, & de retour en France après ſa mort, y fit pour la Muſique les mêmes tentatives que le Cardinal Riari avoit fait à Rome pour les Spectacles en général. Baïf étoit ſans protecteurs, ſans fortune, & vraiſemblablement ſans manége.

On ſçait quelle fut la conſtance qu'il oppoſa dans ſa jeuneſſe à la

plus humiliante pauvreté. La diſette des choſes les plus néceſſaires à la vie, ne put le diſtraire de ſes études. Le fils d'un Ambaſſadeur, que François I. avoit été déterrer comme un homme rare, qui pendant les loiſirs de ſon emploi avoit compoſé des livres eſtimés, qui à ſa mort n'avoit rien laiſſé qu'une bonne renommée. Le Fils, dis-je, d'un pareil Miniſtre, n'avoit à Paris, que la moitié d'un mauvais lit de deux pieds, que Ronſard & lui ſe partageoient ſucceſſivement. L'un ſe couchoit quand l'autre ſe levoit. Ils bravoient ainſi dans le ſein des Muſes les rigueurs du ſort, & l'injuſtice de la fortune.

Baïf avoit reçû à Veniſe ſous les yeux de ſon pere, les commencemens d'une bonne éducation, il y avoit appris la Muſi-

que, qu'il avoit depuis cultivée. Il aimoit les arts en Philoſophe, il auroit voulu les répandre dans ſa Patrie. Au milieu même de l'adverſité, il oſa en former le projet. Le goût lui tint lieu de crédit & de pouvoir. Il établit chez lui une eſpece d'Académie de Muſique, où on exécuta des compoſitions imitées de celles que Baïf avoit entendues à Veniſe. Ces ſortes de Concerts firent quelque ſenſation dans le Public. Les gens de la bonne compagnie, qui ſont toujours de droit connoiſſeurs, voulurent en juger par eux-mêmes, & leur jugement fut favorable. La Cour où ils ſe répandirent eut un mouvement de curioſité, dont on profita ; elle ſe laiſſa entraîner à ces Concerts & conſentit à les entendre. Henri III. même alla chez Baïf ; mais les

Courtiſans, le Roi, les mignons ne prirent pas plus d'intérêt à cette nouveauté qu'on en prend pour l'ordinaire aux curioſités de la Foire. Baïf eut du plaiſir, ſans en donner. Il ne jouit point de la douceur, dont il étoit digne, de faire paſſer dans l'ame de ſes contemporains un goût utile. Il auroit fallu au Cardinal Riari un Leon X; & à Baïf un Louis XIV.

Pour qu'un bel établiſſement ſoit goûté, s'acheve, ſe perfectionne, outre l'eſprit, les talens & les vûes dans le Citoyen qui le projette, on a beſoin encore d'un coup d'œil juſte, d'un vif amour pour le grand, d'un penchant invincible pour la gloire dans le Souverain à qui on le propoſe.

On peut ſe paſſer de toutes ces qualités, qui concourent rarement enſemble, pour mettre en

crédit un établiſſement médiocre. On n'a qu'à ſubſtituer à leur place beaucoup de patience, un fonds inépuiſable d'intrigue, une ame bien baſſe, un front d'airain. Les reſſources du manége dans les Etats même les mieux policés, ſont bien ſupérieures pour le ſuccès, aux efforts redoublés de la réflexion & du génie.

CHAPITRE V.

Des Ballets Allégoriques.

NOus avons vû que les Ballets Poëtiques étoient ou Allégoriques, ou Moraux, ou Bouffons. Ce n'eſt que par des Exemples que je crois pouvoir faire connoître ces trois différentes branches de ce grand genre.

Au Mariage de Madame Chrétienne de France avec le Duc de Savoye, on donna un Spectacle de la premiere eſpece. Le *Gris-de-Lin* en fut le ſujet, parce qu'il étoit la couleur favorite de la Princeſſe, à qui on vouloit plaire.

Au lever de la toile, l'Amour parut & déchira ſon bandeau. Libre alors de la contrainte à laquelle ſes yeux avoient été aſſujettis ; il appella la lumiere & l'engagea par les plus tendres chants à ſe répandre ſur les Aſtres, le Ciel, l'Air, la Terre & l'Eau, afin qu'en leur donnant mille beautés différentes, par la variété des couleurs, il lui fut aiſé de choiſir la plus agréable.

Junon entend les vœux de l'Amour, & les remplit. Iris vole par ſes ordres dans les Airs : elle y étale les couleurs les plus vives : l'Amour

l'Amour frappé de ce brillant ſpectacle, après en avoir joui, ſe décide pour le *Gris-de-Lin*, comme la couleur la plus douce & la plus parfaite. Il veut qu'à l'avenir, il ſoit le Simbole de *l'Amour ſans fin*. Il ordonne que toutes les campagnes en parent les fleurs, qu'elle brille dans les pierres les plus précieuſes, que les oiſeaux les plus rares en raniment leurs plumages, qu'elle ſerve d'ornement aux habits les plus galans des mortels.

Toutes ces choſes ſoutenues par les charmes de la Muſique, & par les graces de la Danſe, embellies par les plus éclatantes décorations & par un nombre infini de machines ſurprenantes, formerent les parties & l'enſemble de ce Ballet allégorique.

CHAPITRE VI.

Des Ballets Moraux.

L'Anniverſaire de la Naiſſance du Cardinal de Savoye, fut l'occaſion d'un Fête brillante qui occupa en 1634. la Cour de Turin. On y repréſenta un grand Ballet, dont le ſujet étoit *La Verita nemica della apparenza, ſollevata dal tempo*; ce qui veut dire, *La Vérité ennemie des apparences ſoutenue par le tems.*

Après une ouverture d'un beau caractère, on entendit un grand chœur de Chant & de Danſe, qui étoit compoſé des Faux-bruits & des Soupçons qui précédent l'Apparence & le Menſonge.

Le fond du Théâtre s'ouvrit.

Sur un grand Nuage porté par les Vents, on vit l'Apparence vêtue de couleurs changeantes : ſon corps de juppe étoit parſemé de glaces de Miroir, elle avoit des Aîles avec une grande queuë de Paon, & paroiſſoit comme accroupie ſur une eſpece de Nid, d'où ſortirent en foule les Menſonges pernicieux, les Fraudes, les Menſonges agréables, les Flatteries, les Intrigues, les Menſonges Bouffons, les Plaiſanteries, les jolis petits Contes.

Ces Perſonnages formerent les premieres Entrées, après leſquelles le Temps parut. Il chaſſa l'Apparence, & fit ouvrir le Nuage ſur lequel elle s'étoit montrée. On apperçut alors une Horloge immenſe à ſable, de laquelle ſortirent comme en triomphe les Heures & la Vérité. Après quel-

ques récits analogues au ſujet, elles formerent les dernieres Entrées qui terminerent ce beau ſpectacle.

Tels étoient les Ballets Moraux ; ils devoient leur nom à la moralité Philoſophique, qu'ils repréſentoient ſous une délicate allégorie.

Il eſt aiſé d'appercevoir la vaſte carriere que ces repréſentations fourniſſoient à la Danſe, puiſqu'elle en étoit l'ame & le fond. Ces Spectacles au ſurplus réuniſſoient toutes les parties, qui peuvent faire éclater le goût & la magnificence d'un Souverain. Ils exigeoient des recherches fines pour le choix des habits, des idées vives pour l'aſſortiment des perſonages, de l'habileté pour donner aux Danſes l'expreſſion convenable, du génie pour l'in-

vention générale, du talent pour la compoſition des ſimphonies ; du goût, de l'ordre, de la variété dans les décorations, de l'imagination, de l'adreſſe dans les machines, & une dépenſe immenſe, pour mettre en mouvement une compoſition ſi compliquée.

Pluſieurs des perſonages d'ailleurs étoient remplis ordinairement par les Souverains eux-mêmes, les Dames & les Seigneurs les plus aimables de leur Cour. Les Rois ajoutoient ſouvent à tout ce qu'on vient de rapporter, des préſens pour toutes les perſonnes diſtinguées qui y repréſentoient des rôles avec eux ; & ces préſens * étoient offerts d'une

* On nommoit *Sapate* cette partie du Ballet. Il y avoit des Ballets entiers qui portoient ce nom : c'étoient ceux qui

maniere d'autant plus galante, qu'ils paroiſſoient faire partie de l'action théâtrale.

En France, en Angleterre, en Italie, on a repréſenté, dans des tems différens, un fort grand nombre de ces Ballets Allégoriques & Moraux; mais la Cour de Savoye ſemble l'avoir emporté ſur toutes les autres, par le choix, la galanterie, & l'arrangement qu'elle a fait éclater dans les ſiens. Elle avoit au commencement du dernier ſiécle, le Comte Philippe d'Agliè, le génie peut-être le plus fécond qui ait encore exiſté en inventions théâtrales & galantes. Le grand art des Souverains eſt de ſçavoir choiſir; la honte ou la gloire d'un regne dépendent preſque toujours d'un

n'avoient pour objet que les préſens qu'on vouloit faire.

homme oublié, ou d'un homme mis à ſa place.

CHAPITRE VII.

Des Ballets Bouffons.

LE premier & peut-être le meilleur ouvrage de ce genre fut repréſenté à Veniſe ſur un Théâtre public *, ſous le titre de la *Verita raminga*; ce qui veut dire, *La Vérité vagabonde, qui n'a ni feu ni lieu.*

Le Tems en fit l'ouverture par une Entrée ſans récit. Elle fut ſi bien caractériſée qu'on comprit

* Je ne connois que ce ſeul Ballet qui ait été donné au Public, comme Spectacle, ailleurs que dans les Cours des Souverains. Tous les autres ont été des Spectacles gratuits, qui ne ſervoient qu'aux divertiſſemens des Rois & des Princes.

aiſément par ſes pas, ſes mouvemens, & ſes attitudes, le ſujet qu'on avoit projetté de repréſenter.

Un Médecin & un Apoticaire qui formerent la premiere Scéne, s'y réjouiſſoient de ce que les maux du monde faiſoient tout leur bien, & de ce que la terre couvroit toujours leurs fautes.

Pendant ce Dialogue mêlé de Danſe & de Chant, une Femme maltraitée par des Avocats, des Procureurs & des Plaideurs, paroît couverte de haillons, maigre, haraſſée, eſtropiée. Elle s'adreſſe au Médecin & à l'Apoticaire pour leur demander quelque ſecours. Ils l'interrogent. Elle a la maladreſſe de dire qu'elle eſt la *Vérité*, & ils la fuient.

Un Cavalier qui ſurvient, touché des cris de cette Infortunée,

s'offre d'abord à elle pour la défendre. Elle a l'imprudence de ſe découvrir, & il l'abandonne.

Elle apperçoit alors un vieux Capitan qu'elle eſpere d'émouvoir. Celui-ci en lui peignant ſes prétendus exploits, lui promet de la ſécourir. Elle qui connoît la forfanterie du Capitan, ne peut s'empêcher d'en rire, & il la fuit, en l'accablant d'injures.

Cette premiere partie du Ballet finit par une Entrée vive de Villageois qui virent la *Vérité* ſans la craindre, ſans la fuir, & ſans s'intéreſſer à elle. *

Un Négociant fit le premier récit de la ſeconde partie. Il ſe réjouiſſoit ſans ſcrupule, de ce que, pour devenir riche, il ne falloit que faire banqueroute deux ou trois fois. Cette Scéne

* Quelle idée!

fut ſuivie d'une Entrée dans laquelle un Marchand & un Traitant cherchoient à ſe défaire en faveur l'un de l'autre d'une *bonne conſcience*, qui leur péſoit, qu'ils regardoient tous deux comme un meuble fort incommode & par malheur comme une marchandiſe d'un très-mauvais débit.

La Vérité ſe préſente à ces deux hommes, qui ne la connurent point. Elle voulut traiter avec eux. A ſon air de pauvreté, ils la mépriſerent.

Alors pluſieurs quadrilles de Femmes jeunes & belles parurent. *La Vérité* s'approcha d'elles de la maniere la plus capable de les intéreſſer. Elles crurent elles-mêmes être touchées du tableau intéreſſant qui frappoit leurs yeux. Les Simphonies ſur leſquelles cette Entrée étoit Danſée expri-

moient des ſentimens de tendreſſe & de pitié, que les attitudes, les pas, les figures rendoient avec onction. *La Vérité* ſaiſit ce moment : elle ſe nomme. Tout-à-coup la Simphonie & la Danſe changent de caractère : peu-à-peu les Quadrilles ſe diſſipent : *la Vérité* reſte encore triſte, rebutée, abandonnée.

Dans cet inſtant, la Muſe du Théâtre arrive. Elle voit & reconnoît *la Vérité* ; Tout le monde, lui dit-elle, vous fuit, vous hait, vous délaiſſe. Je vais vous accueillir ; mais ſoyez docile, & laiſſez-vous conduire.

A ſa voix, accourent alors les différens perſonnages que cette Muſe introduit ſur la Scéne. Ils entourent par ſes ordres *la Vérité*, la déguiſent d'une maniere agréable, lui font non-ſeulement

changer d'habits, mais encore de geſte, de maintien, de langage. Ce n'eſt plus une figure triſte, fâcheuſe, dégoûtante : c'eſt un perſonnage vif, gai, amuſant, dont la parure & les diſcours ſont déſormais l'ouvrage aimable des graces.

Des Bouffons qui ſurviennent, rendent hommage à la Vérité, la choiſiſſent pour leur Souveraine & terminent ce Spectacle par une Entrée générale qui exprime la joie la plus folle.

Les Ballets de ce genre ont donné l'idée de ces Intermédes qu'on joint en Italie aux grands Opéra, & de ces Opéra Bouffons qu'on y repréſente ſéparement ſur des Théâtres publics.

On ne compoſe guéres depuis long-tems ces ouvrages, que ſur des ſujets bas, communs, & dans

le goût de nos farces anciennes ; mais le ſortilége d'une Muſique vive & ſaillante les rend extrêmement piquans. On oublie, malgré ſoi pendant la Repréſentation, le mauvais fonds ſur lequel ils ſont bâtis, pour ſe livrer ſans réſerve aux détails agréables, au Chant d'expreſſion, aux traits multipliés de naturel & de génie, dont les Muſiciens excellens ont l'art de les embellir.

CHAPITRE VIII.

Des Moralités.

LEs vieilles Tragédies de nos bons Ayeux furent appellées de ce nom ; mais les repréſentations dont il s'agit ici étoient des actions très-différentes. Une imita-

tion des mœurs, des paſſions, des actions fut la ſeule cauſe de cette dénomination qu'on donna à certains Ballets * plutôt qu'à d'autres.

Il s'en faut bien qu'ils fuſſent des compoſitions régulieres. Leur ſingularité ſeule me détermine à les faire connoître. On en repréſenta un de cette eſpece, pour célébrer le Mariage du Prince Palatin du Rhin avec la Princeſſe d'Angleterre. En voici la Deſcription, telle qu'on la trouve dans un Auteur contemporain.

» Un Orphée jouant de ſa Lyre » entra ſur le Théâtre, ſuivi d'un » Chien, d'un Mouton, d'un Cha- » meau, d'un Ours & de pluſieurs » Animaux ſauvages, leſquels

* Ces Ballets étoient encore d'une eſpece différente des Ballets Moraux, dont j'ai parlé au Chapitre VI.

» avoient délaiſſé leur nature fa-
» rouche & cruelle, en l'oyant
» chanter, & jouer de ſa Lyre.
» Après vint Mercure qui pria
» Orphée de continuer les doux
» airs de ſa Muſique, l'aſſurant
» que non-ſeulement les bêtes
» farouches, mais les Etoiles du
» Ciel, danſeroient au ſon de ſa
» voix.

» Orphée, pour contenter Mer-
» cure, recommença ſes chan-
» ſons. Auſſi-tôt on vit que les
» Etoiles du Ciel commencerent
» à ſe remuer, ſauter, danſer;
» ce que Mercure regardant, &
» voyant Jupiter dans une nue,
» il le ſupplia de vouloir tranſ-
» former aucunes de ces Etoiles en
» des Chevaliers, qui euſſent été
» renommés en amours pour leur
» conſtante fidélité envers les Da-
» mes.

» A l'inſtant, on vit pluſieurs » Chevaliers dans le Ciel tous » vêtus d'une couleur de flammes, » tenant des lances noires, leſ- » quels ravis auſſi de la Muſique » d'Orphée, lui en rendirent une » infinité de louanges.

» Mercure alors ſupplia Jupiter » de transformer auſſi les autres » Etoiles en autant de Dames » qui avoient aimé ces Chevaliers. » Incontinent, ces Etoiles chan- » gées en autant de Dames furent » vûes vêtues de la même couleur » que leurs Chevaliers.

» Mercure voyant que Jupiter » avoit ouï ſes prieres, le ſupplia » de permettre que toutes ces » ames céleſtes de Chevaliers avec » leurs Dames deſcendiſſent en » terre, pour danſer à ces nôces » Royales.

» Jupiter lui accorda encore

„ cette requête, & les Chevaliers
„ & leurs Dames deſcendant des
„ nues ſur le Théâtre au ſon de
„ pluſieurs Inſtrumens danſerent
„ divers Ballets ; ce qui fut la fin
„ de cette belle Moralité.

Quel monſtre qu'une pareille compoſition ! Comment ne pas regretter les dépenſes exceſſives qu'elle a dû coûter ? Ce n'eſt pas cependant par le défaut d'imagination qu'elle péche. Il en falloit, pour la combiner, & il y a de l'eſprit & de la galanterie dans la maniere dont le dénouement eſt tourné vers l'objet principal de la Fête ; mais quelle barbarie dans le deſſein ! quelle biſarrerie dans les tableaux ! quelle puérilité dans les moyens ! quel défaut d'agrémens, de graces, de convenance dans tout l'ouvrage !

Sans le goût, même avec du

talent, il ne faut rien entreprendre dans les Arts. On fait preſque tout avec cette partie délicate de l'eſprit, & on ne fait rien ſans elle. C'eſt un ſentiment vif, prompt & sûr, qui met tout à ſa place & qui ne peut rien ſupporter dans le lieu où il ne doit point être. Il ménage les contraſtes, évite les contradictions, écarte les idées baſſes, dédaigne les petits détails, réjette les moyens frivoles ou giganteſques, n'adopte que les vûes fines, les plans nobles, les idées juſtes.

Le Souverain qui ſçait bien choiſir, pour imaginer, arranger & conduire une Fête d'éclat, diminue quelquefois de moitié ſa dépenſe, & double toujours ſa gloire.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE I.

Des Ballets Ambulatoires.

CE n'eſt pas ſeulement au Théâtre, que la Danſe a formé le fond d'un grand Spectacle. Des Fêtes conſacrées par la piété, autoriſées par l'uſage, & rendues auguſtes par le motif qui les fait célébrer l'ont fait employer encore de la maniere la plus ſolemnelle dans des occaſions particulieres.

Les Portugais imaginerent autrefois, & ont depuis mis ſouvent en pratique des *Ballets Ambulatoires*, dont l'appareil, la pompe, la nagnificence ne le cé-

dent en rien aux Spectacles que nous venons de décrire. La premiere idée leur en eſt venue des Tyrrhéniens; & l'antiquité a donné à ce genre le nom de pompe Tyrrhénique *.

La mer, le rivage, les ruës, les places publiques, ſont les Théâtres ſur leſquels on fait voir ſucceſſivement ces repréſentations. Je crois qu'on ne ſera pas fâché d'en trouver ici une deſcription exacte, & je vais, pour cette raiſon, en rapporter deux des plus célébres.

On donna l'un de ces *Ballets Ambulatoires* à l'occaſion de la Canoniſation du Cardinal Char-

* Chorus erat Cithariſtorum & Satyrorum ad inſtar pompæ Tyrrhenicæ : omnes balteo accincti, coronam auream capite gerebant, & æquo gradu gradiebantur ordine cum cantu & ſaltatione. *Ap. Alex.*

les Borromée, qui ſous le Pontificat de Pie IV. avoit été Protecteur du Portugal *.

A trois mille du Port de Liſbonne, ſur le pont d'un gros vaiſſeau orné de voiles de différentes couleurs, de banderolles, de cordages de ſoye, on avoit élevé un ſuperbe baldaquin d'étoffe d'or, ſous lequel on avoit placé l'image du Cardinal Protecteur.

On ſuppoſoit, qu'il venoit, pour la ſeconde fois, prendre la protection du Royaume. Ainſi tous les vaiſſeaux du port magnifiquement appareillés vinrent juſqu'à cet endroit à ſa rencontre,

* Tous les Royaumes Catholiques ont à Rome un Cardinal qui ſe mêle de leurs affaires Eccléſiaſtiques auprès du Saint-Siege. C'eſt de cette fonction que chacun de ces Cardinaux tire ſon titre de Protecteur.

lui rendirent les honneurs de la mer, & toute cette Flotte vogua enſuite en bon ordre juſqu'à la Rade de Lisbonne, où elle entra au bruit de toute l'artillerie de la Ville.

Les Chaſſes de ſaint Vincent, & de ſaint Antoine de Padoue * furent portées en pompe juſqu'au Port. On feignoit que ces deux principaux Patrons du Portugal alloient en recevoir le Protecteur.

Les Chaſſes de ces deux Saints portées par les Grands de l'Etat, étoient ſuivies de tous les corps Eccléſiaſtiques, qui au moment du débarquement reçurent l'image de Charles, avec les tranſports de la plus vive joie, & au bruit

* On le nomme ainſi parce qu'il mourut dans cette Ville. Il étoit né à Liſbonne.

du Canon de la Ville & des Vaiſſeaux.

L'Image fut placée tout de ſuite ſur un riche brancard & entourée, en des poſitions ſubalternes, de toutes les Images des autres Saints particulierement honorés en Portugal : elles étoient toutes portées ſur des brancards dorés, ornés de feſtons, de banderolles, & de beaucoup de pierreries.

La Marche alors commença : elle fut compoſée des différens corps Religieux, des Eccléſiaſtiques, de toute la Nobleſſe & d'une foule inombrable de Peuple.

Quatre Chars d'une grandeur extraordinaire étoient diſtribués entre tous ces différens Etats. Le premier repréſentoit le Palais de la Renommée ; le ſecond, la ville de Milan ; le troiſiéme, le Por-

tugal ; le quatriéme, l'Egliſe.

Autour de chacune de ces machines roulantes, des troupes de Danſeurs exécutoient au ſon des plus éclatantes Symphonies, les actions célébres du Saint, & ceux qui étoient autour du Char de la Renommée ſembloient par leurs attitudes aller les apprendre à tous les Peuples du monde.

Cette pompe paſſa du Port dans la Ville, ſous pluſieurs Arcs de triomphe. Les ruës étoient parées de Tapiſſeries les plus riches ; la terre étoit jonchée de Fleurs. Sur des Théâtres élevés en pluſieurs quartiers de la Ville, on voyoit exécuter des Danſes vives ſur des Symphonies qui exprimoient l'allégreſſe publique : dans tous les détours des ruës, une foule d'Inſtrumens de toutes les eſpeces étoient répandus ſur des échaffauts.

fauts. On étala dans cette Fête, des richeſſes immenſes. L'Image ſeule du nouveau Saint fut enrichie de plus d'un million de pierreries.

La Béatification d'Ignace de Loyola donna lieu au ſecond Ballet de ce genre, qu'on ſe propoſe de rapporter.

» Le 31. * Janvier (1610.) » après l'Office ſolemnel du matin & du ſoir, ſur les quatre » heures après midi, deux cens » Arquebuſiers ſe rendirent à la » porte de Notre-Dame de Lorrette, où ils trouverent une machine de bois d'une grandeur » énorme qui repréſentoit le cheval de Troy..

» Ce Cheval commença dès-

* On tranſcrit tout ceci mot à mot du Traité des Ballets du Pere *Méneſtrier* Jéſuite.

» lors à ſe mouvoir par de ſecrets
» reſſorts, tandis qu'autour de ce
» Cheval ſe repréſentoient en
» Ballets les principaux événe-
» mens de la guerre de Troye.

» Ces repréſentations durerent
» deux bonnes heures, après quoi
» on arriva à la place Saint-Roch
» où eſt la Maiſon Profeſſe des
» Jéſuites.

» Une partie de cette Place re-
» préſentoit la ville de Troye avec
» ſes tours & ſes murailles. Aux
» approches du Cheval, une par-
» tie des murailles tomba. Les
» ſoldats Grecs ſortirent de cette
» machine; & les Troyens de
» leur Ville, armés & couverts
» de feux d'artifice avec leſquels
» ils firent un combat merveil-
» leux.

» Le Cheval jettoit des feux
» contre la Ville; la Ville contre

» le Cheval ; & l'un de plus beaux
» ſpectacles fut la décharge de
» de dix-huit Arbres tous chargés
» de ſemblables feux.

» Le lendemain, d'abord après
» le dîné, parurent ſur Mer au
» quartier de Pampuglia, quatre
» Brigantins richement parés,
» peints & dorés, avec quantité
» de banderolles & de grands
» chœurs de Muſique. Quatre
» Ambaſſadeurs, au nom des qua-
» tre Parties du Monde, ayant
» appris la Béatification d'Ignace
» de Loyola, pour reconnoître
» les bienfaits que toutes les Par-
» ties du Monde avoient reçus
» de lui, venoient lui faire ho-
» mage, & lui offrir des préſens,
» avec les reſpects des Royaumes
» & des Provinces de chacune de
» ces Parties.

» Toutes les Galeres & les

» Vaiſſeaux du Port ſaluerent ces
» Brigantins. Etant arrivés à la
» place de la Marine, les mbaſ-
» ſadeurs deſcendirent, & mon-
» terent en même-tems ſur des
» Chars ſuperbement ornés, &,
» accompagnés de trois cens Ca-
» valiers, s'avancerent vers le
» College, précédés de pluſieurs
» Trompettes.

» Après quoi des Peuples de
» diverſes Nations, vêtus à la ma-
» niere de leurs Pais, faiſoient un
» Ballet très-agréable, compoſant
» quatre Troupes ou Quadrilles,
» pour les quatre Parties du Mon-
» de.

» Les Royaumes & les Provin-
» ces, repréſentés par autant de
» Génies marchoient, avec ces
» Nations; & les Peuples dif-
» férens, devant les Chars des
» Ambaſſadeurs de l'Europe, de

» l'Aſie, de l'Afrique, & de l'A-
» mérique, dont chacun étoit eſ-
» corté de ſoixante-dix Cava-
» liers.

» La Troupe de l'Amérique
» étoit la premiere, & entre
» ſes Danſes elle en avoit une
» plaiſante de jeunes Enfans dé-
» guiſés en Singes, en Guenons,
» & en Perroquets. Devant le
» Char étoient douze Nains mon-
» tés ſur des Haquenées : le Char
» étoit tiré par un Dragon.

» La diverſité & la richeſſe des
» habits ne faiſoient pas le moin-
» dre ornement du Ballet & de
» cette Fête, quelques-uns ayant
» pour plus de deux cens mille
» écus de pierreries.

CHAPITRE II.

Des Fêtes de la Cour de France, depuis 1560. *juſqu'en l'année* 1610.

LEs Tournois, & les Carrouſels, ces Fêtes guerrieres & magnifiques avoient cauſé à la Cour de France en l'année 1559. un événement trop tragique, pour qu'on pût ſonger à les y faire ſervir ſouvent dans les réjouiſſances ſolemnelles. Ainſi les Bals, les Maſcarades, & ſur-tout les Ballets qui n'entraînoient après eux aucun danger, & que la Reine Catherine de Médicis avoit connus à Florence, furent pendant plus de cinquante ans, la reſſource de la galanterie & de la

magnificence Françoiſe *.

L'aîné des enfans de Henri II. ne regna que dix-ſept mois. Il en coûta peu de ſoins à ſa mere, pour le diſtraire du Gouvernement que ſon imbécillité le mettoit hors d'état de lui diſputer ; mais le caractère de Charles IX. Prince fougueux qui joignoit à quelque

* Depuis 1559. qui fut l'époque de la mort de Henri II. juſqu'en l'année 1612. il n'y eut que quatre Tournois en France ; le premier à Orléans en 1560. où Henri de Bourbon Marquis de Beaupréau fut tué ; le ſecond en 1573. pour célébrer le jour de la naiſſance de Charles IX. où ce Roi & le Duc d'Anjou ſon frere ſoutinrent le combat à tout venant ; le troiſiéme en 1581 au Mariage du Duc de Joyeuſe & de Marguerite de Lorraine ; le quatriéme en 1612. pour le double Mariage du Roi Louis XIII. avec l'Infante d'Eſpagne, & du Roi Philippe avec la ſeconde Fille de France. Le nombre des Maſcarades & des Ballets qui furent danſés pendant le cours de ces cinquante ans eſt immenſe.

eſprit un penchant naturel pour les beaux Arts, tint dans un mouvement continuel l'adreſſe, les reſſources, la politique de la Reine. Elle imagina Fêtes ſur Fêtes, pour lui faire perdre de vûe ſans ceſſe le ſeul objet dont elle auroit dû toujours l'occuper.

Henri III. devoit tout à ſa Mere & il n'étoit point naturellement ingrat. Il avoit la pente la plus forte au libertinage, un goût exceſſif pour le plaiſir, l'eſprit léger, le cœur gâté; l'ame foible. Catherine profita de cette vertu & de ces vices pour arriver à ſes fins. Elle mit en jeu, les Feſtins, les Bals, les Maſcarades, les Ballets, les Femmes les plus belles, les Courtiſans les plus libertins. Elle endormit ainſi ce Prince malheureux ſur un trône entouré de précipices. Sa vie ne

fut qu'un long ſommeil embelli quelquefois par des images riantes, & troublé plus ſouvent par des ſonges funeſtes.

Pour remplir l'objet que je me propoſe ici, je crois devoir choiſir, parmi le grand nombre de Fêtes qui furent imaginées durant ce regne, celles qu'on donna en 1581. pour le Mariage du Duc de Joyeuſe & de Marguerite de Lorraine belle-ſœur du Roi. En retraçant l'idée de la galanterie de ce tems, elles font voir que la Danſe fut un art connu des François, avant tous les autres, comme il l'avoit été autrefois des Grecs & des Romains. Je ne fais au reſte, que copier d'un Hiſtorien * contemporain les détails que je vais écrire.

„ Le Lundi dix-huit Septembre

* Journal de l'Etoile.

» 1581. le Duc de Joyeuſe &
» Marguerite de Lorraine Fille
» de Nicolas de Vaudemont ſœur
» de la Reine, furent fiancés en
» la Chambre de la Reine, & le
» Dimanche ſuivant, furent ma-
» riés à trois heures après midi en
» la Paroiſſe de Saint-Germain de
» l'Auxerrois.

» Le Roi mena la Mariée au
» Mouſtier ſuivie de la Reine,
» Princeſſes & Dames tant riche-
» ment vêtues, qu'il n'eſt mémoi-
» re en France d'avoir vû choſe ſi
» ſomptueuſe. Les habillemens du
» Roi & du Marié étoient ſem-
» blables, tant couverts de bro-
» deries, de perles, pierreries,
» qu'il n'étoit poſſible de les eſti-
» mer ; car tel accoutrement y
» avoit qui coûtoit dix mille écus
» de façon ; & toutes fois, aux
» dix-ſept Feſtins qui de rang &

» de jour à autre, par ordonnan-
» ce du Roi, furent faits depuis
» les Nôces, par les Princes &
» Seigneurs parens de la Mariée
» & autres des plus grands de la
» Cour, tous les Seigneurs &
» Dames changerent d'accoutre-
» mens, dont la plûpart étoient
» de toile & drap d'or & d'argent
» enrichis de broderies & de
» pierreries en grand nombre &
» de grand prix.

» La dépenſe y fut ſi grande,
» y compris les Tournois, Maſ-
» carades, Préſens, Deviſes, Mu-
» ſique, Livrées, que le bruit
» étoit que le Roi n'en ſeroit pas
» quitte pour douze cens mille
» écus *.

» Le Mardi 18. Octobre, le
» Cardinal de Bourbon fit ſon

* Ce qui revient à près de ſept millions de notre monnoie.

» Feſtin de Nôces en l'Hôtel de
» ſon Abbaye Saint-Germain des
» Prés, & fit faire à grands frais,
» ſur la riviere de Seine, un grand
» & ſuperbe appareil d'un grand
» Bac accomodé en forme de Char
» triomphant, dans lequel le Roi,
» Princes, Princeſſes & les Ma-
» riés devoient paſſer du Louvre
» aux Pré-aux-Clercs, en pompe
» moult ſolemnelles, car ce beau
» Char triomphant, devoit être
» tiré par-deſſus l'eau, par d'au-
» tres batteaux déguiſés en Che-
» vaux Marins, Tritons, Dau-
» phins, Baleines & autres monſ-
» tres Marins en nombre de vingt-
» quatre, en aucuns deſquels
» étoient portés à couvert au ven-
» tre deſdits monſtres, Trompet-
» tes, Clairons, Cornets, Vio-
» lons, Hautbois, & pluſieurs
» Muſiciens d'excellence, même

» quelques tireurs de feux Arti-
» ficiels, qui pendant le trajet
» devoient donner maints paſſe-
» tems, tant au Roi qu'à 50000.
» perſonnes qui étoient ſur le ri-
» vage ; mais le myſtère ne fut
» pas bien joué, & ne put-on fai-
» re marcher les Animaux ainſi
» qu'on l'avoit projetté, de façon
» que le Roi ayant attendu depuis
» quatre heures du ſoir juſqu'à
» ſept aux Thuilleries, le mou-
» vement & acheminement de ces
» animaux, ſans en appercevoir
» aucun effet ; dépité, dit, *qu'il*
» *voyoit bien que c'étoient des bêtes*
» *qui commandoient à d'autres bê-*
» *tes* ; & étant monté en Coche
» s'en alla avec les Reines & toute
» la ſuite, au Feſtin qui fut le plus
» magnifique de tous ; nomme-
» ment en ce que ledit Cardinal
» fit repréſenter un Jardin artifi-

» ciel garni de fleurs & de fruits,
» comme ſi ç'eût été en Mai, ou
» en Juillet & Août.

» Le Dimanche 15. Octobre,
» Feſtin de la Reine dans le Lou-
» vre, & après le Feſtin le Ballet
» de Circé & de ſes Nymphes.

Le triomphe de Jupiter & de Minerve étoit le ſujet de ce Ballet, qui fut donné ſous le titre de Ballet comique de la Reine. Il fut repréſenté dans la grande ſalle de Bourbon, par la Reine, les Princeſſes, les Princes, & les plus grands Seigneurs de la Cour. Il commença à dix heures du ſoir, & ne finit qu'à trois heures après minuit.

Balthaſar de Beaujoyeux * fut l'inventeur du ſujet, & en diſpoſa

* Il étoit dans ce tems un des meilleurs Violons de l'Europe, & ſon ouvrage qui eſt imprimé eſt plein d'inven-

toute l'ordonnance. Il en communiqua le plan à la Reine qui l'approuva ; mais le peu de tems qui reſtoit ne lui permettant point de ſe charger des Récits, de la Muſique & des Décorations ; la Reine, à ſa priere, commanda à la Chenaye Aumônier du Roi de faire les Vers ; Beaulieu Muſicien de la Reine eut ordre de compoſer la Muſique ; & Jacques Patin Peintre du Roi fut chargé des Décorations.

» Le Lundi 16. en la belle & » grande Lice dreſſée & bâtie au

tion & d'eſprit. Le Maréchal de Briſſac Gouverneur de Piémont avoit goûté Beaujoyeux, & l'avoit envoié à Catherine de Médicis qui le fit ſon Valet-de-chambre.

D'Aubigné, dans ſa vie qui eſt à la tête du Baron de Fœneſte, ſe prétend l'auteur de ce Ballet ; c'eſt un menſonge groſſier. Nous dattons de loin en France pour les vols Litteraires.

» Jardin du Louvre, ſe fit un
» combat de quatorze blancs con-
» tre quatorze jaunes à huit heu-
» res du ſoir aux flambeaux.

» Le Mardi 17. autre combat,
» à la Pique, à l'eſtoc, au tron-
» çon de la Lance, à pied & à
» cheval; & le Jeudi 19. fut fait
» le Ballet des Chevaux, auquel
» les Chevaux d'Eſpagne, Cour-
» ſiers & autres en combattant
» s'avançoient, ſe retournoient
» contournoient au ſon & à la ca-
» dence des Trompettes & Clai-
» rons, y ayant été dreſſés cinq
» mois auparavant.

» Tout cela fut beau & plai-
» ſant; mais la grande excellence
» qui ſe vit les jours de Mardi &
» Jeudi, fut la Muſique de voix
» & d'inſtrumens la plus harmo-
» nieuſe & la plus déliée qu'on
» ait jamais ouïe (*on la devoit au-*

» *goût & aux ſoins de Baïf*) furent » auſſi les feux artificiels qui bril- » lerent avec effroyable épouvan- » tement & contentement de tou- » tes perſonnes ſans qu'aucun en » fût offenſé.

La partie éclatante de cette Fête qui a été ſaiſie par l'Hiſtorien que j'ai copié, n'eſt pas celle qui méritoit le plus d'éloges. Il y en eut une qui lui fut très-ſupérieure & qui ne l'a pas frappé.

La Reine & les Princeſſes qui repréſentoient dans le Ballet les Nayades & les Néréides, terminerent ce ſpectacle par des préſens ingénieux qu'elles offrirent aux Princes & Seigneurs, qui ſous la figure de Tritons avoient danſé avec elles. C'étoient des Médailles d'or gravées avec aſſez de fineſſe pour le tems. Peut-être ne ſera-t-on pas fâché d'en trouver ici quelques-unes.

Celle que la Reine offrit au Roi repréſentoit un Dauphin qui nageoit ſur les flots : ces mots étoient gravés ſur le revers :

Delphinum ut Delphinem rependat.

Ce qui veut dire :

Je vous donne un Dauphin, & j'en attends un autre.

Madame de Nevers en donna une au Duc de Guiſe, ſur laquelle étoit gravé un Chéval-Marin, avec ces mots :

Adverſus ſemper in hoſtem.

Prêt à fondre ſur l'ennemi.

Il y avoit ſur celle que M. de Genevois reçut de Madame de Guiſe un Arion avec ces paroles :

Populi ſuperat prudentia fluctus.

Le peuple en vain s'émeut ; la prudence l'appaiſe.

Madame d'Aumale en donna une

à M. de Chauſſin, ſur laquelle étoit gravée une Baleine, avec cette belle maxime :

Cui ſat nil ultrà.
Avoir aſſez, c'eſt avoir tout.

Un Phyſités, qui eſt une eſpece d'Orque ou de Baleine, étoit repréſenté ſur la Médaille que Madame de Joyeuſe offrit au Marquis de Pons, ces mots lui ſervoient de deviſe :

Sic famam jungere famæ.
Si vous voulez pour vous fixer la renommée,
Occupez toujours ſes cent voix.

Le Duc d'Aumale reçut un Triton tenant un Trident & voguant ſur les flots irrités. Ces trois mots étoient gravés ſur le revers :

Commovet & ſedat.
Il les trouble & les calme.

Une branche de Corail ſortant

de l'eau étoit gravée ſur la Médaille que Madame de l'Archant préſenta au Duc de Joyeuſe. Elle avoit ces mots pour déviſe :

Eadem natura remanſit.

Il change en vain ; il eſt le même.

Ainſi la Cour de France troublée par la mauvaiſe politique de la Reine, diviſée par l'intrigue, déchirée par le fanatiſme, ne ceſſoit point cependant d'être enjouée, polie & galante. Trait ſingulier & de caractère, qui ſeroit ſans doute une ſorte de mérite, ſi le goût des plaiſirs, ſous un Roi efféminé *, n'y avoit été pouſſé juſqu'à la licence la plus effrénée **; ce qui eſt toujours une

* Journal de Henri III.

** Henri III. couroit le Bal en habit de Fille. Il donna un feſtin entr'autres à ſa Mere, où les femmes ſervirent déguiſées en hommes. La Reine lui ren-

tâche pour le Souverain, une flétriſſure pour les Courtiſans, & une contagion funeſte pour le Peuple.

CHAPITRE III.

Suite du Précédent.

HEnri IV. avoit été élevé dans un Païs où l'on danſe en naiſſant. *Il ne fut queſtion*, dit le Duc de Sulli dans ſes Mémoires *, *pendant tout le tems du ſéjour de ce Prince en Bearn, que de réjouiſſances & de galanteries. Le goût de Madame ſœur du Roi pour ces di-*

dit la pareille par un autre où les Dames les plus belles firent le même office, la gorge découverte & les cheveux épars. *Mez. Hiſt. de Fr. ſur l'année* 1577.

* Mém. de Sulli. Liv. 1.

vertiſſemens lui étoit d une reſſource inépuiſable. J'appris auprès de cette Princeſſe, continue Sulli, *le métier de Courtiſan dans lequel j'étois fort neuf. Elle eut la bonté de me mettre de toutes ſes parties ; & je me ſouviens, qu'elle voulut bien m'apprendre elle-même le pas d'un Ballet qui fut exécuté avec beaucoup de magnificence.*

Auſſi la Danſe fut-elle un des amuſemens favoris de Henri IV. Il ſembloit trouver dans les charmes de cet exercice, lorſqu'il fut parvenu au trône, le dédommagement d'une partie des travaux qu'il lui avoit coûté à conquérir. Sulli, le grave Sulli *, étoit

* L'Hiver de 1608. diſent les Mémoires de *Sulli*, *Liv.* 25. ſe paſſa tout entier en de plus grands divertiſſemens encore que les autres, & dans des Fêtes préparées, avec beaucoup de magnificence.... l'Arſenal étoit toujours l'en-

l'ordonnateur des Spectacles qui amuſoient ce bon Prince ; mais il les lui offroit en Miniſtre Philoſophe, & Henri IV. les recevoit en grand Roi.

On lui annonça un jour, pendant une de ces Fêtes, la priſe d'Amiens par l'armée Eſpagnole. *Ce coup eſt du Ciel*, dit-il, *c'eſt aſſez fait le Roi de France : il eſt tems de faire le Roi de Navarre* ; & ſe retournant du côté de la belle Gabrielle, qui, comme lui, portoit les habits de la Fête, & qui fondoit en larmes, il lui dit :

droit où s'exécutoient ces Jeux & ces Spectacles qui demandoient quelque préparation .... J'avois fait conſtruire à ce ſujet une ſalle ſpatieuſe .... un jour qu'on repréſentoit un fort beau Ballet dans cette ſalle, &c.

Il dit dans ce même endroit, que lorſqu'il ne ſe mêloit pas de ces divertiſſemens, le Roi trouvoit toujours qu'il y manquoit quelque choſe.

Ma Maîtreſſe, il faut quitter nos armes, & monter a cheval, pour faire une autre guerre. Le jour même en effet, il raſſembla quelques Troupes, marcha à Amiens avec elles, & le premier.

Les grands Rois donnent toujours leur ton aux Cours même des autres Rois. On danſa dans tous les Etats de l'Europe, parce que cet exercice étoit à la mode à la Cour de Henri IV. Je trouve dans les Mémoires du tems, qu'on y exécuta plus de quatre-vingts grands Ballets, depuis 1689. juſqu'en 1610. beaucoup de Bals magnifiques, & un très-grand nombre de Maſcarades fort ſingulieres.

Ce bon Roi * avoit une ſorte

* Le Dimanche 23. Février 1597. qui étoit le premier *Dimanche de Carême*, le Roi fit une Maſcarade de Sorciers, & de

de paſſion pour ce genre d'amuſement. Peut-être eſt-ce durant ſon Regne, que les François ont le plus danſé, & qu'ils ſe ſont le mieux battus.

CHAPITRE IV.

Des Bals.

UN Tableau de Philoſtrate *, nous repréſente *Comus* dans un Salon éclairé avec autant de goût que de magnificence. Un chapeau de roſes orne ſa tête ; ſes traits ſont animés de vives couleurs, la joie eſt dans ſes yeux, le ſourire eſt ſur ſes lévres.

alla voir les compagnies de Paris. Il fut ſur la Préſidente Saint-André, ſur Zamet & à tout plein d'autres lieux, ayant toujours la Marquiſe à ſon côté, qui le démaſquoit & le baiſoit par-tout où il entroit. *L'Etoile, Journ. de Henri IV. p.* 332. *Ed.* 1741.

* Troiſiéme Tableau.

Ennivré de plaiſirs, chancelant ſur ſes pieds, il paroît ſe ſoûtenir à peine de la main droite ſur un épieu. Il porte à la gauche *un flambeau allumé qu'il laiſſe pencher nonchalamment, afin qu'il brûle plus vîte.**

Le parquet du Salon eſt jonché de fleurs : quelques Perſonnages du Tableau ſont peints dans des attitudes de danſe : quelques autres ſont encore rangés autour d'une Table proprement ſervie ; mais le plus grand nombre eſt placé avec ordre ſous une Tribune dans laquelle on découvre une foule de Joueurs d'Inſtrumens, qu'on croit entendre. C'eſt un Bal en formé, auquel Comus préſide. Le goût moderne ne produit rien de plus élégant.

* Rien n'eſt plus Philoſophique que cette Image.

Comus, en effet, eſt regardé comme l'Inventeur de toutes les Danſes, dont les Grecs & les Romains embellirent leurs Feſtins. Elles furent d'abord, comme les Intermédes de ces repas que la joie & l'amitié ordonnoient dans les familles. Bientôt le plaiſir, la bonne chere & le vin donnerent une plus grande étendue à cet amuſement. On quitta la table, pour ſe livrer entierement à la Danſe. Les familles s'unirent, pour multiplier les Acteurs & le plaiſir; mais l'Aſſemblée en devenant plus nombreuſe, prit un air de Fête, dont les égards, la bienſéance & l'orgueil s'établirent bientôt les arbitres ſuprêmes. Dès-lors, les jeux rians de Bacchus, la gayeté des Feſtins, la liberté qu'inſpirent le vin & la bonne chere; ce déſordre aima-

ble qui préſidoit aux Danſes inventées par Comus diſparurent, pour faire place au ſérieux, au bon ordre, à la dignité des Bals de cérémonie.

Nous trouvons leur uſage établi dans l'Antiquité la plus reculée; & il n'eſt point étonnant, qu'il ſe ſoit conſervé juſqu'à nous. La Danſe ſimple, celle qui ne demande que quelques pas, les graces que donnent la bonne éducation & un ſentiment médiocre de la meſure, fait le fond de cette ſorte de Spectacle; & dans les occaſions ſolemnelles, il eſt d'une reſſource aiſée, qui ſupplée au défaut d'imagination. Un Bal eſt ſitôt ordonné, ſi facilement arrangé: il faut ſi peu de combinaiſons dans l'Eſprit, pour le rendre magnifique: il naît tant d'hommes communs, & on en voit ſi

peu qui ſoient capables d'inventer des choſes nouvelles, qu'il étoit dans la nature, que les Bals de cérémonie une fois trouvés fuſſent les Fêtes de tous les tems.

Ils ſe multiplierent en Gréce, à Rome & dans l'Italie. On y danſoit froidement des Danſes graves. On n'y paroiſſoit qu'avec la parure la plus recherchée : la richeſſe, le luxe y étaloient avec dignité une magnificence monotone. On n'y trouvoit alors, comme de nos jours, que beaucoup de pompe ſans art, un grand faſte ſans invention, l'air de diſſipation ſans gayeté.

C'eſt dans ces occaſions, que les Perſonnages les plus reſpectables ſe faiſoient honneur d'avoir cultivé la Danſe dans leur jeuneſſe. Socrate eſt loué des Philoſophes qui ont vécu après lui, de

ce qu'il danſoit, comme un autre, dans les Bals de cérémonie d'Athénes. Platon, le divin Platon mérita leur blâme, pour avoir refuſé de danſer à un Bal que donnoit un Roi de Syracuſe; & le ſévere Caton, qui avoit négligé de s'inſtruire, dans les premiers ans de ſa vie, d'un art qui étoit devenu chez les Romains un objet ſérieux, crut devoir ſe livrer à cinquante-neuf ans, comme le bon M. Jourdain, aux ridicules inſtructions d'un maître à danſer de Rome *.

Le préjugé de dignité & de bienſéance établi en faveur de ces Aſſemblées, ſe conſerva dans toute l'Antiquité. Il paſſa enſuite, dans toutes les conquêtes des Romains, & après la deſtruction de

* J'en ai déja parlé dans la premiere Partie.

l'Empire, les Etats qui ſe formerent de ſes débris, retinrent tous cette inſtitution ancienne. On donna des Bals de cérémonie juſqu'au tems où le génie trouva des moyens plus ingénieux, de ſignaler la magnificence & le goût des Souverains ; mais ces belles inventions n'anéantirent point un uſage ſi connu ; les Bals ſubſiſterent & furent même conſacrés aux occaſions de la plus haute cérémonie.

Lorſque Louis XII. voulut montrer toute la dignité de ſon rang, à la ville de Milan, il ordonna un Bal ſolemnel où toute la Nobleſſe fut invitée. Le Roi en fit l'ouverture ; les Cardinaux de Saint-Severin & de Narbonne y danſerent ; les Dames les plus aimables y firent éclater leur goût, leur richeſſe, leurs graces.

Phillippe II. alla à Trente en 1562. pendant la tenue du Concile. Le Cardinal Hercule de Mantoue qui y préſidoit en aſſembla les Peres, pour déterminer la maniere dont le fils de l'Empereur Charles-Quint y ſeroit reçû. Un Bal de cérémonie fut délibéré à la pluralité des voix. Le jour fut pris ; les Dames les plus qualifiées furent invitées, & après un grand Feſtin, le Cardinal de Mantoue ouvrit le Bal, où le Roi Philippe & tous les Peres du Concile, dit le Cardinal Palavicin, dont j'emprunte ce trait Hiſtorique, danſerent avec autant de modeſtie que de dignité.

La décence, l'honnêteté, la convenance de ces ſortes de Fêtes étoient au reſte, dans ce tems, ſi ſolemnellement établies dans l'o-

pinon des hommes, que l'amer Fra-Paolo dans ſes déclamations cruelles contre ce Concile, ne crut pas même ce trait ſuſceptible de critique.

La Reine Catherine de Médicis qui avoit des deſſeins & qui n'eut jamais de ſcrupules, égaya ces Fêtes, & leur donna même une tournure d'eſprit qui y rappella le plaiſir. Pendant ſa Régence, elle mena le Roi à Bayonne, où ſa Fille Reine d'Eſpagne, vint la joindre avec le Duc d'Albe que la Régente vouloit entretenir. C'eſt-là, qu'elle déploya tous les petits reſſorts de ſa politique vis-à-vis d'un Miniſtre qui en connoiſſoit de plus grands, & les reſſources de la galanterie vis-à-vis d'une foule de Courtiſans diviſés, qu'elle avoit intérêt de diſtraire de l'objet principal qui l'avoit amenée.

Les Ducs de Savoye & de Lorraine, pluſieurs autres Princes étrangers étoient accourus à la Cour de France, qui étoit auſſi magnifique que nombreuſe. La Reine qui vouloit donner une haute idée de ſon adminiſtration donna le Bal deux fois le jour, Feſtins ſur Feſtins, Fête ſur Fête. Voici celle où je trouve le plus de variété, de goût & d'invention *.

Dans une petite Iſle ſituée dans la riviere de Bayonne & qui étoit couverte d'un bois de Haute-Futaye, la Reine fit faire douze grands Berceaux qui aboutiſſoient à un Salon de forme ronde qu'on avoit pratiqué dans le milieu. Une quantité immenſe de Luſtres de fleurs furent ſuſpendus aux

* Voyez les Mémoires de la Reine de Navarre.

Arbres, & on plaça une Table de douze couverts dans chacun des Berceaux.

La Table du Roi, des Reines, des Princes & des Princeſſes du Sang étoit dreſſée dans le milieu du Salon, en ſorte que rien ne leur cachoit la vûe des douze Berceaux, où étoient les Tables deſtinées au reſte de la Cour.

Pluſieurs Symphoniſtes diſtribués derriere les Berceaux & cachés par les Arbres ſe firent entendre, dès que le Roi parut. Les Filles-d'honneur des deux Reines, vêtues élégamment partie en Nymphes, partie en Nayades, ſervirent la Table du Roi. Des Satyres qui ſortoient du bois, leur apportoient tout ce qui étoit néceſſaire pour le ſervice.

On avoit à peine joüi quelques momens de cet agréable coup-

d'œil, qu'on vit ſucceſſivement paroître pendant la durée de ce Feſtin, différentes troupes de Danſeurs & de Danſeuſes repréſentant les habitans des Provinces voiſines, qui danſerent, les uns après les autres, les Danſes qui leur étoient propres, avec les inſtrumens & les habits de leur pays.

Le Feſtin fini, les Tables diſparurent : des Amphithéâtres de verdure, & un Parquet de gazon furent mis en place, comme par magie : le Bal de cérémonie commença ; & la Cour s'y diſtingua par la noble gravité des Danſes ſérieuſes, qui étoient alors le fond unique de ces pompeuſes Aſſemblées.

Ces ſortes d'embelliſſemens aux Bals de céremonie, leur ont donné quelquefois un ton de galan-

terie & d'eſprit, qui a pû leur ôter l'uniformité languiſſante qui leur eſt propre.

Ceux de Louis XIV. furent magnifiques. Ils ſe reſſentoient de cet air de grandeur qu'il imprimoit à tout ce qu'il ordonnoit; mais il ne fut pas en ſon pouvoir de les ſauver de la monotonie. Il ſemble que la dignité ſoit incompatible avec cette douce liberté, qui ſeule fait naître, entretient & ſçait varier le plaiſir. En liſant la Deſcription, que je vais copier ici *, du Bal que donna Louis XIV. pour le Mariage de M. le Duc de Bourgogne, on peut croire avoir vû la Deſcription de tous les autres.

» On partagea, (dit l'Hiſto-
» rien que je ne fais que tranſ-
» crire) en trois parties égales, la

* Bonnet Hiſt. de la Danſe.

» Gallerie de Verſailles, par deux
» Baluſtrades dorées de quatre
» pieds de hauteur. La partie du
» milieu faiſoit le centre du Bal.
» On y avoit placé une Eſtrade de
» deux marches, couverte des
» plus beaux tapis des Gobelins,
» ſur laquelle on rangea dans le
» fond des Fauteuils de velours
» cramoiſi, garnis de grandes
» crépines d'or. C'eſt-là que fu-
» rent placés le Roi, le Roi & la
» Reine d'Angleterre, Madame
» la Ducheſſe de Bourgogne, les
» Princes & les Princeſſes du
» Sang.

» Les trois autres côtés étoient
» bordés au premier rang, de
» Fauteuils fort riches pour les
» Ambaſſadeurs, les Princes & les
» Princeſſes étrangeres, les Ducs,
» les Ducheſſes & les grands Of-
» ficiers de la Couronne. D'au-

» tres rangs de Chaiſes derriere
» ces Fauteuils étoient remplis
» par des perſonnes de conſidé-
» ration de la Cour & de la Ville.

» A droite & à gauche du cen-
» tre du Bal étoient des Amphi-
» théâtres occupés par la foule
» des Spectateurs ; mais pour évi-
» ter la confuſion, on n'entroit
» que par un Moulinet, l'un après
» l'autre.

» Il y avoit encore un petit
» Amphithéâtre ſéparé, où étoient
» placés les vingt-quatre Violons
» du Roi avec ſix Hautbois & ſix
» Flutes douces.

» Toute la Gallerie étoit illu-
» minée par de grands Luſtres de
» criſtal & quantité de Girando-
» les garnies de groſſes Bougies.
» Le Roi avoit fait prier par Bil-
» lets tout ce qu'il y a de perſon-
» nes les plus diſtinguées de l'un

» & de l'autre ſexe de la Cour &
» de la Ville, avec ordre de ne
» paroître au Bal qu'en habits des
» plus propres & des plus riches;
» de ſorte que les moindres ha-
» bits d'hommes coutoient juſ-
» qu'à trois à quatre cens piſto-
» les. Les uns étoient de velours
» brodé d'or & d'argent, & dou-
» blés d'un brocard qui coutoit
» juſqu'à cinquante écus l'aune :
» d'autres étoient vêtus de drap
» d'or ou d'argent. Les Dames
» n'étoient pas moins parées :
» l'éclat de leur pierreries faiſoit
» aux lumieres un effet admira-
» ble.

» Comme j'étois appuyé (con-
» tinue l'Auteur que je copie) ſur
» une Baluſtrade vis-à-vis l'Eſtra-
» de où étoit placé le Roi. Je
» comptai que cette magnifique
» Aſſemblée pouvoit être compo-

» ſée de ſept à huit cens perſon-
» nes, dont les différentes paru-
» res formoient un Spectacle di-
» gne d'admiration.

» M. & Madame de Bourgogne
» ouvrirent le Bal par une Cou-
» rante, enſuite Madame de Bour-
» gogne prit le Roi d'Angleterre,
» lui la Reine d'Angleterre, elle
» le Roi, qui prit Madame de
» Bourgogne; elle prit Monſei-
» gneur, il prit Madame qui prit
» M. le Duc de Berri. Ainſi ſuc-
» ceſſivement tous les Princes &
» les Princeſſes du Sang danſerent
» chacun ſelon ſon rang.

» M. le Duc de Chartres au-
» jourd'hui Régent y danſa un
» Menuet & une Sarabande de ſi
» bonne grace * avec Madame la
» Princeſſe de Conti, qu'ils s'at-

* Bonnet lui avoit dédié ſon Hiſtoire de la Danſe, de laquelle ceci eſt pris.

» tirerent l'admiration de toute
» la Cour

» Comme les Princes & les
» Princeſſes du Sang étoient en
» grand nombre, cette premiere
» cérémonie fut aſſez longue, pour
» que le Bal fit une pauſe, pen-
» dant laquelle des Suiſſes précé-
» dés des premiers Officiers de la
» bouche apporterent ſix Tables
» ambulatoires ſuperbement ſer-
» vies en ambigus, avec des Buf-
» fets chargés de toutes ſortes de
» rafraîchiſſemens, qui furent
» placés dans le milieu du Bal,
» où chacun eut la liberté d'aller
» manger & boire à diſcrétion
» pendant une demi-heure.

» Outre ces Tables ambulan-
» tes, il y avoit une grande Cham-
» bre à côté de la Gallerie qui étoit
» garnie ſur des gradins d'une in-
» finité de Baſſins remplis de tout

» ce qu'on peut s'imaginer, pour
» compoſer une ſuperbe collation
» dreſſée d'une propreté enchan-
» tée. Monſieur, & pluſieurs Da-
» mes & Seigneurs de la Cour
» vinrent voir ces appareils & s'y
» raffraîchir pendant la pauſe du
» Bal. Je les ſuivis auſſi. Ils pri-
» rent ſeulement quelques Gre-
» nades, Citrons, Oranges &
» quelques confitures ſéches; mais
» ſitôt qu'ils furent ſortis tout fut
» abandonné à la diſcrétion du
» Public, & tout cet appareil fut
» pillé en moins d'un demi-quart-
» d'heure, pour ne pas dire dans
» un moment.

» Il y avoit dans une autre
» Chambre deux grands Buffets
» garnis, l'un de toutes ſortes de
» Vins, & l'autre de toutes ſortes
» de Liqueurs & d'Eau raffraî-
» chiſſantes. Les Buffets étoient

» ſéparés par des Baluſtrades, &
» en dedans une infinité d'Offi-
» ciers du Gobelet avoient le ſoin
» de donner, à qui en vouloit,
» tout ce qu'on leur demandoit
» pour raffraîchiſſemens, pendant
» tout le tems du Bal qui dura
» toute la nuit. Le Roi en ſortit
» à onze heures avec le Roi d'An-
» gleterre, la Reine & les Prin-
» ces du Sang pour aller ſouper.
» Pendant tout le tems qu'il y fut
» on ne danſa que des Danſes
» *graves & ſérieuſes*, où la bonne
» grace & la nobleſſe de la Danſe
» parurent dans tout ſon luſtre.

A cette gravité ſi l'on ajoûte les embarras du cérémonial, la froide répétition des mêmes Danſes, les régles rigides établies pour le maintien de l'ordre de ces ſortes d'Aſſemblées, le ſilence, la contrainte, l'inaction de tout ce qui

ne danſe pas ; on trouvera que le Bal de cérémonie, eſt de tous les moyens de ſe réjouir, celui qui eſt le plus propre à ennuyer.

Il eſt cependant arrivé ſouvent que la biſarrerie des circonſtances l'a rendu le plaiſir à la mode, au point qu'un Menuet danſé avec grace étoit ſeul capable de faire une grande réputation. Dom Juan d'Autriche Vice-Roi des Pays-bas, partit exprès en poſte de Bruxelles & vint à Paris *incognito*, pour voir danſer à un bal de cérémonie Marguerite de Valois, qui paſſoit pour la meilleure danſeuſe de l'Europe.

CHAPITRE V.

Des Bals Maſqués.

ON s'ennuyoit à Rome dans les Bals de cérémonie, & on s'amuſoit dans la célébration des Fêtes Saturnales ſous mille déguiſemens différens. Le goût pour le plaiſir fit bientôt un ſeul de ces deux genres. On garda les Bals ſérieux pour les occaſions de grande repréſentation, & on donna des Bals maſqués dans les circonſtances où l'on voulut rire.

Les avantures que le Maſque ſervoit, ou faiſoit naître, les caractères divers de Danſe qu'il donnoit occaſion d'imaginer, l'amuſement des préparatifs, le charme de l'exécution, les équivoques

badines auſquelles *l'incognito* donnoit lieu, firent & devoient faire le ſuccès de cet amuſement, qui tient autant à l'eſprit qu'à la joie. Il a été extrêmement à la mode pendant près de deux cens ans, on a ſur-tout donné des Bals maſqués magnifiques durant le régne de Louis XIV. mais les Bals publics, dont je parlerai bientôt, firent tomber tous les autres pendant la Régence, & la mode des premiers n'eſt pas encore revenue.

Les Grecs n'ont point eu ce genre, il ſemble entierement appartenir aux Romains. Mais ces derniers l'ont connu fort tard, & il paroît ſurprenant que les Maſques en uſage aux Théâtres des uns & des autres n'en ayent pas plutôt donné l'idée.

La Danſe ſimple eſt le fond du

Bal maſqué, auſſi bien que des Bals de parade. On l'y employe ſans action ; mais on lui a donné preſque toujours un caractère.

Parmi les moyens d'amuſement ſans nombre que ce genre procure, il a des inconvéniens & il a cauſé des malheurs.

Néron maſqué indécemment couroit les ruës de Rome pendant les nuits, tournoit en ridicule la gravité des Sénateurs, & déshonoroit ſans ſcrupule les plus honnêtes femmes de Rome.

Dans un Bal Maſqué que la Ducheſſe de Berry donna aux Gobelins le 29. Janvier 1393. le Roi Charles VI. qui y étoit venu maſqué en Sauvage, faillit à être brûlé vif par l'imprudente curioſité du Duc d'Orléans. Le Comte de Jouy & le Bâtard de Foix y périrent, le jeune Nantouillet ne

ſe

ſe ſauva qu'en ſe plongeant dans une cuve pleine d'eau, qu'un heureux haſard lui fit rencontrer.

Mais les régles qu'on a établies pour maintenir l'ordre, la paix & la sûreté dans ces ſortes de plaiſirs, en a banni preſque tous les dangers, & un peu de prudence dans le choix des Maſcarades peut aiſément en prévenir tous les malheurs.

CHAPITRE VI.

Des Maſcarades.

TRois eſpéces de divertiſſemens aſſez différens les uns des autres, ont été connus ſous le nom de Maſcarade.

Le premier & le plus ancien étoit formé de quatre, huit,

douze & juſqu'à ſeize perſonnes, qui après être convenues d'un ou de pluſieurs déguiſemens, s'arrangeoient deux à deux ou quatre à quatre, & entroient ainſi maſqués dans le Bal. Telle fut la Maſcarade en Sauvage du Roi Charles VI. & celle des Sorciers du Roi Henri IV. Les Maſques n'étoient aſſujettis à aucune loi, & il leur étoit permis de faire jouer les airs qu'ils vouloient danſer, pour répondre au caractère du déguiſement qu'ils avoient choiſi.

La ſeconde eſpece étoit une compoſition réguliere. On prenoit un ſujet ou de la Fable ou de l'Hiſtoire. On formoit deux ou trois Quadrilles qui s'arrangeoient ſur les caractères ou ſujets choiſis, & qui danſoient ſous ce déguiſement les airs qui étoient rélatifs

à leur perſonnage. On joignoit à cette Danſe quelques Récits qui en donnoient les explications néceſſaires. Jodelle, Paſſerat, Baïf, Ronſard, Benſerade, ſignalerent leurs talens en France dans ce genre, qui n'eſt qu'un abrégé des grands Ballets, & qui me paroît avoir pris naiſſance à notre Cour.

Il y en a une troiſiéme, qu'on imagina en 1675. qui tenoit auſſi du grand Ballet, & qui, en allongeant la Maſcarade déja connue, ne fit autre choſe que d'en changer l'objet principal en ſubſtituant mal-adroitement le Chant à la Danſe. Cette eſpece de compoſition Théâtrale retint tous les vices des autres, & n'étoit ſuſceptible d'aucun de leurs agrémens. Tel eſt le Carnaval mauvais Opéra formé des Entrées de la Maſcarade du même nom, com-

poſée par Benſerade en 1668. que Lully augmenta de Récits en 1675. & qui réuſſit à ſon Théâtre, parceque tout ce qu'il donnoit alors au Public étoit reçû avec enthouſiaſme.

C'eſt ſur-tout à la Cour que la Maſcarade a été fort en uſage. Ce n'étoit qu'un petit genre ; mais il exigeoit de l'eſprit, de la galanterie & du goût. Il n'en eſt point avec ces parties qui ne ſoit digne d'éloges, & qui ne mérite de trouver place dans l'Hiſtoire des Arts.

Les Maſcarades que les Rois Charles IX. Henri III. Henri IV. & Louis XIII. ont danſées ſont ſans nombre. On en fit une chez le Cardinal Mazarin le 2. Janvier 1655. dont étoit Louis XIV. C'eſt la premiere que le Roi ait danſée. Le Carnaval de Benſe-

rade, qu'on exécuta le 18. Janvier 1668. fut la derniere, où ce Monarque Pere des Arts prit le Maſque. Il n'avoit pas encore trente ans.

CHAPITRE VII.

Des Bals publics.

LE nombre multiplié des Bals maſqués pendant le regne de Louis XIV. avoit mis au commencement de ce ſiécle cet amuſement à la mode. Les Princes faiſoient gloire de ſuivre l'exemple qu'avoit donné le Souverain. On vit au Palais-Royal & à Sceaux des Bals maſqués où régnerent le goût, l'invention, la liberté, l'opulence. L'Electeur de Baviere, le Prince Emanuel de

Portugal vinrent alors en France ; & ils prirent le ton qu'ils trouverent établi. L'un donna les plus belles Fêtes à Surenne, l'autre à l'Hôtel de Brétonvilliers. Une profuſion extraordinaire de raffraîchiſſemens, les Illuminations les plus brillantes, & la liberté la moins contrainte firent l'ornement des Bals maſqués qu'ils donnerent. Le Public en jouit ; mais les Particuliers effrayés de la ſomptuoſité que tous ces Princes avoient répandue dans ces Fêtes ſuperbes, n'oſerent plus ſe procurer dans leurs maiſons de ſemblables amuſemens. Ils voyoient une trop grande diſtance entre ce que Paris venoit d'admirer, & ce que leur fortune ou la bienſéance leur permettoit de faire.

C'eſt dans ces circonſtances que M. le Régent fit un etabliſſement,

qui ſembloit favorable au progrès de la Danſe, & qui lui fut cependant très-funeſte. Par une Ordonnance du 31. Décembre 1715. les Bals publics furent permis trois fois la Semaine dans la ſalle de l'Opéra. Les Directeurs firent faire une Machine *, avec laquelle on élevoit le Parterre & l'Orcheſtre au niveau du Théâtre. La Salle fut ornée de Luſtres, d'un Cabinet de glaces dans le fond, de deux Orcheſtres aux deux bouts & d'un Buffet de raffraîchiſſemens dans le milieu. La nouveauté de ce ſpectacle, la commodité de jouïr de tous les plaiſirs du Bal ſans ſoins, ſans préparatifs, ſans dépenſe, donnérent à cet établiſſement un tel ſuccès, que dans un excès d'indulgence, que j'ai vû durer encore,

* Elle fut inventée par un Moine.

on pouſſa l'enthouſiaſme juſqu'à trouver la ſalle belle, commode, & digne en tout du goût, de l'invention & de la magnificence Françoiſe.

Bientôt après les Comédiens obtinrent en faveur de leur Théâtre une pareille permiſſion. Leur peu de ſuccès les rebuta ; leurs Bals ceſſerent, & l'Opéra depuis a joui ſeul de ce privilége. Mais la Danſe qui fut l'objet, ou le prétexte de ces Bals publics, bien loin d'y gagner pour le progrès de l'Art, y a au contraire tout perdu. Je ne parle ici que de la Danſe ſimple, telle que les gens du monde l'apprennent & l'exercent. Les Bals étoient une eſpece de Théâtre pour eux où il leur étoit glorieux de faire briller leur adreſſe. Ceux de l'Opéra ont fait tomber tous ceux des Particuliers,

& on ſçait qu'il n'eſt plus du bon air d'y danſer. Les deux côtés de la ſalle ſont occupés par quelques Maſques obſcurs, qui ſuivent les airs que l'Orcheſtre joue. Tout le reſte, ſe heurte, ſe mêle, ſe pouſſe. Ce ſont les Saturnales de Rome qu'on renouvelle, ou le Carnaval de Veniſe qu'on copie.

Que de reſſources cependant ne ſeroit-il pas aiſé de trouver dans un établiſſement de cette eſpece, & pour le progrès de la Danſe & pour l'amuſement du Public! Avec un peu de ſoin, une imagination médiocre, & quelque goût, on rendroit ce Spectacle le fonds & la reſſource la plus ſûre de l'Opéra, une école délicieuſe de Danſe pour notre jeune Nobleſſe, & un objet d'admiration conſtante pour cette foule d'Etrangers, qui cherchent en

vain dans l'état où ils le voyent, le charme qui nous le fait trouver ſi agréable.

On peut mettre au nombre des Bals publics ceux que la Ville de Paris à donnés dans les occaſions éclatantes, pour ſignaler ſon zéle & ſon amour pour nos Rois ou pour célébrer les événemens glorieux à la France.

Dans ces circonſtances les Illuminations, les Feſtins, les Feux d'artifice, & les Bals ont été preſque toujours la tablature qu'on a ſuivie. On ne s'en eſt écarté que lorſque l'Hôtel de Ville a été gouverné par quelqu'un de ces hommes rares dont ſes faſtes s'honorent.

Lorſque les Suiſſes furent ſur le point de venir en France, pendant le régne de Henri IV. pour renouveller leur Alliance, le Pré-

vôt des Marchands & les Echevins, qui dans cette occaſion ſont dans l'uſage de les recevoir à l'Hôtel de Ville & de les y régaler, trouverent ſous leur main l'ancienne Rubrique, & en conſéquence ils déliberent un Feſtin, & un Bal.

Mais ils étoient ſans fonds & ils demanderent à Henri IV. pour fournir à cette dépenſe la permiſſion de mettre un Impôt ſur les Robinets des Fontaines. *Cherchez quelque autre moyen*, leur répondit ce bon Prince, *qui ne ſoit point à charge à mon Peuple, pour bien régaler mes Alliés. Allez Meſſieurs*, continua-t-il, *il n'appartient qu'à Dieu de changer l'eau en vin.*

Feu M. Turgot auroit fait l'équivalent d'un pareil miracle, ſans ſurcharger le Peuple, & ſans im-

portuner le Roi. Ce Magiſtrat que la poſtérité, pour l'honneur de notre ſiécle, mettra de niveau avec les hommes les plus célébres du ſiécle de Louis XIV. *, ſçut bien changer une cour irréguliere, en une ſalle de Bal la plus magnifique qu'on eut vûe encore en Europe, & un édifice gothique, en un Palais des Fées. Tout proſpere, tout s'embellit, tout devient admirable ſous la main vivifiante d'un homme de génie.

* Lors du Mariage de Madame Infante, *que pourroit-il faire*, diſoit-on, *pour le Mariage d'un Dauphin?* Il falloit en juger par ce qu'il fit alors.

Fin du ſecond Tome.

TABLE DES MATIERES DU II. TOME.

A

ACtions des hommes, leurs reſſorts, 39.

Agamemnon, ſujet de la diſpute de Pylade & d'Hylas, 23. Maniere dont il eſt repréſenté par l'un & par l'autre, 24.

Aglié (Philippe Comte d') 102.

Amours d'Apollon & de Daphné, prem. Opera Italien, 80.

Anciens, n'ont point connu le tems le plus convenable aux repréſentations du Théatre, 88.

Antonin (Marc) 55.

Ariane, Opera Italien, 81.

Artiſtes recompenſés ou punis à propos,

39. La familiarité leur eſt funeſte, 46.
Arts quand eſt-ce qu'ils tombent, 50.
Aubigné (d) 135. *aux Notes.*
Auguſte, ſa politique, 1. protége les ſpectacles de Danſe, 2. ſon plan de gouvernement, *aux Notes.* protége Pylade & Batyle, 5. ſe déclare pour Batyle, 8. fin de ſon regne, 11. ſouffre l'inſolence de Pylade, 18. comment ſe ſert des Spectacles, 27.
Autriche (D. Juan d') 165.

B.

Bals, 145 & 173. leur origine, 146. leurs ſuccès, &c. 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165.
Bals Maſqués, 166.
— De l'Opera, 175.
— De la Comédie Françoiſe, 176.
— De la ville de Paris, 178.
Baïf (Jean-Antoine) 91, 137 & 171.
Ballets, leur origine, 71. leurs eſpeces, 80 83. leur diviſion théatrale, 85. quand employés, 126 & 127, *aux Notes.*

Ballet poëtique, 89.
— Allégorique, 95.
— Bouffon, 103.
— Ambulatoire, 115.
— Moral, 95.
— Des Proverbes, 84.
— Des Plaiſirs troublés, *Id.*
— De la Curioſité, *Id.*
— Des Poſtures, *Id.*
— De Biceſtre, *Id.*
— De la Nuit, *Id.*
— Des Saiſons, *Id.*
— Des Ages, *Id.*
— Des Cris de Paris, 85.
— Des Paſſetems du Carnaval, *Id.*
— Du Gris de lin, 96.
— De Circé, 134.
— De Chevaux, 136.
Batyle, 5 *& ſuiv.*
— Son caractere, 14.
— Ses reſſources pour plaire aux Grands, 15.
— Cabale contre Pylade, 17.
Batyliens & *Pyladiens*, partis oppoſés, 6.
Baviere (l'Electeur de) 173.
Bayonne (voyage de la Cour de France à) 133.

Beaujoyeux (Balthazar de Beaujoyeux) 134 & 135. *aux Notes.*
Beaulieu, 135.
Benſerade, 170, 171 & 172.
Bergonce de Botta, fête qu'il donna à Galeas Duc de Milan, 73.
Borromée (S. Charles) Fête pour ſa canoniſation, 117.
Bouffons Italiens, 108.
Bourbon (le Cardinal de) 131.
Briſſac (le Maréchal de) 135. *aux Notes.*
Bal, ſon origine, 146. comment s'établiſſent, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, & 173.
Bals maſqués, 166.
— De l'Opera, 175.
— De la Comédie Françoiſe, 176.
— De la ville de Paris, 178.

C.

Cabale du Théatre à Rome, 6.
Caccini (Giulio) 80.
Caligula rouvre les Théatres de Danſe à Rome, 32.

Cardinal Monti & Montalto, 81.
Carnaval (le) Opera 171.
— Maſcarade, 172. & 173.
— De Veniſe, 177.
Carrouſels, 126 & 127. *aux Notes.*
Caton apprend à danſer, 150.
Catherine de Médicis, 126, 127, 134, 135 & 140.
Charles VI. maſcarade de ce Roi, 168.
Charles IX. ſon goût pour les Arts & ſon caractere, 127 & 172.
Cheval de Troye, 121.
Conſidération publique, ce que c'eſt, 40.
Comus, 145. inventeur des Danſes & des feſtins, 146 & 147.
Concile de Trente, 152.
Corſſi (Giacomo) 80.
Courante (la) 161.

D.

Danſe, 129. protégée par Auguſte, 2. loix faites en ſa faveur, 7. devient un plaiſir défendu ſous Tibere, 44. n'entre point dans le plan de l'Opera Italien, 82.
Danſe, ſimple, eſt le fonds de tous les

Bals, 148, 167 & 168.
Danſe grave, 149 & 156.
Danſe, établiſſement qui lui eſt funeſte, 175. le même qui pourroit lui être infiniment avantageux, 177.
Danſeurs, deviennent Commenſaux des Romains, 48.
Détails ſur Pylade & Batyle, 11.
D'Eſtrées (Gabrielle), 143. 144. & 145. *aux Notes.*
Décadance de l'Art & ſes cauſes, 44 & *ſuiv.*
Dignité incompatible avec la liberté, 157.
Domitien chaſſe les Danſeurs & les Philoſophes de Rome, 134. fait maſſacrer Paris & ſon Eleve, 35.
Duc d'Albe, 153.

E.

Emanuel, Prince de Portugal, 174.
Entrée. Voyez *Ballet.*
Enthouſiaſme, ce que c'eſt, 6.
Envie, moyens qu'elle employe contre les grands talens, 19 & *ſuiv.*
Eſope & *Roſcius*, remplacés par Pylade & Batyle, 4.

Euridice (L.) ſecond Opera Italien, 81.

F.

Familiarité funeſte aux gens à talens, 43 & 46.
Fauſtine, (l'Impératrice) 55.
Fêtes de la Cour de Turin, 95 & 98.
— Du Comte Palatin, du Rhin, 109.
— De la Cour de France, 126. pour le mariage du Duc de Joyeuſe, 129. pour le mariage de Galeas Duc de Milan, 73.
Fêtes à Sureſne, 174.
— A l'hôtel de Bretonvilliers, *Id.*
— De la ville de Paris, 177, 178, 179 & 180.
Foix (le Bâtard de) ſa mort, 168.
Fontaines (impôt propoſé ſur les Robinets des) 179.
Fra-Paolo, 153.
Frivolité, reſſource qu'elle procure aux Rois, 11.

G.

Galeas, Duc de Milan, fête à l'occaſion de ſon mariage, 73.

Gardes des Spectacles, 30.
Génie. Voyez *Turgot*.
— Ce qu'il peut, 37.
— Ce qu'il fait, 180.
Goût, ce que c'eſt, 114.
Grands Seigneurs de Rome, 16.
Gouvernement, ſon influence ſur les Arts, 52.

H.

HENRI II. Roi de France, ſes enfans, 127.
Henri III, 93, 111, 128. *& ſuiv.* 140. *aux Notes*, *&* 172.
Henri IV. 141, 142, 143, 144, 145, 170, 172, 178 *&* 179.
Hylas. Sa diſpute avec Pylade, 21. maniere dont il repréſente Agamemnon, 24. diſcours que lui adreſſe Pylade, 25. eſt fouetté par ordre d'Auguſte, 26.
Honneurs accordés à la Danſe, 38. la familiarité des Grands perd l'Art, 46.

I.

Ignace de Loyola (Saint) Ballets à l'occaſion de ſa Béatification, 121 *& ſuiv.*
Illuſion, Théâtrale, 87.
Imitation, 88.
Intermedes Italiens, 108.
Jodelle, 171.
Joui (le Comte de) ſa mort, 168.
Jour des lumieres, avantages qu'on pourroit en tirer au théâtre, 88.

L.

Lachenaye (de) 135.
Leon X. (le Pape) 94.
Louis XII. Roi de France, 151.
Louis XIII. 172.
Louis XIV. 157. grand Bal donné pour la Naiſſance du Duc de Bourgogne, 158 *& ſuiv.* Bals maſqués donnés ſous ſon regne, 164. autres particularités, 172, 173. & 180.
Lully, 172.

M.

Machines du Théâtre, 82 & 87.
Magie des Spectacles, 2.
Mantoue (le Cardinal Hercule de) 152.
Marguerite de Valois, ſa réputation dans la Danſe, 165.
Maſcarade, ce que c'eſt, 169. ce genre appartient à la France, 171 & 172.
Maſcarade des Sorciers & des Sauvages 170.
Maſques des Pantomimes, 49 & 170.
Mazarin (le Cardinal de) 172.
Mecene. Voyez *Batyle*.
Médailles pour le mariage du Duc de Joyeuſe, 157.
Medicis (Catherine de) 90 & 155. Bal qu'elle donne à Bayonne, 154.
Médiocrité, ce qu'elle peut, 37.
Merveilleux, 87.
Monte Verte (Claude de) 81.
Moralité (Ballets) 109.
Mœurs, néceſſaires dans les Artiſtes, 51.
Multitude, ſans le ſçavoir, ſert l'envie, 19 & 20.

N

N Antouillet, 168.
Narbonne (le Cardinal de) danſe à Milan, 151.
Néron exile les Pantomimes, 33. les rappelle, *Id.* ſa conduite à l'égard des Spectacles, 168.
Nuit, ſeul tems favorable aux Spectacles, 88.

O.

Opera, ſon origine, 73. comment reçu en Italie, 81 & 82.
Opera-Bouffon, 103, 104, 105, 106, 107, 108.
Orgueil (l') s'unit avec l'envie contre les grands talens, 78.
Orphée, 110, 111. 112.

P.

Pallavicin (le Cardinal) 152.
Pantomimes, 6. troubles qu'ils occaſionnent, 25. plus honorés que les citoyens, 7. leur licence, 29, leur ma-

ſignité & leur audace, 30. combat dont ils ſont la cauſe, ſont bannis de Rome, 32. ſuite de leur exil, 33. rappellés par Caligula, & leurs débauches, *Id.* exilés par Domitien, 34. rappellés après ſa mort, 35.

Pâris ſéduit la femme de Domitien, 34. eſt maſſacré, 35.

Paſſerat, 171.

Patin (Jacques) Peintre, 135.

Peuple revolté de l'exil de Pylade, 10.

Philippe II. Roi d'Eſpagne vient au Concile de Trente, 252. maniere dont il y eſt reçu, 153.

Platon blâmé par les Philoſophes, pour avoir refuſé de danſer à un Bal, 150.

Pline a loué Trajan mal à propos ſur un point, 37.

Politique. Quelle étoit celle d'Auguſte, 5.

Pompe Tyrrenique, ce que c'étoit, 116. *& aux Notes.*

Portugal (les Ballets ambulatoires du) 115.

Preuves de la perfection de la Danſe des Grecs & des Romains, 57, *&c.*

Priviléges accordés à la Danſe, 38 *& ſuiv.*

Pruſſe, ce qu'elle étoit, 43. ce qu'elle eſt, 44.
Pylade, 5. eſt ſifflé, ſe venge. Son diſcours à Auguſte, 6, 7, 8, 9. ſuites de ſon exil, 10. ſon caractere. fait un livre ſur la Danſe, 16. eſt la victime des cabales, 17. jette ſes fleches ſur l'aſſemblée & ſur l'Empereur, 18. ſa diſpute avec Hylas, 21. honneurs qui lui ſont accordés, 39. marques de conſidération qu'il reçoit 41. premier Danſeur de la terre, 46.

Q.

Quadrille, ce que c'eſt, 85.

R.

Regent (M. le) 161 & 174.
Rizari (le Cardinal) ſon goût pour les Spectacles, 71, 91 & 94.
Rinuccini (Ottavio) 80.
Rois, reſſources que leur procure la frivolité des hommes, 11.
Romains, leur paſſion pour les Spectacles publics, 2.
Ronſard, ſa pauvreté, 92 & 171.

TABLE

S.

Saillies, des ſpectateurs Grecs & Romains, 65 *& ſuiv.*
Saint Severin (le Cardinal de) danſe dans un Bal, 151.
Sapate, ce que c'eſt, 101. *& aux Notes.*
Savoye (Cour de) ſa galanterie, 102.
Saturnales, 177.
Seigneurs de Rome, ce qu'ils étoient, 48.
Sixte IV. (le Pape) 71.
Spectacles, ſecours qu'ils procurent aux Rois, 1.
— de Danſes établis & protégés par Auguſte, ij. Spectacles anciens, moins attrayans que les nouveaux, 3.
Socrate danſe, 149.
Sully (le Duc de) 141, 142, 143, *& aux Notes.*
Suiſſes, diſcours de Henry IV. au Prevôt des Marchands à leur occaſion, 179.
Sulpicius, 32.

T.

Teofilo (Giovanelli) 81.
Théâtres de Danſe fermés par Tybere, & rouverts par Caligula, 31. ne ſont qu'une école de diſſolution, 33.
Tirréniens. Voyez *Pompe Tirenique*.
Tybere n'aimoit point les Arts, 28. dédaigne la ſur-intendance des Spectacles, & ne la rend point aux Préteurs, 29. eſt aigri des honneurs qu'on rend aux Pantomimes, 41. fait une loi pour les reſtraindre, 42.
Tournois, Spectacles dangereux, 126, 127 *& aux Notes*.
Trajan fait fermer les Théâtres des Pantomimes, 36. pouvoit mieux faire, 37.
Turgot (feu M.) Prevôt des Marchands de Paris, ſon génie pour les grandes Fêtes, 179. ce qu'il fit au Mariage de Madame Infante, 180. critique qu'on fit ſur lui. *Id. aux Notes*.

V.

Verité (la) ennemie des apparences — Ballet moral, 98.
— *Vagabonde*, Ballet bouffon, 103.
Vols littéraires, leur ancienneté en France, 135 *aux Notes*.
Vie du Baron de Fenèſte, 135. *aux Notes*.

Fin de la Table des Matieres du Tome ſecond.

ERRATA

DU TOME SECOND.

Page 6. *lig.* 20. des deux, *liſez* des deux.
Page 109. *lig.* 5. d'émouvoir, *effacez le* d'

LA DANSE

ANCIENNE

ET

MODERNE

OU

TRAITE' HISTORIQUE

DE

LA DANSE.

Par M. DE CAHUSAC, *de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Prusse.*

TOME TROISIEME.

A LA HAYE,

Chez JEAN NEAULME.

M. DCC. LIV.

106038
08

TRAITÉ
HISTORIQUE
DE LA DANSE.

LIVRE TROISIEME.

CHAPITRE I.

Des Fêtes dont la Danſe a été le fond à la Cour de France, depuis l'année 1610. *juſqu'en l'année* 1643.

ON pourroit comparer l'eſpece particuliere d'hommes qui peuplent la Cour des Rois, aux dif-

férentes parties qui compoſent ces beaux cabinets de glaces, qu'a inventé le luxe moderne. Ces grands trumeaux ſi ſemblables les uns aux autres, que l'Art a diviſés & qui les réunit, ſont toujours prêts à recevoir & à rendre l'empreinte de la figure qui les frappe. Ils en deviennent la copie, la peignent, la répétent, la multiplient. Ils ne ſont rien par eux-mêmes. Ils n'exiſtent que par elle & pour elle.

Henri IV. joignoit à un bon eſprit une galanterie cavaliere, & une gaieté franche. Tels parurent les Courtiſans qui l'entouroient. La mauvaiſe ſanté de Louis XIII. le rendoit ſombre. Sa Cour fut triſte. On fit en vain des efforts pour la ſortir de l'excès de langueur dans laquelle elle étoit plongée. Le mal étoit incurable;

parce que le principe ſubſiſtoit toujours. Il arriva alors ce qui arrive communément quand on cherche à ſe défaire d'un défaut habituel, ſans en attaquer la cauſe. On le déguiſe pour un tems; ou, ſi l'on s'en débarraſſe, ce n'eſt qu'en lui ſubſtituant un défaut contraire.

Auſſi ne ceſſa-t-on d'être triſte à la Cour de Louis XIII. que pour y deſcendre juſqu'à une ſorte de joie baſſe, pire cent fois que la triſteſſe. Preſque tous les grands Ballets de ce tems qui étoient les ſeuls amuſemens du Roi & des Courtiſans, ne furent que de froides alluſions, des compoſitions triviales, des fonds miſérables. La plaiſanterie la moins noble, & du plus mauvais goût s'empara pour lors ſans contradiction du Palais de nos Rois. On croyoit

s'y être bien réjoui, lorſqu'on y avoit exécuté le Ballet de *Maître Galimathias, pour le grand Bal de la Douairiere de Billebahault & de ſon Fanfan de Sotteville.* *

On applaudiſſoit au Duc de Nemours qui imaginoit de pareils ſujets; & les Courtiſans toujours perſuadés que le lieu qu'ils habitent eſt le ſeul lieu de la Terre où le bon goût réſide, regardoient en pitié toutes les Nations, qui ne partageoient point avec eux des divertiſſemens auſſi délicats.

La Reine avoit propoſé au Cardinal de Savoie, qui étoit pour lors chargé en France des négociations de ſa Cour, de donner au Roi une Fête de ce genre. La nouvelle s'en répandit, & les

* Repréſenté & danſé par le Roi Louis XIII. en 1626. *Mém. de Maroles. liv.* 1. *pag.* 26.

Courtiſans en rirent. *Ils trouvoient du dernier ridicule qu'on s'adreſſât à de plats Montagnards, pour divertir une Cour auſſi polie que l'étoit la Cour de France.*

On dit au Cardinal de Savoie les propos courans. Il étoit magnifique, & il avoit auprès de lui le Comte Philippe d'Aglié, dont j'ai déja parlé. Il accepta avec reſpect la propoſition de la Reine, & il donna à Monceaux un grand Ballet, ſous le titre de *gli habitatori di monti*, ou les Montagnards.*

Le Théâtre repréſentoit cinq grandes montagnes. On figuroit par cette décoration les monts venteux, les montagnes réſonantes où habitent les Echos, les monts ardens, les monts lumineux, & les montagnes ombrageuſes.

* Il fut danſé le 21 Août 1631.

Le milieu du Théâtre repréſentoit le champ de la Gloire, dont tous les Habitans de ces cinq montagnes prétendoient s'emparer.

La Renommée ridicule, celle qui fait les nouvelles de la canaille, vêtue en vieille montée ſur un âne & portant une trompette de bois *, fit l'ouverture du Ballet par un récit qui en expoſa le ſujet.

Alors une des montagnes s'ouvrit, & un tourbillon de vents en ſortit avec impétuoſité. Les Quadrilles qui formoient cette entrée étoient vêtues de couleur de chair ; tous ceux qui les compoſoient portoient des moulins à vent ſur la tête, & à la main des

* Par alluſion à l'ancien Proverbe, qui dit : *A gens de Village, trompette de bois.*

ſoufflets, qui, agités, rendoient le ſifflement des vents.

La Nymphe Echo qui fit le récit de la ſeconde Entrée amena les Habitans des montagnes réſonantes. Ils portoient un tambour à la main, une cloche pour ornement de tête, & leurs habits étoient couvers de grelots de différens tons, qui formoient enſemble une harmonie gaie & bruyante. Elle s'ajuſtoit à la meſure des airs de l'Orcheſtre, en ſuivant les mouvement cadancés de la Danſe.

Les Habitans des montagnes lumineuſes firent la troiſieme Entrée. Ils étoient vêtus de lanternes de diverſes couleurs & conduits par le menſonge. Ce perſonnage étoit caractériſé *par une jambe de bois* qui le faiſoit clocher en marchant, *par un habit compoſé* de

pluſieurs maſques, & *par une lanterne ſourde* * qu'il portoit à la main.

La quatrieme Entrée étoit compoſée du Sommeil qui conduiſoit les Habitans des montagnes ombrageuſes. Les Songes agréables, les funeſtes, & les plaiſans le ſuivoient, & ils danſerent des pas ingénieux de ces divers caracteres.

Dans ce moment, le ſon des trompettes & des timballes ſe fit entendre, & une femme modeſtement parée deſcendit des Alpes. Elle repréſentoit la véritable Renommée. Neuf Cavaliers richement vêtus à la Françoiſe marchoient ſur ſes pas. Ils chaſſerent du Théâtre les Quadrilles précé-

* La jambe de bois & la lanterne ſourde attribuées au menſonge, ſont deux idées bien neuves & bien comiques.

dentes qui s'en étoient emparées, & la Renommée leur laiſſa libre, après ſon récit, le champ de la Gloire.

Des vers Italiens qu'elle fit pleuvoir en s'envolant, ſur l'Aſſemblée, apprenoient que c'étoit à la fortune & à la valeur du Roi de France que la gloire véritable étoit dûe, & que ſes ennemis n'en avoient que l'apparence.

Le grand Ballet qui fut danſé par la Troupe leſte qui avoit ſuivi la Renommée, exprimoit cette vérité par un pas de joie noble & vive qui termina ce grand ſpectacle.

C'eſt par cette galanterie ingénieuſe que le Cardinal de Savoie ſe vengea de la fauſſe opinion que les Courtiſans de Louis XIII. avoient pris d'une Nation ſpirituelle & polie, qui excelloit

depuis long-tems dans un genre, que les François avoient gâté.

Le Cardinal de Richelieu portoit dans tout ce qu'il faiſoit l'amour du grand. Il le cherchoit dans les Arts, & il l'y auroit trouvé peut-être, s'il n'avoit pas été entouré de talens médiocres, qu'il crut ſupérieurs, parce qu'ils lui diſoient ſans ceſſe qu'il l'étoit lui-même. La baſſe plaiſanterie, les danſes ridicules, les pas d'un comique groſſier qui occupoient les Courtiſans dans les Fêtes d'éclat, devoient néceſſairement lui déplaire ; mais c'étoit moins par goût pour le bon, que par antipathie pour le bas. Il lui auroit été impoſſible de prendre le ton à la mode ; mais il ne lui étoit pas aiſé d'en donner un meilleur. Il n'aimoit point Corneille, & il eſtimoit Deſmarets : c'eſt-à-dire,

qu'avec les parties précieuſes d'un génie ſupérieur pour le Gouvernement qu'il poſſédoit à un degré éminent, il lui auroit fallu encore, pour pouvoir rendre les Arts floriſſans, cette fineſſe de diſcernement, ce ſentiment délicat du vrai, qui peuvent ſeuls apprécier avec une juſteſſe prompte & sûre les talens des Artiſtes.

L'eſprit de ce grand homme ſe refuſoit au bas, & dans le même tems il ſe perdoit dans le Phébus. Le goût l'auroit arrêté dans le milieu de ces deux extrémités également vicieuſes. On démêle quel étoit ſon penchant naturel pour le grand, & ſon peu de juſteſſe dans les choſes de pur agrément par le Ballet qu'il donna au Roi dans le Palais Cardinal le 7 Février 1641 : il eut pour titre *la Proſpérité des Armes de la France.*

On en publia le ſujet avec cet avertiſſement ampoulé. « Après » avoir reçû tant de victoires du » Ciel, ce n'eſt pas aſſez de l'a- » voir remercié dans les Tem- » ples ; il faut encore que le reſ- » ſentiment de nos cœurs éclate » par des réjouiſſances publiques. » C'eſt ainſi que l'on célebre les » grandes Fêtes. Une partie du » jour s'emploie à louer Dieu, & » l'autre aux paſſe-tems honnê- » tes. Cet hyver doit être une » longue Fête après de longs tra- » vaux.

» Non-ſeulement le Roi & » ſon grand Miniſtre qui ont tant » veillé & travaillé pour l'agran- » diſſement de l'Etat, & tous ces » vaillans Guerriers qui ont ſi va- » leureuſement exécuté ſes nobles » deſſeins doivent prendre du re- » pos & des divertiſſemens ; mais

» encore tout le Peuple doit ſe
» réjouir, qui, après ſes inquié-
» tudes dans l'attente des grands
» ſuccès, reſſent un plaiſir auſſi
» grand des avantages de ſon
» Prince, que ceux même qui
» ont le plus contribué pour ſon
» ſervice & pour ſa gloire ».

L'Harmonie fit le récit du premier Acte, & l'Enfer s'ouvrit. L'Orgueil, l'Artifice, le Meurtre, le Déſir de régner, la Tyrannie & le Déſordre formerent la premiere Entrée, & Pluton ſuivi de quatre Démons fit la ſeconde. La troiſieme fut compoſée de Proſerpine & des trois Parques. On vit paroître alors les Furies armées de leurs ſerpens, dans le même tems qu'un Aigle deſcendoit des Nues, & que deux énormes Lions ſortoient d'une horrible caverne.

Les Furies approchent, touchent l'Aigle & les Lions, leur inſpirent les fureurs dont elles ſont animées ; l'Enfer ſe referme & la Terre reparoît.

Mars & Bellone, la Renommée & la Victoire danſerent la cinquieme & la ſixieme Entrée. L'Hercule François qui parut dans ce moment au milieu de ces quatre perſonnages danſa la ſeptieme. Il fit diſparoître l'Aigle en le touchant d'une fléche, & il abbattit les Lions de deux coups de maſſue. Le Ballet devint alors général, & ce pas termina le premier Acte.

Le Théâtre au ſecond repréſentoit les Alpes couvertes de neiges, & l'Italie ſur une de ces montagnes fit le récit. Après qu'elle ſe fut retirée, les Alpes s'ouvrirent. On vit dans l'éloignement la ville

de Cazal, les retranchemens des Eſpagnols, & le camp des François.

Quatre Fleuves d'Italie qui appelloient ces derniers danſerent la premiere Entrée. Quatre François qui couroient à leur ſecours firent la ſeconde. Quatre Eſpagnols, après avoir danſé la troiſieme, ſe retirent dans leurs retranchemens, où les François les attaquent & les forcent. La Fortune les ſuit, portant les Armes de la France, & fait la quatrieme Entrée.

Auſſi-tôt, & ſans autre à propos, le Théâtre change & repréſente Arras. On voit les Flamands avec des pots de bierre, qui viennent recevoir les François, & ceux-ci entrent dans la Ville, malgré les efforts des Eſpagnols. Alors Pallas, Déeſſe de la Pru-

dence, paroît avec ſa ſuite ordinaire. Elle vient retirer quelques François du parti d'Eſpagne, & ſon Entrée finit le ſecond Acte.

Le Théâtre repréſente la mer environnée de rochers, & le récit de trois Sirenes commence le troiſieme Acte. Il eſt compoſé de pluſieurs Entrées de Néréïdes & de Tritons, après leſquelles l'Amérique paroît ſuivie de ſes Peuples. Elle préſente ſes tréſors à l'Eſpagne portée ſur de riches Gallions qui couvrent la mer. Dans ce moment les Gallions François ſe montrent. Ils voguent à pleines voiles contre ceux d'Eſpagne, les attaquent, les combattent & les brulent. Le Général François victorieux débarque avec ſes Troupes & les Maures qu'il a fait eſclaves; & le troiſieme Acte finit par cette Entrée de Triomphe.

Le Ciel s'ouvre au commencement de l'Acte quatrieme. Vénus, l'Amour & les Graces qui en deſcendent font le récit. Mercure, Apollon, Bachus & Momus accompagnés de leur cortége ordinaire danſent les premieres Entrées. L'Aigle, alors, & les Lions du premier Acte reparoiſſent. Hercule ſort du fond du Théâtre pour les combattre; mais Jupiter deſcend des Cieux. Il touche l'Aigle & les Lions, pour leur ôter la fureur que les Euménides leur avoit inſpirée; il remet la maſſue ſur l'épaule d'Hercule, comme pour le prier de ſe contenter de ſes exploits, & il danſe enſuite la derniere Entrée avec toutes les Divinités du Ciel qui l'accompagnoient.

La Terre ornée de fleurs & de verdure formoit la décoration du

cinquieme Acte. La Concorde ſur une machine élégante & riche, entourée de fleurs & de fruits parut dans les airs, & fit le récit.

L'Abondance, les Jeux, les Plaiſirs, la Bonne-chere compoſoient la premiere Entrée. Les Réjouiſſances populaires firent la ſeconde par des Danſes ridicules & des ſauts périlleux. Cardelin, baladin fameux, y danſa ſur la corde que des nuages cachoient aux yeux des Spectateurs. Son Entrée fut ſuivie de celles qu'exécuterent les adreſſes différentes du corps perſonnifiées, qui firent leurs exercices ſur des rhinocerots.

Pluſieurs Admirateurs des conquêtes du Roi danſerent la derniere Entrée avec la Gloire qui s'envola, & ſe perdit dans les airs. C'eſt par ce vol que fut terminé ce bizarre Spectacle.

» Quand je conſidere (dit un » Auteur * qui avoit approfondi » cette matiere) que le ſujet de » ce Ballet eſt la *proſpérité des Ar-* » *mes de la France*, je cherche ce » ſujet dans les Entrées des Tri- » tons, des Néréïdes, des Muſes, » d'Apollon, de Mercure, de Ju- » piter, de Cardelin, des Rhi- » nocerots, &c. »

Cette compoſition raſſemble en effet tout le déſordre d'une imagination auſſi grande que déréglée, des idées nobles noyées dans un fatras d'objets puériles & ſans rapport, un déſir exceſſif d'attirer l'admiration, des recherches déplacées, de l'érudition ſans graces, de la Poëſie inutile, beaucoup de magnificence perdue, & pas la moindre étincelle de goût.

* Le Pere Ménétrier, Jéſuite. Préf. de ſon Traité des Ballets.

On fit ſervir à ce ſpectacle les débris des décorations, des habits, des machines qu'on avoit employé l'année précédente à la repréſentation de la Tragédie de Mirame *; ouvrage ſi peu fait pour réuſſir, que tout le pouvoir

*Nous devons à la protection ſinguliere que le Cardinal de Richelieu accordoit à ce mauvais ouvrage, ou à l'intérêt plus particulier qu'il prenoit à ſon ſuccès notre premiere Salle de Spectacle un peu réguliere. C'eſt celle où on repréſente aujourd'hui l'Opéra. Elle eſt ſans doute très-inférieure à ce qu'elle devroit être; mais dans ce tems elle dut paroître fort magnifique. On ne s'étoit ſervi juſqu'alors que de jeux de paulme.

Après la premiere repréſentation de Mirame, le Cardinal s'étoit retiré à Ruel. Deſmarets & Petit coururent l'y joindre. Il leur dit en les voyant entrer: *Eh bien, les François n'auront jamais du goût pour les belles choſes. Ils n'ont point été charmés de Mirame.* Cette Piece fut repréſentée pour la premiere fois le 14. Mars 1639. La dépenſe qu'elle coûta paſſoit neuf cens mille livres.

du premier Miniſtre ne fut pas aſſez fort pour l'empêcher de tomber ; mais qui, à le conſidérer philoſophiquement, fut cependant le premier fondement de notre Théâtre.

Les ſoins du Miniſtere, ſes dépenſes, la conſtruction d'une Salle nouvelle dans Paris firent comprendre à la Cour & à la Ville que les Spectacles publics, vûs juſqu'alors avec aſſez d'indifférence, méritoient ſans doute quelque conſidération ; puiſqu'ils occupoient la prévoyance, les ſoins, les ſollicitudes d'un Miniſtre, que, malgré toute leur haine, ils étoient forcés d'admirer.

C'eſt faire beaucoup en France pour un Art, que de lui donner aux yeux de la multitude un air d'importance, & telle eſt la ſupériorité des hommes vraiment

grands, que leurs défauts même ont preſque toujours des côtés utiles.

CHAPITRE II.

Des Fêtes du même genre dans les autres Cours de l'Europe.

L'ITALIE étoit déja floriſſante : les Cours de Savoie & de Florence avoient montré dans mille occaſions leur magnificence & leur galanterie : Naples & Veniſe jouiſſoient des Théâtres publics de Muſique & de Danſe : l'Eſpagne étoit en poſſeſſion de la Comédie : la Tragédie, que Pierre Corneille n'avoit trouvée en France qu'à ſon berceau, s'élevoit rapidement dans ſes mains juſqu'au ſublime ; notre Cour ce-

pendant, au milieu de ſes triomphes & ſous le miniſtere d'un homme vraiment grand, dont une œconomie bourgeoiſe ne borna jamais les dépenſes, demeuroit plongée dans la barbarie du mauvais goût. Avec le quart des frais immenſes qu'on y employa pendant le Regne de Louis XIII. pour une multitude preſque innombrable de Spectacles dont elle ne fut pas plus égayée, & qui ne jetterent aucune ſorte de luſtre ſur la Nation, on auroit pû la rendre l'admiration de l'Europe. Il ne falloit que s'y ſervir des hommes, que le génie & l'art mettoient en état d'imaginer & de conduire ces Fêtes continuelles, qu'on avoit véritablement envie de rendre éclatantes.

La France ſera toujours un terroir fertile en talens, lorſqu'on

ſçaura, je ne dis pas les cultiver; il ſuffit de ne pas les y étouffer dès leur naiſſance. L'honneur, qu'on me paſſe le terme, y eſt l'idole de la nation; & c'eſt l'honneur qui fut toujours l'eſprit vivifiant des talens en tout genre.

Entre pluſieurs perſonnages médiocres qui entouroient le Cardinal de Richelieu, il s'étoit pris de quelque amitié pour Durand, homme maintenant tout-à-fait inconnu, & que je n'arrache aujourd'hui à ſon obſcurité, que pour faire connoître combien les préférences ou les dédains des gens en place, qui donnent toujours le ton de leur tems, influent peu cependant ſur l'avenir des Artiſtes.

Ce Durand, Courtiſan ſans talens d'un très-grand Miniſtre ſans goût, avoit imaginé & conduit

le

le plus grand nombre des Fêtes de la Cour de Louis XIII. Les François qui avoient du génie trouverent les accès difficiles & la place priſe : ils ſe répandirent dans les Païs Etrangers, & ils y firent éclater l'imagination, la galanterie & le goût qu'on ne leur avoit pas permis de déployer dans le ſein de leur Patrie.

La gloire qu'ils y acquirent réjaillit cependant ſur elle ; & il eſt flateur encore pour nous aujourd'hui, que les Fêtes les plus magnifiques & les plus galantes qu'on ait jamais données à la Cour d'Angleterre, ayent été l'ouvrage des François.

Le mariage de Frédéric cinquieme Comte Palatin du Rhin avec la Princeſſe d'Angleterre en fut l'occaſion, & l'objet. Elles commencerent le premier jour

par des feux d'Artifice *en action* ſur la Tamiſe. Idée noble, ingénieuſe & nouvelle, qu'on a trop négligée, après l'avoir trouvée, & qu'on auroit dû employer toujours à la place de ces deſſeins ſans imagination & ſans art, qui ne produiſent que quelques étincelles, de la fumée, & du bruit.

Ces Feux furent ſuivis d'un Feſtin ſuperbe, dont tous les Dieux de la Fable apporterent les ſervices, en danſant des Ballets formés de leurs divers caracteres *. Un Bal éclairé avec beaucoup de goût, dans des Salles préparées avec grande magnificence termina cette premiere nuit.

La ſeconde commença par une Maſcarade aux flambeaux, compoſée de pluſieurs troupes de Maſ-

* Cette partie étoit imitée de la Fête de Bergonce de Botta.

ques à cheval. Elles précédoient deux grands chariots éclairés par un nombre immenſe de lumieres, cachées avec art aux yeux du Peuple, & qui portoient toutes ſur pluſieurs groupes de perſonnages, qui y étoient placés en différentes poſitions. Dans des coins dérobés à la vûe par des toiles peintes en nuages, on avoit rangé une foule de Joueurs d'inſtrumens. On jouiſſoit ainſi de l'effet, ſans en appercevoir la cauſe, & l'harmonie alors a les charmes de l'enchantement.

Les perſonnages qu'on voyoit ſur ces chariots étoient ceux qui alloient repréſenter un Ballet devant le Roi, & dont on formoit par cet arrangement un premier ſpectacle pour le Peuple, dont la foule ne ſçauroit, à la vérité, être admiſe dans le Palais; mais qui

dans ces occaſions doit toujours être compté pour beaucoup plus qu'on ne penſe.

Toute cette pompe, après avoir traverſé la ville de Londres, arriva en bon ordre, & le Ballet commença. Le ſujet étoit ; *Le Temple de l'Honneur, dont la Juſtice étoit établie ſolemnellement la Prêtreſſe.*

Le ſuperbe Conquérant de l'Inde, le Dieu des richeſſes, l'Ambition, le Caprice chercherent en vain à s'introduire dans ce Temple. L'Honneur n'y laiſſa pénétrer que l'Amour & la Beauté, pour chanter l'Hymne nuptial des deux nouveaux Epoux.

Rien n'eſt plus ingénieux que cette compoſition, qui reſpiroit par-tout la ſimplicité & la galanterie.

Deux jours après, trois cens

Gentilshommes repréſentant toutes les Nations du monde & diviſés par troupes, parurent ſur la Tamiſe dans des batteaux ornés avec autant de richeſſe que d'art. Ils étoient précédés & ſuivis d'un nombre infini d'inſtrumens, qui jouoient ſans ceſſe des fanfares, en ſe répondant les uns les autres. Après s'être montrés ainſi à une multitude innombrable, ils arriverent au Palais du Roi, où ils danſerent un grand Ballet allégorique.

La Religion réuniſſant la grande Bretagne au reſte de la Terre * étoit le ſujet de ce Spectacle.

Le Théâtre repréſentoit le globe du monde. La vérité, ſous le nom d'*Alithie*, étoit tranquillement couchée à un des côtés du

* En oppoſition à cet ancien Proverbe : *Et toto diviſos orbe Britannos.*

Théâtre. Après l'ouverture, les Muſes expoſerent le ſujet.

Atlas parut avec elles. Il dit, qu'ayant appris d'Archimede que ſi on trouvoit un point ferme, il ſeroit aiſé d'enlever toute la maſſe du monde, il étoit venu en Angleterre, qui étoit ce point ſi difficile à trouver, & qu'il ſe déchargeoit déſormais du poids qui l'avoit accablé, ſur *Alithie* compagne inſéparable du plus ſage & du plus éclairé des Rois.

Après ce récit, le Vieillard, accompagné des trois Muſes *Uranie*, *Terpſicore & Clio*, s'approcha du globe, & il s'ouvrit.

L'Europe vêtue en Reine en ſortit la premiere ſuivie de ſes filles, la France, l'Eſpagne, l'Italie, l'Allemagne, & la Gréce. L'Océan & la Méditerranée l'accompagnoient, & ils avoient à

leur ſuite la Loire, le Guadalquivir, le Rhin, le Tibre & l'Achélous.

Chacune des filles de l'Europe avoit trois Pages caractériſés par les habits de leurs Provinces. La France menoit avec elle un Baſque, un Bas-Breton, un Arragonois & un Catalan; l'Allemagne, un Hongrois, un Bohémien & un Danois; l'Italie, un Napolitain, un Vénitien & un Bergamaſque; la Gréce, un Turc, un Albanois & un Bulgare.

Cette ſuite nombreuſe danſa un avant-Ballet; & des Princes de toutes les Nations qui ſortirent du globe avec un cortége brillant, vinrent danſer ſucceſſivement des Entrées de pluſieurs caracteres, avec les perſonnages qui étoient déja ſur la Scêne.

Atlas fit enſuite ſortir dans le

même ordre les autres parties de la Terre, ce qui forma une diviſion ſimple & naturelle du Ballet, dont chacun des Actes fut terminé par les hommages que toutes ces Nations rendirent à la jeune Princeſſe d'Angleterre, & par des préſens magnifiques qu'elles lui firent.

Qu'on compare cette Fête remplie d'eſprit & de variété avec l'aſſemblage groſſier des parties iſolées & ſans choix du Ballet *des proſpérités des Armes de la France*, & on aura une idée juſte des effets divers que peut produire dans les beaux Arts, le diſcernement ou le mauvais goût des gens en place.

CHAPITRE III.

Fêtes de Louis XIV. relatives à la Danſe, depuis l'année 1643. juſqu'en l'année 1672.

LA Minorité de Louis XIV. fut en France l'aurore du goût & des beaux Arts. Soit que l'eſprit ſe fut développé par la continuité des Spectacles publics, qui ſont toujours l'Ecole la plus inſtructive de la multitude, ſoit qu'à force de donner des Fêtes à la Cour, l'imagination s'y fut peu-à-peu échauffée, ſoit enfin que le Cardinal Mazarin, malgré les tracaſſeries qu'il eut à ſoutenir & à détruire, y eut porté ce ſentiment vif des choſes aimables qui eſt ſi naturel à ſa Nation; il eſt certain

que les ſpectacles, les amuſemens, les plaiſirs pendant ſon Miniſtere, n'eurent plus ni la groſſiereté, ni l'enflure qui furent le caractere de toutes les Fêtes d'éclat du Régne précédent.

Le Cardinal Mazarin avoit de la gaieté dans l'eſprit, du goût pour le plaiſir, & dans l'imagination moins de faſte, que de galanterie. On trouve les traces de ces trois qualités diſtinctives dans tous les Bals & les grands Ballets qui furent faits ſous ſes yeux.

Benſerade fut chargé de l'invention, de la conduite, & de l'exécution de preſque tous ces amuſemens.

Celui de Caſſandre exécuté au Palais Cardinal le 26. Février 1651. qui étoit de ſa compoſition, fut le premier dans lequel on vit danſer Louis XIV. Il

avoit treize ans. Il continua de s'occuper de cet exercice juſqu'en 1669 *. Il l'abandonna alors pour toujours, frappé de ces beaux vers du *Britannicus* de Racine :

Pour toute ambition, pour vertu ſinguliere,
Il excelle à conduire un char dans la carriere,
A diſputer des prix indignes de ſes mains,
A ſe donner lui-même en ſpectacle aux Romains,
A venir prodiguer ſa voix ſur un Théâtre, &c.

Je ne m'étendrai point ſur les Fêtes trop connues de ce Regne éclatant. On ſçait, dans les Royaumes voiſins comme en France, qu'il eſt l'époque de la grandeur de cet Etat, de la gloire des Arts & de la ſplendeur de l'Europe.

* Le Ballet de Flore repréſenté le 13. Février 1669. fut le dernier dans lequel Lous XIV. danſa. Il avoit trente-un ans.

Je me borne à rapporter une circonſtance qui eſt de mon ſujet, & qui peut ſervir à la conſolation, à l'encouragement, & à l'inſtruction des gens de Lettres & des Artiſtes. J'ai dit que Benſerade étoit chargé de la compoſition des grands Ballets de la Cour. Il avoit de la fertilité, la méchanique du vers facile, des graces, de la fineſſe, un tour galant dans l'eſprit. Peut-être manquoit-il d'élévation ; mais il avoit de la juſteſſe, & s'il avoit eu plus de tems à lui pour les compoſitions fréquentes qu'on lui demandoit, il y auroit mis ſans doute plus de correction.

Ce Poëte devint bientôt célébre dans ce genre ; mais le P..... de P***, homme fort aimable, & fait en tout pour la bonne compagnie, qui en ce tems-là étoit

toujours excellente, balança ſa réputation, & ſans le vouloir peut-être, fut ſur le point de la lui ravir. Le P..... de P***. avoit réellement de l'eſprit, des connoiſſances, & du goût, autant qu'il en faut pour ſentir les beautés d'une compoſition théâtrale, pour éclairer un Auteur, pour décider même de ſon dégré de talent ; mais bien moins que n'en exige l'invention, la charpente, l'aſſemblage, en un mot, d'un grand ouvrage. Il s'étoit trouvé à portée de voir Benſerade, d'examiner ſes plans, & quelquefois de faire de petits vers pour les gens de qualité qui devoient en remplir les perſonnages.

Il n'en fallut pas davantage pour lui donner à la Cour une conſidération, qu'il méritoit ſans doute d'ailleurs, & qui auroit

dû être indifférente à Benſerade, ſi elle ne s'étoit pas établie ſur les débris de la ſienne.

L'Auteur eſt diſcuté publiquement & à la rigueur. L'homme du monde qui travaille, dit-on, pour ſon plaiſir, eſt toujours jugé à huis clos & par des Juges de faveur. On attend tout du premier; on n'exige preſque rien du ſecond. Les ouvrages de l'un ſont comme une ſtatue toute nue expoſée au ſortir des mains de l'Artiſte aux regards critiques de la multitude, des connoiſſeurs & de ſes rivaux. Les gentilleſſes de l'autre reſſemblent à ces femmes plus adroites que belles qui ne ſe laiſſent voir que furtivement, & dans des réduits peu éclairés. Tels étoient les avantages des jolis vers du P..... de P***. ſur les travaux de longue haleine de Ben-

ſerade. Quelques Quatrains aſſez ingénieux avoient plus fait pour le Poëte de ſociété, que vingt Ballets repréſentés avec ſuccès n'avoient pû faire pour le Poëte en titre d'office.

Ce n'étoit pas tout. A meſure que l'idée qu'on ſe formoit du P.... de P***. croiſſoit dans les eſprits trop prévenus pour lui, on ſe dégoûtoit de *Benſerade* dans les ouvrages duquel on croyoit voir toujours les mêmes choſes. On aſpiroit au plaiſir *d'être dédommagé par un homme neuf, des rapſodies d'un Auteur uſé.* Ce diſcours paſſoit de bouche en bouche. Il devint bientôt une rumeur, un cri général : le P..... de P***. en fut flatté, & s'y laiſſa prendre. Il compoſa le *Ballet des Amours déguiſés* : on fit les plus riches préparatifs pour ſon exécution : le Roi

voulut y danſer : les Dames les plus qualifiées, les Seigneurs les plus diſtingués y briguerent des Entrées. On regardoit le ſuccès comme infaillible, le P. de P***. comme la reſſource unique, & Benſerade comme un homme médiocre, ſans goût, ſans imagination & preſque ſans talent. C'eſt dans ces diſpoſitions de toute la Cour, que l'ouvrage fut repréſenté le 13 Février 1664; & il tomba de la maniere la plus complette.

Benſerade triompha; & la chûte de ſon Rival lui auroit rendu toute ſa gloire, s'il n'avoit avili ſon triomphe * par un premier mouvement impardonnable. Il fit de méchans vers contre le P... de

* Voyez le Diſcours de l'Abbé Lallemand, qui eſt à la tête des Œuvres de Benſerade.

P***. qui à ſon tour commença de mériter ſa chûte, en répondant à l'injure de Benſerade par une autre.

Les Poëtes, les gens de Lettres, les Artiſtes ne ſeront-ils jamais perſuadés, par les exemples éclatans qui frappent leurs yeux, par l'expérience de tous les ſiécles, par la voix intérieure qui crie ſans ceſſe dans le fond de leur cœur, que l'envie, la malignité, les fureurs de la jalouſie dégradent, aviliſſent, deshonorent ?

La carriere des Arts eſt celle de la gloire. Il eſt impoſſible qu'on puiſſe y courir ſans obſtacles, ſans embarras, ſans rivaux. Il eſt des momens de dégoût, des occaſions d'impatience, des préférences piquantes, des coups inattendus, des revers douloureux, des injuſtices outrageantes. L'ame s'affec-

te, l'eſprit s'aigrit, la bile s'allume, le trait échappe, & il nous perd.

Du flegme, une étude profonde, beaucoup de patience, un grand fond de fermeté, la certitude que les hommes ne ſont pas toujours injuſtes, le ſecours du tems, & ſur-tout des efforts redoublés pour mieux faire ; voilà les moyens légitimes qu'on doit ſe ménager pour les circonſtances malheureuſes, les ſeules armes avec leſquelles il faut combattre ſes ennemis, les grandes reſſources qu'il eſt glorieux d'employer en faveur de la bonne cauſe.

Les flots de la multitude emportent bien loin de vous un rival qui vous eſt inférieur. Dans ces momens d'ivreſſe & de délire, que peuvent vos murmures, vos cris, vos mouvemens ? Oppoſez

une tête froide à l'orage, & laiſſez couler le torrent : ſi la ſource dont il part n'eſt ni pure, ni féconde, vous le verrez baiſſer, ſe deſſécher, diſparoître, & ne laiſſer après lui qu'une vaſe infectée.

Une cabale puiſſante ſuſcite contre vous une foule de Juges injuſtes. Vous connoiſſez l'auteur de votre diſgrace. La colere vous le peint avec des traits qui rendus au grand jour peuvent le couvrir d'un ridicule éternel. Cette cruelle idée vous rit & rien ne vous arrête. Votre plume ſe trempe dans le fiel. Vous eſpérez tracer ſa honte, & immortaliſer votre vengeance. Quelle erreur ! le blanc, contre lequel vous tirez à bout-portant eſt appuyé ſur une colonne de marbre. La balle le perce ſans doute ; mais la colonne la repouſſe contre vous : vous

tombez l'un & l'autre frappés du même coup, & vous reſtez à terre, pour y être foulés aux pieds de la multitude, dont vous auriez tôt ou tard fixé l'admiration, & qui vous mépriſe.

Hommes privilégiés par la nature, aimez-vous mutuellement; eſtimez-vous, encouragez-vous: donnez le ton au Public qui ne demande pas mieux que de le prendre. Son penchant le porte à vous careſſer, à vous chérir, à vous eſtimer. S'il ſe refroidit quelquefois, s'il vous humilie, s'il vous dédaigne, c'eſt preſque toujours votre faute, & rarement la ſienne. Regardez-vous comme les enfans d'une même famille, & concourez de tous vos efforts à ſa ſplendeur. Soyez rivaux ſans jalouſie; diſputez le prix ſans aigreur; courez au même but avec

amitié. Si vous voulez vivre heureux, ſi vous aſpirez à l'eſtime publique, ſi l'honneur de votre nom vous intéreſſe, employez le préſent à mériter les ſuffrages de l'avenir. Aimez la gloire, & ne haïſſez que l'envie ; mais ne la craignez pas. *Les mouches cantharides ne s'attachent qu'au meilleur bled, & aux roſes les plus fraîches.... Je n'ai rien fait encore qui ſoit digne d'eſtime, diſoit Thémiſtocle dans ſa jeuneſſe ; tout le monde m'accueille, & perſonne ne me porte envie* *.

* Plutarque. Œuvres morales de l'envie & de la haine.

CHAPITRE IV.

Vices du grand Ballet.

LE grand Ballet eſt un ſpectacle de Danſe. Les vers qui expoſent le ſujet, les machines qui l'embelliſſent, les décorations qui établiſſent le lieu où il s'exécute, n'en ſont que des parties acceſſoires. La Danſe eſt l'objet principal.

Or la Danſe théâtrale, ainſi que la Poëſie dramatique, doit toujours peindre, retracer, être elle-même une action. Tout ce qui ſe paſſe au Théâtre, eſt ſujet à cette loi immuable. Tout ce qui s'en écarte, eſt froid, monotone, languiſſant.

Il n'eſt donc pas poſſible de faire du grand Ballet un Specta-

cle ſuſceptible de l'*intérêt* théâtral ; parce que cet *intérêt* ne peut ſe trouver que dans la repréſentation d'une action ſuivie.

Chaque œuvre dramatique a le ſien. Le Spectateur eſt attaché, ou par le cœur, ou par l'eſprit à la ſuite ſucceſſive de l'événement qui ſe paſſe ſous ſes yeux. C'eſt cet attachement que l'art du Théâtre inſpire ; c'eſt cette attention ſuivie & involontaire qu'il fait naître, qu'on a nommé *intéret*, & il a autant de caracteres plus ou moins vifs, qu'il y a de genres d'actions propres au Théâtre.

Dans le grand Ballet, il y a beaucoup de mouvement, & point d'action. La Danſe peut bien y peindre par les habits, par des pas, par des attitudes des caracteres nationaux, quelques perſonnages de la Fable, ou

de l'Hiſtoire ; mais ſa peinture reſſemble alors à la peinture ordinaire qui ne peut rendre qu'un ſeul moment ; & le Théâtre par ſa nature eſt fait pour repréſenter une ſuite de momens, de l'enſemble deſquels il réſulte un tableau vivant & ſucceſſif qui reſſemble à la vie humaine.

Il étoit aiſé de combiner les différentes Entrées du grand Ballet de maniere qu'elles concouruſſent toutes à l'objet principal qu'on s'y propoſoit, & d'y procurer aux Danſeurs des occaſions d'y développer les graces de la Danſe ſimple ; mais la Danſe compoſée, celle qui exprime les paſſions & par conſéquent la ſeule digne du Théâtre, ne pouvoit y entrer qu'en paſſant. Les Furies, dans une Entrée particuliere, par exemple, pouvoient ſans doute

par

par des pas rapides, par des ſaults précipités, par des tourbillons violens, peindre la rage qui les agite ; mais ce n'étoit qu'un trait général, un coup de pinceau épiſodique. Il en réſultoit qu'on avoit vû les Furies, & rien de plus.

Dans une action, au contraire, où la Vengeance & les Euménides voudroient inſpirer les tranſports qu'elles reſſentent à un perſonnage principal, tout l'art de la Danſe employé à peindre par gradation & d'une maniere ſucceſſive, l'intention de ces barbares Divinités, les combats de l'Acteur, les efforts des Furies, les coups redoublés de pinceau, toutes les circonſtances animées, en un mot, d'une pareille action demeureroient gravées dans l'eſprit du Spectateur, échaufferoient

ſon ame par dégrés, & lui feroient goûter tout le plaiſir que produit au Théâtre le charme de l'imitation.

Le grand Ballet qui coûtoit des frais immenſes, ne procuroit donc à la Danſe rien de plus que les Bals maſqués. Il falloit qu'on ſçût, pour y réuſſir, déployer ſes bras avec grace, conſerver l'équilibre dans ſes poſitions, former ſes pas avec légereté, développer les reſſorts du corps en meſure; & toutes ces choſes, ſuffiſantes pour le grand Ballet, & pour la Danſe ſimple, ne ſont que l'alphabet de la Danſe théâtrale.

CHAPITRE V.

Etabliſſement de l'Opéra François.

L'OPERA François eſt une compoſition dramatique, qui pour la forme reſſemble en partie aux Spectacles des Anciens, & qui pour le fond a un caractere particulier, qui la rend une production de l'eſprit & du goût tout-à-fait nouvelle.

Quinault en eſt l'inventeur; car Perrin, Auteur des premiers Ouvrages François en Muſique repréſentés à Paris, n'effleura pas même le genre, que Quinault imagina peu de tems après.

Les Italiens eurent pour guides dans l'établiſſement de leur Opéra la Fête de Bergonce de Bot-

ta, & les belles compoſitions des anciens Poëtes tragiques. La forme qu'ils ont adoptée tient beaucoup de la Tragédie Grecque, en a preſque tous les défauts, & n'en a que rarement les beautés.

Quinault a bâti un édifice à part. Les Grecs & les Latins l'ont aidé dans les idées primitives de ſon deſſein; mais l'arrangement, la combinaiſon, l'enſemble ſont à lui ſeul. Ils forment une compoſition fort ſupérieure à celle des Italiens & des Latins, & qui n'eſt point inférieure à celle même des Grecs.

Ces propoſitions ſont nouvelles. Pour les établir, il faut de grandes preuves. Je crois pouvoir les fournir à ceux qui voudront les lire ſans prévention. Remontons aux ſources, & ſuppoſons pour un moment que nous n'a-

vons jamais ouï parler des Spectacles de France, d'Italie, de Rome & d'Athènes. Dépouillons toute prédilection pour l'une ou pour l'autre Muſique, queſtion tout-à-fait étrangere à celle dont il s'agit. Laiſſons à part la vénération, que nous puiſons dans la pouſſiere des Colleges, pour les ouvrages de l'antiquité. Oublions la chaleur avec laquelle les Italiens parlent de leur Opéra, & le ton de dédain dont les critiques du dernier ſiécle ont écrit en France, des Ouvrages Lyriques de Quinault. Examinons, en un mot, philoſophiquement ce que les Anciens ont fait, ce que les Italiens exécutent, & ce que le plan qu'a tracé Quinault nous fait voir qu'il a voulu faire. Je penſe qu'il réſultera de cet examen une démonſtration en

faveur des propoſitions que j'ai avancées.

Mon ſujet m'entraîne indiſpenſablement dans cette diſcuſſion. La Danſe ſe trouve ſi intimement unie au plan général de Quinault, elle eſt une portion ſi eſſentielle de l'Opéra François, que je ne puis me flatter de la faire bien connoître, qu'autant que la compoſition dont elle fait partie ſera bien connue.

Les Grecs ont imaginé une repréſentation vivante des différentes paſſions des hommes : ce trait de génie eſt ſublime.

Ils ont expoſé ſur un Théâtre des Héros dont la vie merveilleuſe étoit connue : il les ont peints en action, dans des ſituations qui naiſſoient de leur caractere, ou de leur hiſtoire, & toutes propres à faire éclater les grands mouve-

mens de l'ame. Par cet artifice la Poëſie & la Muſique * unies pour former une expreſſion complette ont fait paſſer mille fois dans les cœurs des Grecs la pitié, l'admiration, la terreur. Une pareille invention eſt un des plus admirables efforts de l'eſprit humain.

Le Chant ajoutoit & devoit ajouter de la force, un charme nouveau, un pathétique plus touchant à un ſtile ſimple & noble, à un plan ſans embarras, à des ſituations preſque toujours heureuſement amenées, jamais forcées, & toutes aſſez théâtrales, pour que l'œil, à l'aſpect des tableaux qui en réſultoient, fut un moyen auſſi sûr que l'oreille, de

* Tous les Ouvrages dramatiques Grecs étoient repréſentés en Muſique. Les preuves en ſont évidentes pour qui a quelque connoiſſance de l'antiquité.

faire paſſer l'émotion dans l'ame des Spectateurs.

Les Grecs vivoient ſous un gouvernement populaire. Leurs mœurs, leurs uſages, leur éducation avoient dû néceſſairement faire naître d'abord à leurs Poëtes l'idée de ces actions qui intéreſſent des peuples entiers. L'établiſſement des chœurs dans leurs Tragédies, fut une ſuite indiſpenſable du plan trouvé.

Ils les employerent quelquefois contre la vraiſemblance, jamais avec aſſez d'art & toujours comme une eſpece d'ornement poſtiche ; & c'eſt-là un des grands défauts de leur exécution. Ils les faiſoient chanter & danſer ; mais il n'y avoit aucun rapport entre leur chant & leur danſe. Ce vice fut d'autant plus inexcuſable, que leur danſe étoit par elle-même

fort énergique, & qu'elle auroit pû ajouter par conſéquent une force nouvelle à l'action principale, ſi elle y avoit eté mieux liée.

Telle fut la Tragédie des Grecs. Voilà le premier modele : voici la maniere dont les Italiens l'ont ſuivi.

Dans les premiers tems, ils ont pris les ſujets des Grecs, ont changé la diviſion, & l'ont faite en trois Actes. Ils ont retenu leurs chœurs, & ne s'en ſont point ſervis. En conſervant la Muſique, ils ont proſcrit la Danſe. Il eſt aſſez vraiſemblable que leur récitatif, relativement à leur déclamation ordinaire, à l'accent de leur Langue & à leur maniere de la rendre dans les occaſions éclatantes, eſt à-peu-près tel qu'étoit la Mélopée des Grecs ; mais moins ſerrés dans

leur Dialogue, ſurchargeant l'action principale d'événemens inutiles & romaneſques, forçant preſque toutes les ſituations, changeant de lieu à chaque Scêne, accumulant épiſodes ſur épiſodes pour éloigner un dénouëment toujours le même, ils ont fardé le genre, ſans l'embellir; ils l'ont énervé, ſans lui donner même un air de galanterie. Rien auſſi ne reſſemble moins à une Tragédie de Sophocle ou d'Euripide qu'un ancien Opéra Italien : *Arlequin* n'eſt pas plus différent d'un perſonnage raiſonnable.

Les Opéra modernes, dont les détails ſont ſi ornés de fleurs, ſont peut-être encore plus diſſemblables des Tragédies Grecques. L'Abbé Métaſtaze, ce Poête honoré à Vienne, dont les Ouvrages dramatiques ont été mis en

Muſique tant de fois par les meilleurs Compoſiteurs d'Italie, qui ſont preſque les ſeuls qu'on ait encore connus dans les Cours les plus ingénieuſes de l'Europe, & qui ne doivent peut-être leur grande réputation * qu'à la France, où on ne les repréſente jamais, ce Poëte, dis-je, a abandonné la Fable, & n'a puiſé ſes fonds que dans l'Hiſtoire. Ce ſont donc les perſonnages les plus graves, les plus ſérieux, & ſi on l'oſe dire, les moins chantans de l'antiquité, les Titus, les Alexandre, les Didon, les Cyrus, &c. qui exécu-

* En Allemagne, en Italie à peine parloit-on il y a vingt ans de l'Abbé Métaſtaze. On n'écoute dans l'Opéra Italien que la Muſique. Ce ſont les François qui en liſant l'Abbé Métaſtaze ont publié les premiers dans leurs Ecrits, tout ce que valoient les Poëmes de ce grand Poëte moderne.

tent ſur les Théâtres d'Italie non-ſeulement ce chant ſimple des Grecs ; mais encore ces morceaux forts de compoſition, que les Italiens appellent *Aria* * , preſque toujours agréables, quelquefois même raviſſans & ſublimes.

Le charme d'un pareil chant fait oublier apparemment ce défaut énorme de bienſéance. Il eſt cependant d'autant plus inexcuſable, que l'*Aria* n'eſt preſque jamais qu'un morceau iſolé & couſu ſans art, à la fin de chaque Scêne, qu'on peut l'ôter ſans que l'action en ſouffre ; & que, ſi on le ſupprimoit, elle y gagneroit preſque toujours **.

En retenant les chœurs des

* Nous le nommons improprement Ariete. La traduction véritable eſt *Air*. Notre Ariete ne lui reſſemble point, & c'eſt peut-être ſon grand défaut.

** On le pratique ainſi, lorſqu'on re-

Grecs, les Italiens les ont laiſſés avec encore moins de mouvement que ne leur en avoient donné leurs modeles. Ils n'ont aucun intérêt à l'action; ils ne ſervent par conſéquent, qu'à la refroidir ou à l'embarraſſer. On leur donne pour l'ordinaire un morceau ſyllabique à la fin de l'Opéra; on leur fait faire des marches, on les place dans le fonds de quelques-uns des tableaux, pour parer le Théâtre. Voilà tout leur emploi.

Telle eſt la conſtitution de l'Opéra d'Italie *, dont l'enſemble

préſente quelquefois les Tragédies de l'Abbé Méraſtaze ſans Muſique.

* Les Italiens ne ſont pas plus réguliers dans leurs autres compoſitions dramatiques. Voyez Laminte du Taſſe, le Paſtor fido du Guarini. Rien n'eſt plus aimable que leurs détails. Rien n'eſt moins théâtral que leur enſemble.

dénué de vraiſemblance, irrégulier, long *, embrouillé, ſans rapport, n'eſt qu'un mêlange du Théâtre des Grecs, de la Tragédie Françoiſe, & des rapſodies des tems gothiques; comme il eſt cependant le ſeul grand Spectacle d'une Nation vive, délicate & ſenſible, il n'eſt pas étonnant qu'il en faſſe les délices, & qu'il y ſoit ſuivi avec le plus extrême empreſſement. Une partie de la Muſique en eſt ſaillante, les Chanteurs du plus rare talent l'exécutent, & ce Spectacle n'a qu'un tems **. Dans les plus grandes Villes d'Italie, on ne voit l'O-

* L'Opéra d'Italie eſt ſans Danſe. La durée de la Repréſentation eſt de quatre heures.

** Quelle Salle ſeroit aſſez grande pour contenir les Spectateurs, ſi notre Opéra, tel qu'il eſt, n'étoit repréſenté que pendant trois mois.

péra tout au plus que pendant trois mois de l'année, & on y ſonge à la Muſique tous les jours de la vie.

Nous avions un Théâtre tragique repris ſous œuvre par Corneille, & fondé pour jamais ſur le ſublime de ſes compoſitions, lorſque l'Opéra François fut imaginé. L'Hiſtoire étoit le champ fertile que ce grand Poëte avoit préféré ; & c'eſt-là qu'il alloit choiſir ſes ſujets. La Muſique, la Danſe, les Chœurs étoient bannis de ce Théâtre ; la repréſentation mâle d'une action unique expoſée, conduite, dénouée dans le court eſpace de vingt-quatre heures & dans un même lieu, eſt la tâche difficile que Corneille s'étoit impoſée. Il devoit tirer l'illuſion, l'émotion, l'intérêt de ſa propre force. Rien d'étranger ne

pouvoit l'aider à frapper, à ſéduire, à captiver le Spectateur. Oſeroit-on le dire ? une des bonnes Tragédies de cet homme extraordinaire ſuppoſe plus d'étendue de génie que tout le Théâtre des Grecs enſemble.

Quinault connoiſſoit la marche de l'Opéra Italien, la ſimplicité noble, énergique, touchante de la Tragédie ancienne, la vérité, la vigueur, le ſublime de la moderne. D'un coup d'œil il vit, il embraſſa, il décompoſa ces trois genres, pour en former un nouveau qui, ſans leur reſſembler, pût en réunir toutes les beautés. C'eſt ſous ce premier aſpect que s'offrit à ſon eſprit un Spectacle François de Chant & de Danſe.

D'abord le merveilleux fut la pierre fondamentale de l'édifice, & la Fable, ou l'imagination lui

fournirent les ſeuls matériaux qu'il crut devoir employer pour le bâtir. Il en écarta l'Hiſtoire qui avoit déja ſon Theâtre, & qui comporte une vérité, trop connue, des perſonnages trop graves, des actions trop reſſemblantes à la vie commune, pour que, dans nos mœurs reçues, le Chant, la Muſique & la Danſe ne forment pas une diſparate ridicule avec elles.

De-là qu'il bâtiſſoit ſur le merveilleux, il ouvroit ſur ſon Théâtre à tous les Arts la carriere la plus étendue. Les Dieux, les premiers Héros dont la Fable nous donne des idées ſi poëtiques & ſi élevées, l'Olimpe, les Enfers, l'Empire des Mers, les Métamorphoſes miraculeuſes, l'Amour, la Vengeance, la Haine, toutes les paſſions perſonnifiées, les Elé-

mens en mouvement, la Nature entiere animée fourniſſoient dès-lors au génie du Poëte & du Muſicien mille tableaux variés, & la matiere inépuiſable du plus brillant Spectacle.

Le langage muſical ſi analogue à la Langue Grecque, & de nos jours ſi éloigné de la vraiſemblance, devenoit alors non-ſeulement ſupportable; mais encore tout-à-fait conforme aux opinions reçues. La danſe la plus compoſée, les miracles de la peinture, les prodiges de la méchanique, l'harmonie, la perſpective, l'optique, tout ce qui, en un mot, pouvoit concourir à rendre ſenſibles aux yeux & à l'oreille les preſtiges des Arts, & les charmes de la nature entroit raiſonnablement dans un pareil plan, & en devenoit un acceſſoire néceſſaire.

Les chœurs dont les Grecs n'avoient fait qu'un trop foible uſage, & dont les Italiens, ainſi que je l'ai déja dit, n'ont pas ſçu ſe ſervir, placés par Quinault dans les lieux où ils devoient être, lui procuroient des occaſions fréquentes de grand ſpectacle *, des mouvemens généraux **, des concerts raviſſans ***, des coups de Théâtre frappans ****, & quelquefois le pathétique le plus ſublime *****.

* Qu'on ſuppoſe un Théâtre tel qu'il devoit être, & qu'on s'imagine l'effet qui réſultera alors des chœurs du quatrieme Acte de *Perſée*

** Telle eſt la poſition des chœurs dans le quatrieme Acte de Proſerpine & dans le premier d'Armide, dans le troiſieme Acte d'Alceſte.

*** Le Chœur de Phaëton : *Allez répandre la lumiere.*

**** V. le quatrieme Acte de Rolland.

***** Les Chœurs du cinquieme Acte d'Atys.

En liant à l'action principale la Danſe qu'il connoiſſoit bien mieux qu'elle n'a été encore connue, il ſe ménageoit un nouveau genre d'action théâtrale, qui pouvoit donner un feu plus vif à l'enſemble de ſa compoſition, des Fêtes auſſi aimables que galantes, & des tableaux variés à l'infini, des uſages, des mœurs, des Fêtes des Anciens.

Ce grand deſſein fut balancé ſans doute dans l'eſprit de Quinault par quelques difficultés. Le moyen qu'il ne prévit pas qu'il ſe trouveroit tôt ou tard des hommes rigides qui refuſeroient de ſe prêter aux ſuppoſitions de la Fable, des Philoſophes ſéveres dont la raiſon ſeroit rebutée des preſtiges de la Magie, des eſprits forts pour qui la plus belle machine ne ſeroit qu'un jeu d'enfans.

Mais Homère & Virgile, Sophocle & Euripide parurent à Quinault des autorités ſuffiſantes en faveur du genre qu'il projettoit de mettre ſur la Scêne. Il eſpéra que le ſyſtême ancien qui fut la baſe de leurs ouvrages, & qui ſera toujours l'ame de la belle Poëſie, ſeroit ſouffert encore par des Spectateurs inſtruits, & ſur un Théâtre qu'il vouloit conſacrer à la plus délicieuſe illuſion. Il vit dans Arioſte & le Taſſe les effets agréables, les grands mouvemens, les changemens imprévus, que pouvoient produire la Magie; & les grands Ballets qui étoient depuis ſi long-tems le ſpectacle à la mode, lui fourniſſoient trop de preuves journalieres du charme des belles machines, pour qu'il négligeât les avantages que la Méchanique pou-

voit procurer à ſon établiſſement.

Les beaux traits d'Hiſtoire ne ſont pas les ſeuls qui doivent exercer le génie des grands Peintres. La Fable ne leur en fournit-elle pas qui ne ſont ni moins nobles ni moins touchans ? Ecouteroit-on la critique d'un homme de mauvais goût qui déclameroit contre une compoſition de cette eſpece, parce que nous ſçavons tous que la Fable n'eſt qu'une des folies de l'eſprit des premiers tems ?

Le Théâtre n'eſt qu'un tableau vivant des paſſions. Quinault en voyoit un * digne de l'admiration de tous les ſiecles, où elles pouvoient être peintes avec le

* Le Théâtre de la Comédie Françoiſe. Nous avons deux grands genres. Les Italiens n'en ont qu'un. Cette obſervation eſt déciſive, & l'argument qu'elle fournit eſt ſans replique.

pinceau le plus vigoureux, & qui s'étoit emparé avec raiſon de l'hiſtoire. Il falloit ne point empiéter ſur un établiſſement auſſi impoſant, & donner cependant à celui qu'il ſe propoſoit, le caractere d'imitation que doit avoir toute compoſition dramatique. Le *merveilleux* qui réſulte du ſyſtême poëtique rempliſſoit ſon objet, parce qu'il réunit avec la vraiſemblance ſuffiſante au Théâtre, la Poëſie, la Peinture, la Muſique, la Danſe, la Méchanique, & que de tous ces Arts combinés il pouvoit réſulter un enſemble raviſſant, qui arrachât l'homme à lui-même, pour le tranſporter pendant le cours d'une repréſentation animée, dans des régions enchantées.

Ce beau deſſein, n'eſt point une vaine conjecture imaginée

après coup, pour ſéduire le Lecteur. Qu'on ſuive pas à pas la marche de Théſée, d'Atys, d'Armide, &c. on verra l'intention de Quinault, telle qu'on vient de l'expliquer, marquée par-tout avec les traits diſtinctifs de l'eſprit, du ſentiment, & du génie.

Ici on s'arrêtera ſans doute pour chercher la cauſe ſecrette du peu d'effet qui réſulte cependant de nos jours d'un plan ſi magnifique. Le vice eſt-il dans le plan lui-même ? Seroit-il dans l'exécution primitive ? N'eſt-il que dans l'exécution actuelle ?

Il eſt certain que le deſſein de Quinault eſt un effort de génie, qu'on peut mettre à côté de tout ce qui a été imaginé de plus ingénieux pendant le cours ſucceſſif des progrès des beaux Arts ; mais il n'eſt pas moins certain que le plaiſir,

plaiſir, l'émotion, l'amuſement qui en réſultent ſont très-inférieurs aux charmes qu'on devroit & qu'on peut en attendre.

CHAPITRE VI.

Défauts de l'exécution du Plan primitif de l'Opéra François *.

C'Est un Spectacle de Chant & de Danſe que Quinault a voulu faire ; c'eſt-à-dire, que ſur le

* Je dois me borner à ce qui regarde la Danſe, & je ne puis traiter qu'en paſſant cet objet vaſte que je me propoſe d'approfondir dans un ouvrage à part.

On a changé l'ordre naturel dans les commencemens. L'Architecte lors de la conſtruction de l'Edifice a obéi. Le Maître Maçon a commandé. Tous les inconvéniens de l'exécution ancienne & actuelle dérivent de ce déplacement. Je ſçais bien qu'on feindra de ne m'en pas

LA DANSE

ANCIENNE

ET

MODERNE

OU

TRAITÉ HISTORIQUE

DE

LA DANSE.

Par M. DE CAHUSAC, *de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Prusse.*

TOME TROISIEME.

A LA HAYE,

Chez JEAN NEAULME.

M. DCC. LIV.

106038
08

TRAITÉ
HISTORIQUE
DE LA DANSE.

LIVRE TROISIEME.

CHAPITRE I.

Des Fêtes dont la Danſe a été le fond à la Cour de France, depuis l'année 1610. *juſqu'en l'année* 1643.

ON pourroit comparer l'eſpece particuliere d'hommes qui peuplent la Cour des Rois, aux dif-

férentes parties qui compoſent ces beaux cabinets de glaces, qu'a inventé le luxe moderne. Ces grands trumeaux ſi ſemblables les uns aux autres, que l'Art a diviſés & qui les réunit, ſont toujours prêts à recevoir & à rendre l'empreinte de la figure qui les frappe. Ils en deviennent la copie, la peignent, la répétent, la multiplient. Ils ne ſont rien par eux-mêmes. Ils n'exiſtent que par elle & pour elle.

Henri IV. joignoit à un bon eſprit une galanterie cavaliere, & une gaieté franche. Tels parurent les Courtiſans qui l'entouroient. La mauvaiſe ſanté de Louis XIII. le rendoit ſombre. Sa Cour fut triſte. On fit en vain des efforts pour la ſortir de l'excès de langueur dans laquelle elle étoit plongée. Le mal étoit incurable;

parce que le principe ſubſiſtoit toujours. Il arriva alors ce qui arrive communément quand on cherche à ſe défaire d'un défaut habituel, ſans en attaquer la cauſe. On le déguiſe pour un tems; ou, ſi l'on s'en débarraſſe, ce n'eſt qu'en lui ſubſtituant un défaut contraire.

Auſſi ne ceſſa-t-on d'être triſte à la Cour de Louis XIII. que pour y deſcendre juſqu'à une ſorte de joie baſſe, pire cent fois que la triſteſſe. Preſque tous les grands Ballets de ce tems qui étoient les ſeuls amuſemens du Roi & des Courtiſans, ne furent que de froides alluſions, des compoſitions triviales, des fonds miſérables. La plaiſanterie la moins noble, & du plus mauvais goût s'empara pour lors ſans contradiction du Palais de nos Rois. On croyoit

s'y être bien réjoui, lorſqu'on y avoit exécuté le Ballet de *Maître Galimathias, pour le grand Bal de la Douairiere de Billebahault & de ſon Fanfan de Sotteville.* *

On applaudiſſoit au Duc de Nemours qui imaginoit de pareils ſujets; & les Courtiſans toujours perſuadés que le lieu qu'ils habitent eſt le ſeul lieu de la Terre où le bon goût réſide, regardoient en pitié toutes les Nations, qui ne partageoient point avec eux des divertiſſemens auſſi délicats.

La Reine avoit propoſé au Cardinal de Savoie, qui étoit pour lors chargé en France des négociations de ſa Cour, de donner au Roi une Fête de ce genre. La nouvelle s'en répandit, & les

* Repréſenté & danſé par le Roi Louis XIII. en 1626. *Mém. de Maroles. liv.* 1. *pag.* 26.

Courtiſans en rirent. *Ils trouvoient du dernier ridicule qu'on s'adreſſât à de plats Montagnards, pour divertir une Cour auſſi polie que l'étoit la Cour de France.*

On dit au Cardinal de Savoie les propos courans. Il étoit magnifique, & il avoit auprès de lui le Comte Philippe d'Aglié, dont j'ai déja parlé. Il accepta avec reſpect la propoſition de la Reine, & il donna à Monceaux un grand Ballet, ſous le titre de *gli habitatori di monti*, ou les Montagnards.*

Le Théâtre repréſentoit cinq grandes montagnes. On figuroit par cette décoration les monts venteux, les montagnes réſonantes où habitent les Echos, les monts ardens, les monts lumineux, & les montagnes ombrageuſes.

* Il fut danſé le 21 Août 1631.

Le milieu du Théâtre repréſentoit le champ de la Gloire, dont tous les Habitans de ces cinq montagnes prétendoient s'emparer.

La Renommée ridicule, celle qui fait les nouvelles de la canaille, vêtue en vieille montée ſur un âne & portant une trompette de bois*, fit l'ouverture du Ballet par un récit qui en expoſa le ſujet.

Alors une des montagnes s'ouvrit, & un tourbillon de vents en ſortit avec impétuoſité. Les Quadrilles qui formoient cette entrée étoient vêtues de couleur de chair ; tous ceux qui les compoſoient portoient des moulins à vent ſur la tête, & à la main des

* Par alluſion à l'ancien Proverbe, qui dit : *A gens de Village, trompette de bois.*

ſoufflets, qui, agités, rendoient le ſiflement des vents.

La Nymphe Echo qui fit le récit de la ſeconde Entrée amena les Habitans des montagnes réſonantes. Ils portoient un tambour à la main, une cloche pour ornement de tête, & leurs habits étoient couvers de grelots de différens tons, qui formoient enſemble une harmonie gaie & bruyante. Elle s'ajuſtoit à la meſure des airs de l'Orcheſtre, en ſuivant les mouvement cadancés de la Danſe.

Les Habitans des montagnes lumineuſes firent la troiſieme Entrée. Ils étoient vêtus de lanternes de diverſes couleurs & conduits par le menſonge. Ce perſonnage étoit caractériſé *par une jambe de bois* qui le faiſoit clocher en marchant, *par un habit compoſé* de

pluſieurs maſques, & *par une lanterne ſourde* * qu'il portoit à la main.

La quatrieme Entrée étoit compoſée du Sommeil qui conduiſoit les Habitans des montagnes ombrageuſes. Les Songes agréables, les funeſtes, & les plaiſans le ſuivoient, & ils danſerent des pas ingénieux de ces divers caracteres.

Dans ce moment, le ſon des trompettes & des timballes ſe fit entendre, & une femme modeſtement parée deſcendit des Alpes. Elle repréſentoit la véritable Renommée. Neuf Cavaliers richement vêtus à la Françoiſe marchoient ſur ſes pas. Ils chaſſerent du Théâtre les Quadrilles précé-

* La jambe de bois & la lanterne ſourde attribuées aú menſonge, ſont deux idées bien neuves & bien comiques.

dentes qui s'en étoient emparées, & la Renommée leur laiſſa libre, après ſon récit, le champ de la Gloire.

Des vers Italiens qu'elle fit pleuvoir en s'envolant, ſur l'Aſſemblée, apprenoient que c'étoit à la fortune & à la valeur du Roi de France que la gloire véritable étoit dûe, & que ſes ennemis n'en avoient que l'apparence.

Le grand Ballet qui fut danſé par la Troupe leſte qui avoit ſuivi la Renommée, exprimoit cette vérité par un pas de joie noble & vive qui termina ce grand ſpectacle.

C'eſt par cette galanterie ingénieuſe que le Cardinal de Savoie ſe vengea de la fauſſe opinion que les Courtiſans de Louis XIII. avoient pris d'une Nation ſpirituelle & polie, qui excelloit

depuis long-tems dans un genre, que les François avoient gâté.

Le Cardinal de Richelieu portoit dans tout ce qu'il faiſoit l'amour du grand. Il le cherchoit dans les Arts, & il l'y auroit trouvé peut-être, s'il n'avoit pas été entouré de talens médiocres, qu'il crut ſupérieurs, parce qu'ils lui diſoient ſans ceſſe qu'il l'étoit lui-même. La baſſe plaiſanterie, les danſes ridicules, les pas d'un comique groſſier qui occupoient les Courtiſans dans les Fêtes d'éclat, devoient néceſſairement lui déplaire ; mais c'étoit moins par goût pour le bon, que par antipathie pour le bas. Il lui auroit été impoſſible de prendre le ton à la mode ; mais il ne lui étoit pas aiſé d'en donner un meilleur. Il n'aimoit point Corneille, & il eſtimoit Deſmarets : c'eſt-à-dire,

qu'avec les parties précieuſes d'un génie ſupérieur pour le Gouvernement qu'il poſſédoit à un degré éminent, il lui auroit fallu encore, pour pouvoir rendre les Arts floriſſans, cette fineſſe de diſcernement, ce ſentiment délicat du vrai, qui peuvent ſeuls apprécier avec une juſteſſe prompte & sûre les talens des Artiſtes.

L'eſprit de ce grand homme ſe refuſoit au bas, & dans le même tems il ſe perdoit dans le Phébus. Le goût l'auroit arrêté dans le milieu de ces deux extrémités également vicieuſes. On démêle quel étoit ſon penchant naturel pour le grand, & ſon peu de juſteſſe dans les choſes de pur agrément par le Ballet qu'il donna au Roi dans le Palais Cardinal le 7 Février 1641 : il eut pour titre *la Proſpérité des Armes de la France.*

On en publia le ſujet avec cet avertiſſement ampoulé. « Après » avoir reçû tant de victoires du » Ciel, ce n'eſt pas aſſez de l'a- » voir remercié dans les Tem- » ples ; il faut encore que le reſ- » ſentiment de nos cœurs éclate » par des réjouiſſances publiques. » C'eſt ainſi que l'on célebre les » grandes Fêtes. Une partie du » jour s'emploie à louer Dieu, & » l'autre aux paſſe-tems honnê- » tes. Cet hyver doit être une » longue Fête après de longs tra- » vaux.

» Non-ſeulement le Roi & » ſon grand Miniſtre qui ont tant » veillé & travaillé pour l'agran- » diſſement de l'Etat, & tous ces » vaillans Guerriers qui ont ſi va- » leureuſement exécuté ſes nobles » deſſeins doivent prendre du re- » pos & des divertiſſemens ; mais

» encore tout le Peuple doit ſe
» réjouir, qui, après ſes inquié-
» tudes dans l'attente des grands
» ſuccès, reſſent un plaiſir auſſi
» grand des avantages de ſon
» Prince, que ceux même qui
» ont le plus contribué pour ſon
» ſervice & pour ſa gloire ».

L'Harmonie fit le récit du premier Acte, & l'Enfer s'ouvrit. L'Orgueil, l'Artifice, le Meurtre, le Déſir de régner, la Tyrannie & le Déſordre formerent la premiere Entrée, & Pluton ſuivi de quatre Démons fit la ſeconde. La troiſieme fut compoſée de Proſerpine & des trois Parques. On vit paroître alors les Furies armées de leurs ſerpens, dans le même tems qu'un Aigle deſcendoit des Nues, & que deux énormes Lions ſortoient d'une horrible caverne.

Les Furies approchent, touchent l'Aigle & les Lions, leur inſpirent les fureurs dont elles ſont animées; l'Enfer ſe referme & la Terre reparoît.

Mars & Bellone, la Renommée & la Victoire danſerent la cinquieme & la ſixieme Entrée. L'Hercule François qui parut dans ce moment au milieu de ces quatre perſonnages danſa la ſeptieme. Il fit diſparoître l'Aigle en le touchant d'une fléche, & il abbattit les Lions de deux coups de maſſue. Le Ballet devint alors général, & ce pas termina le premier Acte.

Le Théâtre au ſecond repréſentoit les Alpes couvertes de neiges, & l'Italie ſur une de ces montagnes fit le récit. Après qu'elle ſe fut retirée, les Alpes s'ouvrirent. On vit dans l'éloignement la ville

de Cazal, les retranchemens des Eſpagnols, & le camp des François.

Quatre Fleuves d'Italie qui appelloient ces derniers danſerent la premiere Entrée. Quatre François qui couroient à leur ſecours firent la ſeconde. Quatre Eſpagnols, après avoir danſé la troiſieme, ſe retirent dans leurs retranchemens, où les François les attaquent & les forcent. La Fortune les ſuit, portant les Armes de la France, & fait la quatrieme Entrée.

Auſſi-tôt, & ſans autre à propos, le Théâtre change & repréſente Arras. On voit les Flamands avec des pots de bierre, qui viennent recevoir les François, & ceux-ci entrent dans la Ville, malgré les efforts des Eſpagnols. Alors Pallas, Déeſſe de la Pru-

dence, paroît avec ſa ſuite ordinaire. Elle vient retirer quelques François du parti d'Eſpagne, & ſon Entrée finit le ſecond Acte.

Le Théâtre repréſente la mer environnée de rochers, & le récit de trois Sirenes commence le troiſieme Acte. Il eſt compoſé de pluſieurs Entrées de Néréïdes & de Tritons, après leſquelles l'Amérique paroît ſuivie de ſes Peuples. Elle préſente ſes tréſors à l'Eſpagne portée ſur de riches Gallions qui couvrent la mer. Dans ce moment les Gallions François ſe montrent. Ils voguent à pleines voiles contre ceux d'Eſpagne, les attaquent, les combattent & les brulent. Le Général François victorieux débarque avec ſes Troupes & les Maures qu'il a fait eſclaves; & le troiſieme Acte finit par cette Entrée de Triomphe.

Le Ciel s'ouvre au commencement de l'Acte quatrieme. Vénus, l'Amour & les Graces qui en deſcendent font le récit. Mercure, Apollon, Bachus & Momus accompagnés de leur cortége ordinaire danſent les premieres Entrées. L'Aigle, alors, & les Lions du premier Acte reparoiſſent. Hercule ſort du fond du Théâtre pour les combattre; mais Jupiter deſcend des Cieux. Il touche l'Aigle & les Lions, pour leur ôter la fureur que les Euménides leur avoit inſpirée; il remet la maſſue ſur l'épaule d'Hercule, comme pour le prier de ſe contenter de ſes exploits, & il danſe enſuite la derniere Entrée avec toutes les Divinités du Ciel qui l'accompagnoient.

La Terre ornée de fleurs & de verdure formoit la décoration du

cinquieme Acte. La Concorde ſur une machine élégante & riche, entourée de fleurs & de fruits parut dans les airs, & fit le récit.

L'Abondance, les Jeux, les Plaiſirs, la Bonne-chere compoſoient la premiere Entrée. Les Réjouiſſances populaires firent la ſeconde par des Danſes ridicules & des ſauts périlleux. Cardelin, baladin fameux, y danſa ſur la corde que des nuages cachoient aux yeux des Spectateurs. Son Entrée fut ſuivie de celles qu'exécuterent les adreſſes différentes du corps perſonnifiées, qui firent leurs exercices ſur des rhinocerots.

Pluſieurs Admirateurs des conquêtes du Roi danſerent la derniere Entrée avec la Gloire qui s'envola, & ſe perdit dans les airs. C'eſt par ce vol que fut terminé ce bizarre Spectacle.

» Quand je conſidere (dit un » Auteur * qui avoit approfondi » cette matiere) que le ſujet de » ce Ballet eſt la *proſpérité des Ar-* » *mes de la France*, je cherche ce » ſujet dans les Entrées des Tri- » tons, des Néréïdes, des Muſes, » d'Apollon, de Mercure, de Ju- » piter, de Cardelin, des Rhi- » nocerots, &c. »

Cette compoſition raſſemble en effet tout le déſordre d'une imagination auſſi grande que déréglée, des idées nobles noyées dans un fatras d'objets puériles & ſans rapport, un déſir exceſſif d'attirer l'admiration, des recherches déplacées, de l'érudition ſans graces, de la Poëſie inutile, beaucoup de magnificence perdue, & pas la moindre étincelle de goût.

* Le Pere Ménétrier, Jéſuite. Préf. de ſon Traité des Ballets.

On fit ſervir à ce ſpectacle les débris des décorations, des habits, des machines qu'on avoit employé l'année précédente à la repréſentation de la Tragédie de Mirame * ; ouvrage ſi peu fait pour réuſſir, que tout le pouvoir

* Nous devons à la protection ſinguliere que le Cardinal de Richelieu accordoit à ce mauvais ouvrage, ou à l'intérêt plus particulier qu'il prenoit à ſon ſuccès notre premiere Salle de Spectacle un peu réguliere. C'eſt celle où on repréſente aujourd'hui l'Opéra. Elle eſt ſans doute très-inférieure à ce qu'elle devroit être ; mais dans ce tems elle dut paroître fort magnifique. On ne s'étoit ſervi juſqu'alors que de jeux de paulme.

Après la premiere repréſentation de Mirame, le Cardinal s'étoit retiré à Ruel. Deſmarets & Petit coururent l'y joindre. Il leur dit en les voyant entrer : *Eh bien, les François n'auront jamais du goût pour les belles choſes. Ils n'ont point été charmés de Mirame.* Cette Piece fut repréſentée pour la premiere fois le 14. Mars 1639. La dépenſe qu'elle coûta paſſoit neuf cens mille livres.

du premier Miniſtre ne fut pas aſſez fort pour l'empêcher de tomber ; mais qui, à le conſidérer philoſophiquement, fut cependant le premier fondement de notre Théâtre.

Les ſoins du Miniſtere, ſes dépenſes, la conſtruction d'une Salle nouvelle dans Paris firent comprendre à la Cour & à la Ville que les Spectacles publics, vûs juſqu'alors avec aſſez d'indifférence, méritoient ſans doute quelque conſidération ; puiſqu'ils occupoient la prévoyance, les ſoins, les ſollicitudes d'un Miniſtre, que, malgré toute leur haine, ils étoient forcés d'admirer.

C'eſt faire beaucoup en France pour un Art, que de lui donner aux yeux de la multitude un air d'importance, & telle eſt la ſupériorité des hommes vraiment

grands, que leurs défauts même ont preſque toujours des côtés utiles.

CHAPITRE II.

Des Fêtes du même genre dans les autres Cours de l'Europe.

L'ITALIE étoit déja floriſſante : les Cours de Savoie & de Florence avoient montré dans mille occaſions leur magnificence & leur galanterie : Naples & Veniſe jouiſſoient des Théâtres publics de Muſique & de Danſe : l'Eſpagne étoit en poſſeſſion de la Comédie : la Tragédie, que Pierre Corneille n'avoit trouvée en France qu'à ſon berceau, s'élevoit rapidement dans ſes mains juſqu'au ſublime ; notre Cour ce-

pendant, au milieu de ſes triomphes & ſous le miniſtere d'un homme vraiment grand, dont une œconomie bourgeoiſe ne borna jamais les dépenſes, demeuroit plongée dans la barbarie du mauvais goût. Avec le quart des frais immenſes qu'on y employa pendant le Regne de Louis XIII. pour une multitude preſque innombrable de Spectacles dont elle ne fut pas plus égayée, & qui ne jetterent aucune ſorte de luſtre ſur la Nation, on auroit pû la rendre l'admiration de l'Europe. Il ne falloit que s'y ſervir des hommes, que le génie & l'art mettoient en état d'imaginer & de conduire ces Fêtes continuelles, qu'on avoit véritablement envie de rendre éclatantes.

La France ſera toujours un terroir fertile en talens, lorſqu'on

ſçaura, je ne dis pas les cultiver; il ſuffit de ne pas les y étouffer dès leur naiſſance. L'honneur, qu'on me paſſe le terme, y eſt l'idole de la nation; & c'eſt l'honneur qui fut toujours l'eſprit vivifiant des talens en tout genre.

Entre pluſieurs perſonnages médiocres qui entouroient le Cardinal de Richelieu, il s'étoit pris de quelque amitié pour Durand, homme maintenant tout-à-fait inconnu, & que je n'arrache aujourd'hui à ſon obſcurité, que pour faire connoître combien les préférences ou les dédains des gens en place, qui donnent toujours le ton de leur tems, influent peu cependant ſur l'avenir des Artiſtes.

Ce Durand, Courtiſan ſans talens d'un très-grand Miniſtre ſans goût, avoit imaginé & conduit

le

le plus grand nombre des Fêtes de la Cour de Louis XIII. Les François qui avoient du génie trouverent les accès difficiles & la place priſe : ils ſe répandirent dans les Païs Etrangers, & ils y firent éclater l'imagination, la galanterie & le goût qu'on ne leur avoit pas permis de déployer dans le ſein de leur Patrie.

La gloire qu'ils y acquirent réjaillit cependant ſur elle ; & il eſt flateur encore pour nous aujourd'hui, que les Fêtes les plus magnifiques & les plus galantes qu'on ait jamais données à la Cour d'Angleterre, ayent été l'ouvrage des François.

Le mariage de Frédéric cinquieme Comte Palatin du Rhin avec la Princeſſe d'Angleterre en fut l'occaſion, & l'objet. Elles commencerent le premier jour

par des feux d'Artifice *en action* ſur la Tamiſe. Idée noble, ingénieuſe & nouvelle, qu'on a trop négligée, après l'avoir trouvée, & qu'on auroit dû employer toujours à la place de ces deſſeins ſans imagination & ſans art, qui ne produiſent que quelques étincelles, de la fumée, & du bruit.

Ces Feux furent ſuivis d'un Feſtin ſuperbe, dont tous les Dieux de la Fable apporterent les ſervices, en danſant des Ballets formés de leurs divers caracteres *. Un Bal éclairé avec beaucoup de goût, dans des Salles préparées avec grande magnificence termina cette premiere nuit.

La ſeconde commença par une Maſcarade aux flambeaux, compoſée de pluſieurs troupes de Maſ-

* Cette partie étoit imitée de la Fête de Bergonce de Botta.

ques à cheval. Elles précédoient deux grands chariots éclairés par un nombre immenſe de lumieres, cachées avec art aux yeux du Peuple, & qui portoient toutes ſur pluſieurs groupes de perſonnages, qui y étoient placés en différentes poſitions. Dans des coins dérobés à la vûe par des toiles peintes en nuages, on avoit rangé une foule de Joueurs d'inſtrumens. On jouiſſoit ainſi de l'effet, ſans en appercevoir la cauſe, & l'harmonie alors a les charmes de l'enchantement.

Les perſonnages qu'on voyoit ſur ces chariots étoient ceux qui alloient repréſenter un Ballet devant le Roi, & dont on formoit par cet arrangement un premier ſpectacle pour le Peuple, dont la foule ne ſçauroit, à la vérité, être admiſe dans le Palais; mais qui

dans ces occaſions doit toujours être compté pour beaucoup plus qu'on ne penſe.

Toute cette pompe, après avoir traverſé la ville de Londres, arriva en bon ordre, & le Ballet commença. Le ſujet étoit ; *Le Temple de l'Honneur, dont la Juſtice étoit établie ſolemnellement la Prêtreſſe.*

Le ſuperbe Conquérant de l'Inde, le Dieu des richeſſes, l'Ambition, le Caprice chercherent en vain à s'introduire dans ce Temple. L'Honneur n'y laiſſa pénétrer que l'Amour & la Beauté, pour chanter l'Hymne nuptial des deux nouveaux Epoux.

Rien n'eſt plus ingénieux que cette compoſition, qui reſpiroit par-tout la ſimplicité & la galanterie.

Deux jours après, trois cens

Gentilshommes repréſentant toutes les Nations du monde & diviſés par troupes, parurent ſur la Tamiſe dans des batteaux ornés avec autant de richeſſe que d'art. Ils étoient précédés & ſuivis d'un nombre infini d'inſtrumens, qui jouoient ſans ceſſe des fanfares, en ſe répondant les uns les autres. Après s'être montrés ainſi à une multitude innombrable, ils arriverent au Palais du Roi, où ils danſerent un grand Ballet allégorique.

La Religion réuniſſant la grande Bretagne au reſte de la Terre * étoit le ſujet de ce Spectacle.

Le Théâtre repréſentoit le globe du monde. La vérité, ſous le nom d'*Alithie*, étoit tranquillement couchée à un des côtés du

* En oppoſition à cet ancien Proverbe : *Et toto diviſos orbe Britannos.*

Théâtre. Après l'ouverture, les Muſes expoſerent le ſujet.

Atlas parut avec elles. Il dit, qu'ayant appris d'Archimede que ſi on trouvoit un point ferme, il ſeroit aiſé d'enlever toute la maſſe du monde, il étoit venu en Angleterre, qui étoit ce point ſi difficile à trouver, & qu'il ſe déchargeoit déſormais du poids qui l'avoit accablé, ſur *Alithie* compagne inſéparable du plus ſage & du plus éclairé des Rois.

Après ce récit, le Vieillard, accompagné des trois Muſes *Uranie*, *Terpſicore & Clio*, s'approcha du globe, & il s'ouvrit.

L'Europe vêtue en Reine en ſortit la premiere ſuivie de ſes filles, la France, l'Eſpagne, l'Italie, l'Allemagne, & la Gréce. L'Océan & la Méditerranée l'accompagnoient, & ils avoient à

leur ſuite la Loire, le Guadalquivir, le Rhin, le Tibre & l'Achélous.

Chacune des filles de l'Europe avoit trois Pages caractériſés par les habits de leurs Provinces. La France menoit avec elle un Baſque, un Bas-Breton, un Arragonois & un Catalan; l'Allemagne, un Hongrois, un Bohémien & un Danois; l'Italie, un Napolitain, un Vénitien & un Bergamaſque; la Gréce, un Turc, un Albanois & un Bulgare.

Cette ſuite nombreuſe danſa un avant-Ballet; & des Princes de toutes les Nations qui ſortirent du globe avec un cortége brillant, vinrent danſer ſucceſſivement des Entrées de pluſieurs caracteres, avec les perſonnages qui étoient déja ſur la Scêne.

Atlas fit enſuite ſortir dans le

même ordre les autres parties de la Terre, ce qui forma une diviſion ſimple & naturelle du Ballet, dont chacun des Actes fut terminé par les hommages que toutes ces Nations rendirent à la jeune Princeſſe d'Angleterre, & par des préſens magnifiques qu'elles lui firent.

Qu'on compare cette Fête remplie d'eſprit & de variété avec l'aſſemblage groſſier des parties iſolées & ſans choix du Ballet *des proſpérités des Armes de la France*, & on aura une idée juſte des effets divers que peut produire dans les beaux Arts, le diſcernement ou le mauvais goût des gens en place.

CHAPITRE III.

Fêtes de Louis XIV. relatives à la Danſe, depuis l'année 1643. juſqu'en l'année 1672.

LA Minorité de Louis XIV. fut en France l'aurore du goût & des beaux Arts. Soit que l'eſprit ſe fut développé par la continuité des Spectacles publics, qui ſont toujours l'Ecole la plus inſtructive de la multitude, ſoit qu'à force de donner des Fêtes à la Cour, l'imagination s'y fut peu-à-peu échauffée, ſoit enfin que le Cardinal Mazarin, malgré les tracaſſeries qu'il eut à ſoutenir & à détruire, y eut porté ce ſentiment vif des choſes aimables qui eſt ſi naturel à ſa Nation; il eſt certain

que les ſpectacles, les amuſemens, les plaiſirs pendant ſon Miniſtere, n'eurent plus ni la groſſiereté, ni l'enflure qui furent le caractere de toutes les Fêtes d'éclat du Régne précédent.

Le Cardinal Mazarin avoit de la gaieté dans l'eſprit, du goût pour le plaiſir, & dans l'imagination moins de faſte, que de galanterie. On trouve les traces de ces trois qualités diſtinctives dans tous les Bals & les grands Ballets qui furent faits ſous ſes yeux.

Benſerade fut chargé de l'invention, de la conduite, & de l'exécution de preſque tous ces amuſemens.

Celui de Caſſandre exécuté au Palais Cardinal le 26. Février 1651. qui étoit de ſa compoſition, fut le premier dans lequel on vit danſer Louis XIV. Il

avoit treize ans. Il continua de s'occuper de cet exercice juſqu'en 1669 *. Il l'abandonna alors pour toujours, frappé de ces beaux vers du *Britannicus* de Racine :

Pour toute ambition, pour vertu ſinguliere,
Il excelle à conduire un char dans la carriere,
A diſputer des prix indignes de ſes mains,
A ſe donner lui-même en ſpectacle aux Romains,
A venir prodiguer ſa voix ſur un Théâtre, &c.

Je ne m'étendrai point ſur les Fêtes trop connues de ce Regne éclatant. On ſçait, dans les Royaumes voiſins comme en France, qu'il eſt l'époque de la grandeur de cet Etat, de la gloire des Arts & de la ſplendeur de l'Europe.

* Le Ballet de Flore repréſenté le 13. Février 1669. fut le dernier dans lequel Lous XIV. danſa. Il avoit trente-un ans.

Je me borne à rapporter une circonſtance qui eſt de mon ſujet, & qui peut ſervir à la conſolation, à l'encouragement, & à l'inſtruction des gens de Lettres & des Artiſtes. J'ai dit que Benſerade étoit chargé de la compoſition des grands Ballets de la Cour. Il avoit de la fertilité, la méchanique du vers facile, des graces, de la fineſſe, un tour galant dans l'eſprit. Peut-être manquoit-il d'élévation ; mais il avoit de la juſteſſe, & s'il avoit eu plus de tems à lui pour les compoſitions fréquentes qu'on lui demandoit, il y auroit mis ſans doute plus de correction.

Ce Poëte devint bientôt célébre dans ce genre ; mais le P..... de P***, homme fort aimable, & fait en tout pour la bonne compagnie, qui en ce tems-là étoit

toujours excellente, balança ſa réputation, & ſans le vouloir peut-être, fut ſur le point de la lui ravir. Le P..... de P***. avoit réellement de l'eſprit, des connoiſſances, & du goût, autant qu'il en faut pour ſentir les beautés d'une compoſition théâtrale, pour éclairer un Auteur, pour décider même de ſon dégré de talent ; mais bien moins que n'en exige l'invention, la charpente, l'aſſemblage, en un mot, d'un grand ouvrage. Il s'étoit trouvé à portée de voir Benſerade, d'examiner ſes plans, & quelquefois de faire de petits vers pour les gens de qualité qui devoient en remplir les perſonnages.

Il n'en fallut pas davantage pour lui donner à la Cour une conſidération, qu'il méritoit ſans doute d'ailleurs, & qui auroit

dû être indifférente à Benſerade, ſi elle ne s'étoit pas établie ſur les débris de la ſienne.

L'Auteur eſt diſcuté publiquement & à la rigueur. L'homme du monde qui travaille, dit-on, pour ſon plaiſir, eſt toujours jugé à huis clos & par des Juges de faveur. On attend tout du premier; on n'exige preſque rien du ſecond. Les ouvrages de l'un ſont comme une ſtatue toute nue expoſée au ſortir des mains de l'Artiſte aux regards critiques de la multitude, des connoiſſeurs & de ſes rivaux. Les gentilleſſes de l'autre reſſemblent à ces femmes plus adroites que belles qui ne ſe laiſſent voir que furtivement, & dans des réduits peu éclairés. Tels étoient les avantages des jolis vers du P..... de P***. ſur les travaux de longue haleine de Ben-

ſerade. Quelques Quatrains aſſez ingénieux avoient plus fait pour le Poëte de ſociété, que vingt Ballets repréſentés avec ſuccès n'avoient pû faire pour le Poëte en titre d'office.

Ce n'étoit pas tout. A meſure que l'idée qu'on ſe formoit du P.... de P***. croiſſoit dans les eſprits trop prévenus pour lui, on ſe dégoûtoit de *Benſerade* dans les ouvrages duquel on croyoit voir toujours les mêmes choſes. On aſpiroit au plaiſir *d'être dédommagé par un homme neuf, des rapſodies d'un Auteur uſé.* Ce diſcours paſſoit de bouche en bouche. Il devint bientôt une rumeur, un cri général : le P..... de P***. en fut flatté, & s'y laiſſa prendre. Il compoſa le *Ballet des Amours déguiſés* : on fit les plus riches préparatifs pour ſon exécution : le Roi

voulut y danſer : les Dames les plus qualifiées, les Seigneurs les plus diſtingués y briguerent des Entrées. On regardoit le ſuccès comme infaillible, le P. de P***. comme la reſſource unique, & Benſerade comme un homme médiocre, ſans goût, ſans imagination & preſque ſans talent. C'eſt dans ces diſpoſitions de toute la Cour, que l'ouvrage fut repréſenté le 13 Février 1664; & il tomba de la maniere la plus complette.

Benſerade triompha; & la chûte de ſon Rival lui auroit rendu toute ſa gloire, s'il n'avoit avili ſon triomphe * par un premier mouvement impardonnable. Il fit de méchans vers contre le P... de

* Voyez le Diſcours de l'Abbé Lallemand, qui eſt à la tête des Œuvres de Benſerade.

P***. qui à ſon tour commença de mériter ſa chûte, en répondant à l'injure de Benſerade par une autre.

Les Poëtes, les gens de Lettres, les Artiſtes ne ſeront-ils jamais perſuadés, par les exemples éclatans qui frappent leurs yeux, par l'expérience de tous les ſiécles, par la voix intérieure qui crie ſans ceſſe dans le fond de leur cœur, que l'envie, la malignité, les fureurs de la jalouſie dégradent, aviliſſent, deshonorent ?

La carriere des Arts eſt celle de la gloire. Il eſt impoſſible qu'on puiſſe y courir ſans obſtacles, ſans embarras, ſans rivaux. Il eſt des momens de dégoût, des occaſions d'impatience, des préférences piquantes, des coups inattendus, des revers douloureux, des injuſtices outrageantes. L'ame s'affec-

te, l'eſprit s'aigrit, la bile s'allume, le trait échappe, & il nous perd.

Du flegme, une étude profonde, beaucoup de patience, un grand fond de fermeté, la certitude que les hommes ne ſont pas toujours injuſtes, le ſecours du tems, & ſur-tout des efforts redoublés pour mieux faire ; voilà les moyens légitimes qu'on doit ſe ménager pour les circonſtances malheureuſes, les ſeules armes avec leſquelles il faut combattre ſes ennemis, les grandes reſſources qu'il eſt glorieux d'employer en faveur de la bonne cauſe.

Les flots de la multitude emportent bien loin de vous un rival qui vous eſt inférieur. Dans ces momens d'ivreſſe & de délire, que peuvent vos murmures, vos cris, vos mouvemens ? Oppoſez

une tête froide à l'orage, & laiſſez couler le torrent : ſi la ſource dont il part n'eſt ni pure, ni féconde, vous le verrez baiſſer, ſe deſſécher, diſparoître, & ne laiſſer après lui qu'une vaſe infectée.

Une cabale puiſſante ſuſcite contre vous une foule de Juges injuſtes. Vous connoiſſez l'auteur de votre diſgrace. La colere vous le peint avec des traits qui rendus au grand jour peuvent le couvrir d'un ridicule éternel. Cette cruelle idée vous rit & rien ne vous arrête. Votre plume ſe trempe dans le fiel. Vous eſpérez tracer ſa honte, & immortaliſer votre vengeance. Quelle erreur ! le blanc, contre lequel vous tirez à bout-portant eſt appuyé ſur une colonne de marbre. La balle le perce ſans doute ; mais la colonne la repouſſe contre vous : vous

tombez l'un & l'autre frappés du même coup, & vous reſtez à terre, pour y être foulés aux pieds de la multitude, dont vous auriez tôt ou tard fixé l'admiration, & qui vous mépriſe.

Hommes privilégiés par la nature, aimez-vous mutuellement; eſtimez-vous, encouragez-vous: donnez le ton au Public qui ne demande pas mieux que de le prendre. Son penchant le porte à vous careſſer, à vous chérir, à vous eſtimer. S'il ſe refroidit quelquefois, s'il vous humilie, s'il vous dédaigne, c'eſt preſque toujours votre faute, & rarement la ſienne. Regardez-vous comme les enfans d'une même famille, & concourez de tous vos efforts à ſa ſplendeur. Soyez rivaux ſans jalouſie; diſputez le prix ſans aigreur; courez au même but avec

amitié. Si vous voulez vivre heureux, ſi vous aſpirez à l'eſtime publique, ſi l'honneur de votre nom vous intéreſſe, employez le préſent à mériter les ſuffrages de l'avenir. Aimez la gloire, & ne haïſſez que l'envie ; mais ne la craignez pas. *Les mouches cantharides ne s'attachent qu'au meilleur bled, & aux roſes les plus fraîches.... Je n'ai rien fait encore qui ſoit digne d'eſtime, diſoit Thémiſtocle dans ſa jeuneſſe ; tout le monde m'accueille, & perſonne ne me porte envie* *.

* Plutarque. Œuvres morales de l'envie & de la haine.

CHAPITRE IV.

Vices du grand Ballet.

LE grand Ballet eſt un ſpectacle de Danſe. Les vers qui expoſent le ſujet, les machines qui l'embelliſſent, les décorations qui établiſſent le lieu où il s'exécute, n'en ſont que des parties acceſſoires. La Danſe eſt l'objet principal.

Or la Danſe théâtrale, ainſi que la Poëſie dramatique, doit toujours peindre, retracer, être elle-même une action. Tout ce qui ſe paſſe au Théâtre, eſt ſujet à cette loi immuable. Tout ce qui s'en écarte, eſt froid, monotone, languiſſant.

Il n'eſt donc pas poſſible de faire du grand Ballet un Specta-

cle ſuſceptible de l'*intérêt* théâtral ; parce que cet *intérêt* ne peut ſe trouver que dans la repréſentation d'une action ſuivie.

Chaque œuvre dramatique a le ſien. Le Spectateur eſt attaché, ou par le cœur, ou par l'eſprit à la ſuite ſucceſſive de l'événement qui ſe paſſe ſous ſes yeux. C'eſt cet attachement que l'art du Théâtre inſpire ; c'eſt cette attention ſuivie & involontaire qu'il fait naître, qu'on a nommé *intérêt*, & il a autant de caracteres plus ou moins vifs, qu'il y a de genres d'actions propres au Théâtre.

Dans le grand Ballet, il y a beaucoup de mouvement, & point d'action. La Danſe peut bien y peindre par les habits, par des pas, par des attitudes des caracteres nationaux, quelques perſonnages de la Fable, ou

de l'Hiſtoire ; mais la peinture reſſemble alors à la peinture ordinaire qui ne peut rendre qu'un ſeul moment ; & le Théâtre par ſa nature eſt fait pour repréſenter une ſuite de momens, de l'enſemble deſquels il réſulte un tableau vivant & ſucceſſif qui reſſemble à la vie humaine.

Il étoit aiſé de combiner les différentes Entrées du grand Ballet de maniere qu'elles concouruſſent toutes à l'objet principal qu'on s'y propoſoit, & d'y procurer aux Danſeurs des occaſions d'y développer les graces de la Danſe ſimple ; mais la Danſe compoſée, celle qui exprime les paſſions & par conſéquent la ſeule digne du Théâtre, ne pouvoit y entrer qu'en paſſant. Les Furies, dans une Entrée particuliere, par exemple, pouvoient ſans doute

par

par des pas rapides, par des ſaults précipités, par des tourbillons violens, peindre la rage qui les agite ; mais ce n'étoit qu'un trait général, un coup de pinceau épiſodique. Il en réſultoit qu'on avoit vû les Furies, & rien de plus.

Dans une action, au contraire, où la Vengeance & les Euménides voudroient inſpirer les tranſports qu'elles reſſentent à un perſonnage principal, tout l'art de la Danſe employé à peindre par gradation & d'une maniere ſucceſſive, l'intention de ces barbares Divinités, les combats de l'Acteur, les efforts des Furies, les coups redoublés de pinceau, toutes les circonſtances animées, en un mot, d'une pareille action demeureroient gravées dans l'eſprit du Spectateur, échaufferoient

ſon ame par dégrés, & lui feroient goûter tout le plaiſir que produit au Théâtre le charme de l'imitation.

Le grand Ballet qui coûtoit des frais immenſes, ne procuroit donc à la Danſe rien de plus que les Bals maſqués. Il falloit qu'on ſçût, pour y réuſſir, déployer ſes bras avec grace, conſerver l'équilibre dans ſes poſitions, former ſes pas avec légereté, développer les reſſorts du corps en meſure; & toutes ces choſes, ſuffiſantes pour le grand Ballet, & pour la Danſe ſimple, ne ſont que l'alphabet de la Danſe théâtrale.

CHAPITRE V.

Etabliſſement de l'Opéra François.

L'OPERA François eſt une compoſition dramatique, qui pour la forme reſſemble en partie aux Spectacles des Anciens, & qui pour le fond a un caractere particulier, qui la rend une production de l'eſprit & du goût tout-à-fait nouvelle.

Quinault en eſt l'inventeur ; car Perrin, Auteur des premiers Ouvrages François en Muſique repréſentés à Paris, n'effleura pas même le genre, que Quinault imagina peu de tems après.

Les Italiens eurent pour guides dans l'établiſſement de leur Opéra la Fête de Bergonce de Bot-

ta, & les belles compoſitions des anciens Poëtes tragiques. La forme qu'ils ont adoptée tient beaucoup de la Tragédie Grecque, en a preſque tous les défauts, & n'en a que rarement les beautés.

Quinault a bâti un édifice à part. Les Grecs & les Latins l'ont aidé dans les idées primitives de ſon deſſein ; mais l'arrangement, la combinaiſon, l'enſemble ſont à lui ſeul. Ils forment une compoſition fort ſupérieure à celle des Italiens & des Latins, & qui n'eſt point inférieure à celle même des Grecs.

Ces propoſitions ſont nouvelles. Pour les établir, il faut de grandes preuves. Je crois pouvoir les fournir à ceux qui voudront les lire ſans prévention. Remontons aux ſources, & ſuppoſons pour un moment que nous n'a-

vons jamais ouï parler des Spectacles de France, d'Italie, de Rome & d'Athènes. Dépouillons toute prédilection pour l'une ou pour l'autre Muſique, queſtion tout-à-fait étrangere à celle dont il s'agit. Laiſſons à part la vénération, que nous puiſons dans la pouſſiere des Colleges, pour les ouvrages de l'antiquité. Oublions la chaleur avec laquelle les Italiens parlent de leur Opéra, & le ton de dédain dont les critiques du dernier ſiécle ont écrit en France, des Ouvrages Lyriques de Quinault. Examinons, en un mot, philoſophiquement ce que les Anciens ont fait, ce que les Italiens exécutent, & ce que le plan qu'a tracé Quinault nous fait voir qu'il a voulu faire. Je penſe qu'il réſultera de cet examen une démonſtration en

faveur des propoſitions que j'ai avancées.

Mon ſujet m'entraîne indiſpenſablement dans cette diſcuſſion. La Danſe ſe trouve ſi intimement unie au plan général de Quinault, elle eſt une portion ſi eſſentielle de l'Opéra François, que je ne puis me flatter de la faire bien connoître, qu'autant que la compoſition dont elle fait partie ſera bien connue.

Les Grecs ont imaginé une repréſentation vivante des différentes paſſions des hommes : ce trait de génie eſt ſublime.

Ils ont expoſé ſur un Théâtre des Héros dont la vie merveilleuſe étoit connue : il les ont peints en action, dans des ſituations qui naiſſoient de leur caractere, ou de leur hiſtoire, & toutes propres à faire éclater les grands mouve-

mens de l'ame. Par cet artifice la Poëſie & la Muſique * unies pour former une expreſſion complette ont fait paſſer mille fois dans les cœurs des Grecs la pitié, l'admiration, la terreur. Une pareille invention eſt un des plus admirables efforts de l'eſprit humain.

Le Chant ajoutoit & devoit ajouter de la force, un charme nouveau, un pathétique plus touchant à un ſtile ſimple & noble, à un plan ſans embarras, à des ſituations preſque toujours heureuſement amenées, jamais forcées, & toutes aſſez théâtrales, pour que l'œil, à l'aſpect des tableaux qui en réſultoient, fut un moyen auſſi sûr que l'oreille, de

* Tous les Ouvrages dramatiques Grecs étoient repréſentés en Muſique. Les preuves en ſont évidentes pour qui a quelque connoiſſance de l'antiquité.

faire paſſer l'émotion dans l'ame des Spectateurs.

Les Grecs vivoient ſous un gouvernement populaire. Leurs mœurs, leurs uſages, leur éducation avoient dû néceſſairement faire naître d'abord à leurs Poëtes l'idée de ces actions qui intéreſſent des peuples entiers. L'établiſſement des chœurs dans leurs Tragédies, fut une ſuite indiſpenſable du plan trouvé.

Ils les employerent quelquefois contre la vraiſemblance, jamais avec aſſez d'art & toujours comme une eſpéce d'ornement poſtiche ; & c'eſt-là un des grands défauts de leur exécution. Ils les faiſoient chanter & danſer ; mais il n'y avoit aucun rapport entre leur chant & leur danſe. Ce vice fut d'autant plus inexcuſable, que leur danſe étoit par elle-même

fort énergique, & qu'elle auroit pû ajouter par conſéquent une force nouvelle à l'action principale, ſi elle y avoit eté mieux liée.

Telle fut la Tragédie des Grecs. Voilà le premier modele : voici la maniere dont les Italiens l'ont ſuivi.

Dans les premiers tems, ils ont pris les ſujets des Grecs, ont changé la diviſion, & l'ont faite en trois Actes. Ils ont retenu leurs chœurs, & ne s'en ſont point ſervis. En conſervant la Muſique, ils ont proſcrit la Danſe. Il eſt aſſez vraiſemblable que leur récitatif, relativement à leur déclamation ordinaire, à l'accent de leur Langue & à leur maniere de la rendre dans les occaſions éclatantes, eſt à-peu-près tel qu'étoit la Mélopée des Grecs ; mais moins ſerrés dans

leur Dialogue, ſurchargeant l'action principale d'événemens inutiles & romaneſques, forçant preſque toutes les ſituations, changeant de lieu à chaque Scêne, accumulant épiſodes ſur épiſodes pour éloigner un dénouëment toujours le même, ils ont fardé le genre, ſans l'embellir; ils l'ont énervé, ſans lui donner même un air de galanterie. Rien auſſi ne reſſemble moins à une Tragédie de Sophocle ou d'Euripide qu'un ancien Opéra Italien : *Arlequin* n'eſt pas plus différent d'un perſonnage raiſonnable.

Les Opéra modernes, dont les détails ſont ſi ornés de fleurs, ſont peut-être encore plus diſſemblables des Tragédies Grecques. L'Abbé Métaſtaze, ce Poête honoré à Vienne, dont les Ouvrages dramatiques ont été mis en

Muſique tant de fois par les meilleurs Compoſiteurs d'Italie, qui ſont preſque les ſeuls qu'on ait encore connus dans les Cours les plus ingénieuſes de l'Europe, & qui ne doivent peut-être leur grande réputation * qu'à la France, où on ne les repréſente jamais, ce Poëte, dis-je, a abandonné la Fable, & n'a puiſé ſes fonds que dans l'Hiſtoire. Ce ſont donc les perſonnages les plus graves, les plus ſérieux, & ſi on l'oſe dire, les moins chantans de l'antiquité, les Titus, les Alexandre, les Didon, les Cyrus, &c. qui exécu-

* En Allemagne, en Italie à peine parloit-on il y a vingt ans de l'Abbé Métaſtaze. On n'écoute dans l'Opéra Italien que la Muſique. Ce ſont les François qui en liſant l'Abbé Métaſtaze ont publié les premiers dans leurs Ecrits, tout ce que valoient les Poëmes de ce grand Poëte moderne.

tent ſur les Théâtres d'Italie non-ſeulement ce chant ſimple des Grecs ; mais encore ces morceaux forts de compoſition, que les Italiens appellent *Aria* * , preſque toujours agréables, quelquefois même raviſſans & ſublimes.

Le charme d'un pareil chant fait oublier apparemment ce défaut énorme de bienſéance. Il eſt cependant d'autant plus inexcuſable, que l'*Aria* n'eſt preſque jamais qu'un morceau iſolé & couſu ſans art, à la fin de chaque Scêne, qu'on peut l'ôter ſans que l'action en ſouffre ; & que, ſi on le ſupprimoit, elle y gagneroit preſque toujours **.

En retenant les chœurs des

* Nous le nommons improprement Ariete. La traduction véritable eſt *Air*. Notre Ariete ne lui reſſemble point, & c'eſt peut-être ſon grand défaut.

** On le pratique ainſi, lorſqu'on re-

Grecs, les Italiens les ont laiſſés avec encore moins de mouvement que ne leur en avoient donné leurs modeles. Ils n'ont aucun intérêt à l'action; ils ne ſervent par conſéquent, qu'à la refroidir ou à l'embarraſſer. On leur donne pour l'ordinaire un morceau ſyllabique à la fin de l'Opéra; on leur fait faire des marches, on les place dans le fonds de quelques-uns des tableaux, pour parer le Théâtre. Voilà tout leur emploi.

Telle eſt la conſtitution de l'Opéra d'Italie *, dont l'enſemble

préſente quelquefois les Tragédies de l'Abbé Métaſtaze ſans Muſique.

* Les Italiens ne ſont pas plus réguliers dans leurs autres compoſitions dramatiques. Voyez Laminte du Taſſe, le Paſtor fido du Guarini. Rien n'eſt plus aimable que leurs détails. Rien n'eſt moins théâtral que leur enſemble.

dénué de vraiſemblance, irrégulier, long *, embrouillé, ſans rapport, n'eſt qu'un mêlange du Théâtre des Grecs, de la Tragédie Françoiſe, & des rapſodies des tems gothiques; comme il eſt cependant le ſeul grand Spectacle d'une Nation vive, délicate & ſenſible, il n'eſt pas étonnant qu'il en faſſe les délices, & qu'il y ſoit ſuivi avec le plus extrême empreſſement. Une partie de la Muſique en eſt ſaillante, les Chanteurs du plus rare talent l'exécutent, & ce Spectacle n'a qu'un tems **. Dans les plus grandes Villes d'Italie, on ne voit l'O-

*L'Opéra d'Italie eſt ſans Danſe. La durée de la Repréſentation eſt de quatre heures.

** Quelle Salle ſeroit aſſez grande pour contenir les Spectateurs, ſi notre Opéra, tel qu'il eſt, n'étoit repréſenté que pendant trois mois.

péra tout au plus que pendant trois mois de l'année, & on y ſonge à la Muſique tous les jours de la vie.

Nous avions un Théâtre tragique repris ſous œuvre par Corneille, & fondé pour jamais ſur le ſublime de ſes compoſitions, lorſque l'Opéra François fut imaginé. L'Hiſtoire étoit le champ fertile que ce grand Poëte avoit préféré ; & c'eſt-là qu'il alloit choiſir ſes ſujets. La Muſique, la Danſe, les Chœurs étoient bannis de ce Théâtre ; la repréſentation mâle d'une action unique expoſée, conduite, dénouée dans le court eſpace de vingt-quatre heures & dans un même lieu, eſt la tâche difficile que Corneille s'étoit impoſée. Il devoit tirer l'illuſion, l'émotion, l'intérêt de ſa propre force. Rien d'étranger ne

pouvoit l'aider à frapper, à ſéduire, à captiver le Spectateur. Oſeroit-on le dire ? une des bonnes Tragédies de cet homme extraordinaire ſuppoſe plus d'étendue de génie que tout le Théâtre des Grecs enſemble.

Quinault connoiſſoit la marche de l'Opéra Italien, la ſimplicité noble, énergique, touchante de la Tragédie ancienne, la vérité, la vigueur, le ſublime de la moderne. D'un coup d'œil il vit, il embraſſa, il décompoſa ces trois genres, pour en former un nouveau qui, ſans leur reſſembler, pût en réunir toutes les beautés. C'eſt ſous ce premier aſpect que s'offrit à ſon eſprit un Spectacle François de Chant & de Danſe.

D'abord le merveilleux fut la pierre fondamentale de l'édifice, & la Fable, ou l'imagination lui

fournirent les ſeuls matériaux qu'il crut devoir employer pour le bâtir. Il en écarta l'Hiſtoire qui avoit déja ſon Theâtre, & qui comporte une vérité, trop connue, des perſonnages trop graves, des actions trop reſſemblantes à la vie commune, pour que, dans nos mœurs reçues, le Chant, la Muſique & la Danſe ne forment pas une diſparate ridicule avec elles.

De-là qu'il bâtiſſoit ſur le merveilleux, il ouvroit ſur ſon Théâtre à tous les Arts la carriere la plus étendue. Les Dieux, les premiers Héros dont la Fable nous donne des idées ſi poëtiques & ſi élevées, l'Olimpe, les Enfers, l'Empire des Mers, les Métamorphoſes miraculeuſes, l'Amour, la Vengeance, la Haine, toutes les paſſions perſonnifiées, les Elé-

mens en mouvement, la Nature entiere animée fourniſſoient dès-lors au génie du Poëte & du Muſicien mille tableaux variés, & la matiere inépuiſable du plus brillant Spectacle.

Le langage muſical ſi analogue à la Langue Grecque, & de nos jours ſi éloigné de la vraiſemblance, devenoit alors non-ſeulement ſupportable ; mais encore tout-à-fait conforme aux opinions reçues. La danſe la plus compoſée, les miracles de la peinture, les prodiges de la méchanique, l'harmonie, la perſpective, l'optique, tout ce qui, en un mot, pouvoit concourir à rendre ſenſibles aux yeux & à l'oreille les preſtiges des Arts, & les charmes de la nature entroit raiſonnablement dans un pareil plan, & en devenoit un acceſſoire néceſſaire.

Les chœurs dont les Grecs n'avoient fait qu'un trop foible uſage, & dont les Italiens, ainſi que je l'ai déja dit, n'ont pas ſçu ſe ſervir, placés par Quinault dans les lieux où ils devoient être, lui procuroient des occaſions fréquentes de grand ſpectacle *, des mouvemens généraux **, des concerts raviſſans ***, des coups de Théâtre frappans ****, & quelquefois le pathétique le plus ſublime *****.

* Qu'on ſuppoſe un Théâtre tel qu'il devoit être, & qu'on s'imagine l'effet qui réſultera alors des chœurs du quatrieme Acte de *Perſée*.

** Telle eſt la poſition des chœurs dans le quatrieme Acte de Proſerpine & dans le premier d'Armide, dans le troiſieme Acte d'Alceſte.

*** Le Chœur de Phaëton : *Allez répandre la lumiere.*

**** V. le quatrieme Acte de Rolland.

***** Les Chœurs du cinquieme Acte d'Atys.

En liant à l'action principale la Danſe qu'il connoiſſoit bien mieux qu'elle n'a été encore connue, il ſe ménageoit un nouveau genre d'action théâtrale, qui pouvoit donner un feu plus vif à l'enſemble de ſa compoſition, des Fêtes auſſi aimables que galantes, & des tableaux variés à l'infini, des uſages, des mœurs, des Fêtes des Anciens.

Ce grand deſſein fut balancé ſans doute dans l'eſprit de Quinault par quelques difficultés. Le moyen qu'il ne prévit pas qu'il ſe trouveroit tôt ou tard des hommes rigides qui refuſeroient de ſe prêter aux ſuppoſitions de la Fable, des Philoſophes ſéveres dont la raiſon ſeroit rebutée des preſtiges de la Magie, des eſprits forts pour qui la plus belle machine ne ſeroit qu'un jeu d'enfans.

Mais Homère & Virgile, Sophocle & Euripide parurent à Quinault des autorités ſuffiſantes en faveur du genre qu'il projettoit de mettre ſur la Scêne. Il eſpéra que le ſyſtême ancien qui fut la baſe de leurs ouvrages, & qui ſera toujours l'ame de la belle Poëſie, ſeroit ſouffert encore par des Spectateurs inſtruits, & ſur un Théâtre qu'il vouloit conſacrer à la plus délicieuſe illuſion. Il vit dans Arioſte & le Taſſe les effets agréables, les grands mouvemens, les changemens imprévus, que pouvoient produire la Magie; & les grands Ballets qui étoient depuis ſi long-tems le ſpectacle à la mode, lui fourniſſoient trop de preuves journalieres du charme des belles machines, pour qu'il négligeât les avantages que la Méchanique pou-

voit procurer à ſon établiſſement.

Les beaux traits d'Hiſtoire ne ſont pas les ſeuls qui doivent exercer le génie des grands Peintres. La Fable ne leur en fournit-elle pas qui ne ſont ni moins nobles ni moins touchans ? Ecouteroit-on la critique d'un homme de mauvais goût qui déclameroit contre une compoſition de cette eſpece, parce que nous ſçavons tous que la Fable n'eſt qu'une des folies de l'eſprit des premiers tems ?

Le Théâtre n'eſt qu'un tableau vivant des paſſions. Quinault en voyoit un * digne de l'admiration de tous les ſiecles, où elles pouvoient être peintes avec le

* Le Théâtre de la Comédie Françoiſe. Nous avons deux grands genres. Les Italiens n'en ont qu'un. Cette obſervation eſt déciſive, & l'argument qu'elle fournit eſt ſans replique.

pinceau le plus vigoureux, & qui s'étoit emparé avec raiſon de l'hiſtoire. Il falloit ne point empiéter ſur un établiſſement auſſi impoſant, & donner cependant à celui qu'il ſe propoſoit, le caractere d'imitation que doit avoir toute compoſition dramatique. Le *merveilleux* qui réſulte du ſyſtême poëtique rempliſſoit ſon objet, parce qu'il réunit avec la vraiſemblance ſuffiſante au Théâtre, la Poëſie, la Peinture, la Muſique, la Danſe, la Méchanique, & que de tous ces Arts combinés il pouvoit réſulter un enſemble raviſſant, qui arrachât l'homme à lui-même, pour le tranſporter pendant le cours d'une repréſentation animée, dans des régions enchantées.

Ce beau deſſein, n'eſt point une vaine conjecture imaginée

après coup, pour ſéduire le Lecteur. Qu'on ſuive pas à pas la marche de Théſée, d'Atys, d'Armide, &c. on verra l'intention de Quinault, telle qu'on vient de l'expliquer, marquée par-tout avec les traits diſtinctifs de l'eſprit, du ſentiment, & du génie.

Ici on s'arrêtera ſans doute pour chercher la cauſe ſecrette du peu d'effet qui réſulte cependant de nos jours d'un plan ſi magnifique. Le vice eſt-il dans le plan lui-même ? Seroit-il dans l'exécution primitive ? N'eſt-il que dans l'exécution actuelle ?

Il eſt certain que le deſſein de Quinault eſt un effort de génie, qu'on peut mettre à côté de tout ce qui a été imaginé de plus ingénieux pendant le cours ſucceſſif des progrès des beaux Arts ; mais il n'eſt pas moins certain que le plaiſir,

plaiſir, l'émotion, l'amuſement qui en réſultent ſont très-inférieurs aux charmes qu'on devroit & qu'on peut en attendre.

CHAPITRE VI.

Défauts de l'exécution du Plan primitif de l'Opéra François *.

C'Est un Spectacle de Chant & de Danſe que Quinault a voulu faire ; c'eſt-à-dire, que ſur le

* Je dois me borner à ce qui regarde la Danſe, & je ne puis traiter qu'en paſſant cet objet vaſte que je me propoſe d'approfondir dans un ouvrage à part.

On a changé l'ordre naturel dans les commencemens. L'Architecte lors de la conſtruction de l'Edifice a obéi. Le Maître Maçon a commandé. Tous les inconvéniens de l'exécution ancienne & actuelle dérivent de ce déplacement. Je ſçais bien qu'on feindra de ne m'en pas

Théâtre nouveau qu'il fondoit, il a voulu parler à l'oreille par les ſons ſuivis & modulés de la voix, & aux yeux par les pas, les geſtes, les mouvemens meſurés de la Danſe.

Tout ce qui ſe fait ſur le Théâtre doit être plein de vie. Rien n'y doit paroître dans l'inaction. Un Ouvrage dramatique n'eſt qu'une grande action, formée de mille autres, qui lui ſont ſubordonnées, qui en ſont les parties eſſentielles, qui doivent concourir à l'harmonie générale, & dont le concert mutuel peut ſeul former la beauté, l'illuſion, le charme de l'enſemble.

Il étoit donc néceſſaire, pour remplir l'objet de Quinault, que

croire. Ma propoſition n'en ſera pas moins vraie, & je ſuis très en état de la démontrer.

la Danſe, qui alloit former une partie conſidérable de ſon nouveau Spectacle, agit conformément à ſon deſſein ; & quel étoit ſon deſſein ? C'étoit (n'en doutons point) de s'aider de la Danſe pour faire marcher ſon action, pour l'animer, pour l'embellir, pour la conduire par des progrès ſucceſſifs juſqu'à ſon parfait développement. En admettant ſur ſon Théâtre le même Art dont les Grecs & les Romains s'étoient ſi heureuſement ſervis, n'auroit-il eu pour objet que de réduire ſon emploi à quelques froids agrémens plus nuiſibles qu'utiles au cours de l'action théâtrale ?

Seroit-il poſſible qu'il eût fait entrer la Danſe dans ſa compoſition comme une partie principale, ſi elle n'avoit dû toujours agir, peindre, conſerver en un mot, le

caractere d'imitation & de repréſentation que doit avoir néceſſairement tout ce qu'on introduit ſur la Scêne.

Il eſt indiſpenſable de revenir ici ſur ſes pas, & de ſe rappeller les différens emplois qu'avoit remplis la Danſe chez les Grecs, chez les Romains, & dans les derniers ſiécles.

Vive, ſaillante, eſtimable & dangereuſe tout à la fois en Gréce, la Danſe y fut un Art qui ſervit également au plaiſir, à la religion, au maintien des forces du corps, au développement de ſes graces, à l'éducation de la jeuneſſe, à l'amuſement des vieillards, à la conſervation & à la corruption des mœurs.

A Rome, elle devint partie de l'Art dramatique, & marcha alors d'un pas égal avec la Poëſie, l'E-

loquence & la Muſique. Dans les derniers ſiecles froide & languiſſante, elle ne fut qu'un divertiſſement peu varié & ſans ame. On la réduiſit dans les grands Ballets à la peinture momentanée de quelques caracteres; dans les Maſcarades elle ne pouvoit exprimer par des pas que le générique du perſonnage dont elle prenoit les habits. Dans les Bals de cérémonie, elle n'étoit qu'un mouvement ſans objet, une occaſion toujours la même de montrer les graces de la figure, & les belles proportions du corps.

Dans cette ſucceſſion hiſtorique des différens emplois de la Danſe, on voit diſtinctement les divers dégrés de beauté que peut lui donner l'art : car ce qu'il a pu dans un tems, il le peut toujours dans un autre. Or toutes les com-

poſitions de Quinault nous prouvent qu'il a connu parfaitement l'hiſtoire de la Danſe & toutes ſes poſſibilités. Il faudroit cependant que ce Poëte n'en eût eu que des idées très-bornées, s'il n'en avoit adopté que la partie la plus foible, & il ſeroit tombé dans cette lourde bévue, s'il n'avoit voulu l'employer que comme un ſimple divertiſſement, tandis qu'elle eſt capable de former les tableaux les plus dignes du Théâtre.

Mais en parcourant les compoſitions de ce beau génie, on ne peut le ſoupçonner de cette méprise. On y voit par-tout l'imagination & le goût marquer la place des Arts qu'il y a réunis, & faire toujours naître du fond du ſujet chacun de leurs emplois différens. En effet la Poëſie, la Peinture, la Danſe, la Méchanique

n'y ſont jamais que dans les lieux où elles doivent être, tout ce qu'elles y font devoit ſe faire ; il étoit indiſpenſable qu'elles peignissent tout ce que Quinault a penſé qu'elles devoient exprimer.

Dans Cadmus qui doit ſurmonter les plus grands obſtacles pour obtenir Hermione, je vois ce Héros ſémer dans le champ de Mars les dents du Dragon qu'il a vaincu.

Voici le deſſein que trace Quinault pour ce moment théâtral.

« La Terre produit des Soldats » armés, qui ſe préparent d'a- » bord à tourner leurs armes con- » tre Cadmus ; mais il jette au » milieu d'eux une maniere de » grenade que l'Amour lui a ap- » portée, qui ſe briſe en pluſieurs » éclats, & qui inſpire aux com-

» battans une fureur qui les obli-
» ge à combattre les uns contre
» les autres, & à s'entregorger
» eux-mêmes. Les derniers qui
» demeurent vivans viennent ap-
» porter *leurs armes aux pieds de*
» *Cadmus* ».

Je ne puis pas me méprendre ſur l'intention de Quinault. Je vois évidemment que, ſi elle eût été remplie, le Théâtre m'eût offert dans ce moment le tableau de Danſe le plus noble, le plus vif, le mieux lié à l'action principale. Rien de tout cela n'exiſte dans l'exécution. Elle n'en offre pas même l'ombre.

Dans ce même Poëme à la fin du troiſieme Acte, lorſque l'inflexible Dieu de la guerre a dit :

Un vain reſpect ne peut me plaire :
On ne ſatisfait Mars que par de grands exploits ;

Vous que l'Enfer a nourries,
Venez cruelles Furies,
Venez briſer l'Autel en cent morceaux épars.

Quinault veut qu'on finiſſe cet Acte *par l'arrivée des Furies qui briſent l'autel, qui s'emparent des tiſons ardens du Sacrifice, & qui s'envolent, pendant que le char de Mars, en tournant rapidement vers le fond du Théâtre, ſe perd dans les airs, & que les Prêtres, les Peuples, Cadmus, &c. déſolés crient; O Mars! ô Mars!*

Quel coup de pinceau mâle! Quelle occaſion énergique, pour la Danſe, pour la Muſique, pour la Méchanique! Je vois cependant à la repréſentation tous ces mêmes Arts oiſifs dans ce moment.

A la place des idées grandes & nobles qui étoient eſſentiellement

du plan de Quinault, on a ſubſtitué une exécution maigre, de petites figures mal deſſinées, un coloris miſérable, & par malheur, cette exécution, malgré ſa foibleſſe, a paru ſuffiſante dans les premiers tems à des Spectateurs que l'habitude n'avoit pas encore inſtruits. Elle a été répétée, avec les mêmes vices & avec le même ſuccès, dans preſque toutes les autres occaſions qu'a fourni le génie fécond du Poëte. Le moyen que ceux qui exécutoient ne fuſſent pas contens d'eux-mêmes en voyant tous les Spectateurs ſatisfaits ? Mais le moyen auſſi que l'Art parvint au dégré de perfection, où il étoit capable d'atteindre, dès que les Artiſtes n'appercevoient pas le *par-delà* du point médiocre où ils ſe bornoient ?

Je trouve, par exemple, un

trait d'imagination que j'admire, & un défaut d'exécution qui me confond, dans l'épiſode de *Protée* que Quinault a lié ſi naturellement à l'Opéra de Phaëton.

Ce perſonnage connu dans la Fable par ſes transformations ſurprenantes n'étoit qu'un Danſeur Grec, qui opéroit ces ſortes de prodiges par la rapidité de ſes pas, par les formes diverſes qu'il ſçavoit donner à l'enſemble de ſes mouvemens. Peut-être eſt-ce le fond le plus riche que la Danſe théatrale, aidée du ſecours des machines, ait jamais eu, pour déployer tous les plus beaux reſſorts de l'Art. Que réſulte-t-il cependant dans l'exécution, de l'idée admirable de Quinault ? L'or pur ſe change en un plomb vil. On ne me donne, à la place de ce que je pouvois attendre, qu'u-

ne froide ſymphonie, des cartons mal peints, quelques poignées d'étoupes enflammées, & un *eſcamotage* groſſier, qui ne ſert qu'à me faire appercevoir, combien j'aurois pû être ſatisfait, ſi le jeu de la Danſe & le mouvement des machines s'étoient adroitement concertés, pour rendre à mes yeux & à mon oreille l'intention ingénieuſe du Poëte.

Le même vice me frappe dans preſque tous les endroits où l'imagination de Quinault s'eſt manifeſtée. Je me borne à expoſer mes conjectures ſur deux de ce genre, ou ſi je ne me trompe, ce beau génie a été auſſi mal entendu, que ſervi.

La premiere eſt le Siége de Scyros dans Alceſte. Lorſqu'on connoît ce que peut exécuter la Danſe, on ne ſçauroit être incertain

ſur le projet de Quinault. Il n'en faut point douter ; ce Poëte lui avoit deſtiné cette action.

Qu'on ſe rappelle en effet toutes les évolutions militaires qui ſont de l'inſtitution primitive de la Danſe ; qu'on les ſuppoſe pour un moment exécutées ſur les chants des chœurs, & ſur des ſymphonies relatives au ſujet ; qu'on ſe repréſente les attaques, les pourſuites, les efforts des Aſſiégeans, la défenſe des Aſſiégés, leurs ſorties, leurs fuites ; qu'on imagine voir au Théâtre la ſucceſſion rapide de tous ces divers tableaux, rendus avec art par des Danſes expreſſives, on aura alors une idée de l'eſquiſſe de Quinault que l'exécution originaire a totalement défigurée.

Pour expliquer mes idées ſur la ſeconde, j'ai beſoin, que le

Lecteur daigne ſuſpendre toute prévention. Je crois avoir apperçû dans un des beaux Opéra de Quinault un trait ſingulier de génie qui eſt de mon ſujet, dans l'endroit même qui depuis près de ſoixante-dix ans paſſe pour le plus défectueux de ſes Ouvrages. Je vais expoſer ſimplement mes réflexions, que je me garde bien de croire infaillibles. Mon intention eſt de pénétrer l'eſprit des Artiſtes ſans avoir le deſſein faſtueux de m'ériger en juge de l'art. Si mes obſervations ſont vraies, il y gagnera, & mon ambition ſera tout-à-fait remplie. Si je ſuis dans l'erreur, je rends graces d'avance à la main ſecourable qui voudra m'aider à en ſortir.

Il ſemble que l'opinion générale ait proſcrit ſans retour le quatrieme Acte d'Armide. On le

regarde comme très-indigne des quatre autres, & je penſe que c'eſt ſur l'effet ſeul qu'on l'a jugé. Le Public n'eſt parti que d'après ſon impreſſion, qui, avec raiſon, eſt toujours ſa régle; mais l'effet tel qu'il eſt produit ſur le Spectateur, peut avoir deux cauſes, le deſſein & l'exécution.

Or je crois appercevoir ici le plus beau deſſein de la part de Quinault. Si ma découverte n'eſt pas une chimere; l'effet ne peut plus être imputé qu'à la maniere dont il a été exécuté.

Il faut ici néceſſairement que le Lecteur me permette de lui rappeller la marche théâtrale d'Armide.

L'amour le plus tendre déguiſé ſous les traits du plus violent dépit, dans le cœur d'*une femme* toute-puiſſante, eſt le premier

coup de pinceau qui nous frappe dans cette belle compoſition. Si l'amour l'emporte ſur la gloire, ſur le dépit, ſur les plus forts motifs de vengeance qui balancent le penchant ſecret d'Armide, quels moyens n'employera pas ſon pouvoir (qu'on a eu l'adreſſe de nous faire connoître immenſe) pour ſoutenir les intérêts d'un ſi grand amour !

Dans le premier Acte, le cœur d'Armide eſt le jouet tour à tour de pluſieurs paſſions qui ſe combattent mutuellement, & qui la déchirent. Dans le ſecond, elle vole à la vengeance : le fer brille, elle eſt prête à frapper. L'amour l'arrête, & il triomphe. L'Amante & l'Amant ſont tranſportés au bout de l'Univers.

C'eſt-là que la foible raiſon d'Armide combat encore : c'eſt-là

qu'elle appelle à ſon ſecours *la haine* qu'elle avoit cru ſuivre, & qui ne ſervoit cependant que de prétexte à l'amour.

Les efforts redoublés de cette Divinité barbare cédent encore la victoire à un penchant auquel rien ne peut réſiſter ; mais la haine menace : outre les craintes ſi naturelles aux Amans, Armide entend encore un oracle qui en redoublant ſes terreurs doit ranimer ſa prévoyance. Tel eſt l'état de l'action à la fin du troiſieme Acte.

Voilà par conſéquent Armide livrée toute entiere & ſans retour, aux divers mouvemens de la plus vive tendreſſe. Inſtruite par ſon art de l'état du camp de Godeffroi, jouiſſant des tranſports de Renaud, elle n'a que ſa fuite à craindre ; & cette fuite, elle ne

peut la redouter, qu'autant qu'il ſeroit poſſible de détruire l'enchantement dans lequel ſon art & ſa beauté ont plongé ſon heureux Amant.

Ubalde cependant & le Chevalier Danois s'avancent; & cet épiſode eſt très-bien lié à l'action, lui eſt néceſſaire, & forme un contre-nœud extrêmement ingénieux.

Armide, que je ne puis pas croire tranquille, va donc déployer ici tous les efforts, toute la puiſſance, toutes les reſſources de ſon art, pour arrêter les ſeuls ennemis qu'elle ait à craindre. Tel eſt le deſſein de Quinault, & quel deſſein pour un Spectacle de Chant, de Muſique & de Danſe! Tout ce que la Magie a de redoutable ou de ſéduiſant : les tableaux de Danſe de la plus gran-

de force, ou de la plus aimable volupté : des embraſemens, des orages, des tremblemens de terre : des Ballets légers, des Fêtes brillantes, des enchantemens délicieux ; voilà ce que Quinault demandoit dans cet Acte : c'eſt le plan qu'il avoit tracé, que Lully auroit dû remplir & terminer en homme de génie, par un entre-Acte dans lequel la Magie eut fait un dernier effort terrible. On eut jetté par cet artifice de l'incertitude ſur le ſuccès des ſoins d'Ubalde, & formé un contraſte admirable, avec le ton de volupté qui regne dans la premiere partie de l'Acte ſuivant.

Suppoſons un pareil deſſein éxécuté par le Chant, la Danſe, les Symphonies, la Décoration, les Machines, & jugeons *.

* On peut ſe rappeller quel fut l'effet

CHAPITRE VII.

Principes Phyſiques du Vice de l'Exécution primitive de l'Opera François.

EN examinant les vûes de Quinault, le plan de ſon Spectacle, les belles combinaiſons qui y ſont répandues, la connoiſſance profonde des différens Arts qu'il y a raſſemblés, qu'elles ſuppoſent dans ce beau génie ; je me ſuis demandé mille fois, pourquoi au Théâtre, la plus grande partie

prodigieux que produiſit dans la derniere repriſe de cet Opéra une petite Fête de la plus foible compoſition, qu'on ajouta dans cet Acte. Qu'on infére de-là quel eût été le juſte enthouſiaſme qu'auroit cauſé l'exécution complette du plan de Quinault.

de ce qu'il m'eſt démontré que Quinault a voulu faire, ſemble s'évaporer, ſe perdre, s'anéantir, & j'ai cru en voir évidemment la cauſe dans l'exécution primitive.

Mais pourquoi cette exécution a-t-elle été ſi défectueuſe ? Quelle eſt la ſource d'où couloient les vices qui s'y ſont répandus ? L'art n'avoit rien à gagner dans ma premiere découverte, ſans le ſecours de cette ſeconde ; & cette recherche une fois faite avec quelque ſuccès, les remedes étoient aiſés, & les progrès de l'art infaillibles.

Or, je crois appercevoir dans la foibleſſe de tous les ſujets employés pour l'exécution du plan de Quinault les principes phyſiques des défauts ſans nombre qui l'ont énervée.

La Danſe, la Muſique inſtrumentale & vocale, l'art de la décoration, celui des machines, étoient, pour ainſi dire, au berceau; & le deſſein du Poëte auroit exigé des exécutans conſommés dans tous ces différens genres.

Le plan étoit en grand, comme le ſont tous ceux que forme le génie; & dans la conſtruction de l'édifice, on crut devoir le reſſerrer, le rapetiſſer, le mutiler, ſi je puis me ſervir de ces expreſſions, pour le proportionner à la force des ſujets, qui étoient employés à le bâtir, & à l'étendue du terrein ſur lequel on alloit l'élever. Tout ce peuple d'Artiſtes, qui ne vit dans Quinault qu'un Poëte peu conſidérable, étoit encore à cent ans loin de lui pour la connoiſſance de l'art.

Quinault ne fit qu'une faute

qu'une modeſtie mal entendue lui ſuggéra, dont ſes ennemis ſe prévalurent, qui a fait méconnoître le genre, & qui en a retardé le progrès beaucoup plus ſans doute qu'on ne pourra ſe le perſuader. Il donna le titre de *Tragédie* à la compoſition nouvelle qu'il venoit de créer. Boileau, Racine, & les autres Juges * de la Littérature Françoiſe y chercherent dès-lors les différens

* S'il y a rien au monde qui paroiſſe étrange & contraire même à une action tragique, c'eſt le chant. N'en déplaiſe aux Inventeurs des Tragédies en Muſique, Poëmes auſſi ridicules *que nouveaux*, & qu'on ne pourroit ſouffrir, ſi l'on avoit le moindre goût pour les Pieces de Théâtre, ou que l'on n'eut pas été *enchanté & ſéduit par un des plus grands Muſiciens qui ait jamais été.* Dacier, Poët. d'Ariſtote, p. 82.

Par ce peu de mots on a une eſquiſſe de l'opinion qu'on s'étoit formée dans la Littérature Françoiſe de Quinault & de

traits de phiſionomie du Poëme qu'on nommoit communément *Tragédie*, & ils l'apprécierent à proportion du plus ou du moins de reſſemblance qu'ils lui trouverent avec ce genre déja établi.

Par cette fauſſe dénomination Quinault les aida lui-même à ſe bien convaincre, que ſa compoſition n'étoit rien moins qu'un genre tout-à-fait nouveau. Ils ne virent dans Théſée même qu'une Tragédie manquée; ils le dirent & le publierent; les Echos du Parnaſſe & du monde le répéterent après eux. De-là Paris, la Littérature, les Provinces, les Etrangers ſe formerent une idée fauſſe du genre, qui s'eſt conſervée juſqu'à nos jours, & que je ne me

Lully. Cette erreur eſt la cauſe primitive de tous les malheurs du Théâtre Lyrique.

flatte

flatte pas de pouvoir détruire. Ce danger étoit prévenu, ſi, à la place de ce titre, Quinault avoit mis à la tête de ſes Poëmes Lyriques, *Cadmus*, *Théſée*, *Atys* Opéra. Ce ſeul mot auroit donné à Boileau l'idée d'un genre, & cette idée une fois apperçue, ſa ſagacité & le deſir qu'il avoit d'être juſte, auroient fait le reſte. Racine d'autre part tout-à-fait indifférent ſur les ſuccès heureux ou malheureux de Quinault, n'auroit plus vû des Tragédies autres que les ſiennes occuper Paris. Il auroit applaudi ſans peine Armide *Opéra*. Il étoit peut-être impoſſible qu'il ne fut pas révolté contre Armide *Tragédie*.

CHAPITRE VIII.

Suites du Vice primitif.

L'OPERA François tel qu'on le forma dans ſa nouveauté fut reçu de la Nation avec un applaudiſſement preſque unanime * ; parce que les lumieres des Spectateurs ſur le genre & ſur tous les Arts qu'on y avoit raſſemblés étoient en proportion avec les forces, le talent, & l'art des ſujets employés pour l'exécuter.

Lully fut dès-lors regardé com-

* Tout l'honneur de ce ſuccès fut pour Lully. Le Public étoit enchanté de la repréſentation, & il entendoit dire que les Poëmes de Quinault étoient mauvais. Par un méchaniſme fort ſimple, il crut que tout le charme étoit dans la Muſique, & Lully le lui laiſſa croire.

me un Compoſiteur divin, les Chanteurs comme des modeles, les Ballets comme les chef-d'œuvres de la Danſe, les Machines comme le dernier effort de la Méchanique, les Décorations comme des prodiges de Peinture. Au milieu de ce mouvement univerſel, Quinault cependant fut à peine apperçu. On ne vit de ſon ouvrage que les endroits défectueux que ſes ennemis releverent. Tout ce qui n'étoit pas du Poëte en apparence, fut élevé juſqu'aux nues ; tout ce qui parut dans le Poëme plus foible que la *Tragédie Françoiſe*, fut mis ſous les pieds. L'Opéra raviſſoit la Nation, & dans le même tems elle méconnoiſſoit ou dédaignoit le génie fécond qui venoit de le faire naître. Lully mourut : les traditions de tout ce qu'il avoit

fait ſur ſon Théâtre reſterent. On crut ne pouvoir mieux faire que de ſuivre littéralement & ſervilement ce qui avoit été pratiqué ſous les yeux d'un homme, pour lequel on conſervoit un enthouſiaſme qui a manqué d'anéantir l'Art. Il eſt arrivé de-là que les vices primitifs ont ſubſiſté dans l'Opéra François, pendant que les connoiſſances des Spectateurs ſe ſont accrues. Le charme, qui cachoit les défauts, s'eſt diſſipé peu-à-peu par l'habitude, & les défauts ſont reſtés. Il n'y a pas dix ans que la Danſe a oſé produire quelques figures différentes de celles que Lully avoit approuvées, & j'ai vu fronder comme des nouveautés pernicieuſes, les premieres actions qu'on a voulu y introduire.

Sur un Théâtre créé par le

génie, pour mettre dans un exercice continuel la prodigieuſe fécondité des Arts, on n'a chanté, on n'a danſé, on n'a entendu, on n'a vu conſtamment que les mêmes choſes & de la même maniere, pendant le long eſpace de plus de ſoixante ans. Les Acteurs, les Danſeurs, l'Orcheſtre, le Décorateur, le Machiniſte ont crié au ſchiſme, & preſque à l'impiété, lorſqu'il s'eſt trouvé par hazard quelqu'eſprit aſſez hardi pour tenter d'agrandir & d'étendre le cercle étroit dans lequel une ſorte de ſuperſtition les tenoit renfermés. Ainſi les défauts actuels, dérivent preſque tous du vice primitif. La Danſe étoit au berceau en France lors de l'établiſſement de l'Opéra : l'habitude, l'uſage, la tradition, ſeules régles des Artiſtes bornés, l'y ont depuis retenue com-

me emmaillotée. C'eſt-là qu'ils la bercent des prétendues perfections * de l'exécution ancienne, & qu'ils l'endorment dans le ſein de la médiocrité.

* Qu'on ſeroit étonné, ſi l'on voyoit ces anciens Danſeurs, avec leur nobleſſe, leurs graces, &c. à côté (je ne dis pas de Dupré ; ſon talent ſupérieur & trente ans de ſuccès l'ont placé dans l'opinion des François au-deſſus de tout ce qui avoit paru avant lui) je ne parle que de nos jeunes Danſeurs qu'on croit ſans doute fort inférieurs aux Danſeurs, tant vantés du dernier ſiecle. La tradition théâtrale nous les peint comme des coloſſes : le goût ne nous les montreroit plus que comme des pigmées. Cette obſervation ne contredit point mes premieres propoſitions. Je crois les Danſeurs modernes fort ſupérieurs à ceux du ſiecle dernier ; quoique je ſois très-convaincu que la Danſe eſt très-fort au-deſſous de ce qu'elle pourroit être.

CHAPITRE IX.

Du Ballet Moderne.

LORS de l'Etabliſſement de l'Opéra en France, on conſerva le fond du grand Ballet dont on fit un Spectacle à part; mais on en changea la forme. Quinault imagina un genre mixte, qui n'en étoit pas un, dans lequel les récits firent la partie la plus conſidérable du Spectacle. La Danſe n'y fut qu'en ſous-ordre. Ce fut en 1671. qu'on repréſenta à Paris les Fêtes de Bacchus & de l'Amour *. Cette nouveauté plut, & en 1681. le

* Les paroles étoient de Quinault & la Muſique de Lully. Cet ouvrage fut fait à la hâte pour remplir le Théâtre qu'on venoit d'ôter à Cambert pour le donner à Lully.

Roi & toute ſa Cour exécuterent à Saint-Germain le Triomphe de l'Amour, ouvrage fait dans le même goût, dont le ſuccès anéantit pour jamais le grand Ballet, qui avoit été ſi long-tems le ſeul Spectacle de notre Cour. Dès-lors la Danſe reprit parmi nous ſur tous nos Théâtres, à l'exception de celui de l'Opéra, la place qu'elle avoit occupée ſur les Théâtres des Grecs. On ne l'y fit plus ſervir que d'Intermede. Le grand Ballet fut pour toujours rélégué dans les Colléges, & à l'Opéra même le Chant prit tout-à fait le deſſus. On avoit plus de Chanteurs que de Danſeurs paſſables. Les Spectacles de Danſe avoient été formés juſqu'alors par les perſonnes qualifiées de la Cour. L'art ou, pour mieux dire, l'ombre de l'art ne s'étoit conſervée que par-

mi les gens du monde. En formant un Spectacle public, on n'eut pour reſſources que quelques Maîtres à danſer dont toute la ſcience conſiſtoit à montrer les Danſes néceſſaires dans les Bals de cérémonie, ou un nombre fort borné de pas de caractere, qui entroient dans la compoſition des grands Ballets. La diſette des ſujets étoit alors ſi grande en France, que notre Opéra fut exécuté pendant plus de dix ans ſans Danſeuſes. On faiſoit habiller en femmes deux ou quatre Danſeurs qui figuroient ſous cette maſcarade dans les Fêtes de ce Spectacle. Le Triomphe de l'Amour * fut le premier ouvrage en Muſique où quatre vraies femmes danſantes furent introduites, & on vanta

* En 1681. dix grands Opéra avoient été repréſentés ſans femmes danſantes.

alors cet embelliſſement, comme on loueroit de nos jours l'établiſſement d'une Salle de Spectacle bien réguliere & proportionnée au dégré de ſplendeur où nous pouvons croire ſans orgueil que notre Ville Capitale eſt montée. Tant il eſt vrai que dans les ſiecles les plus éclairés, il y a toujours dans les Arts quelque partie éloignée où la lumiere ne perce point encore.

Le défaut de ſujets fut ſans doute le motif qui engagea Quinault à défigurer le grand Ballet, & peut-être eſt-il la ſeule excuſe qu'on puiſſe donner d'une partie des vices principaux qui ont énervé l'exécution primitive de l'Opéra François. Ce beau génie qui avoit eu des idées ſi vaſtes, ſi nobles, ſi vraies ſur le genre qu'il avoit créé, n'eut que des vûes fort

bornées ſur le Ballet qu'il n'avoit que défiguré. Il fut imité depuis par tous ceux qui travaillerent après lui pour le Théâtre Lyrique. Le propre des talens communs eſt de ſuivre ſervilement à la piſte la marche des grands talens. Ainſi, après ſa mort, on fit des Opéra coupés comme les ſiens ; mais qui n'étoient animés ni des graces de ſon ſtile, ni des charmes du ſentiment qui étoit ſa partie ſublime, ni de ces traits brillans de Spectacle qu'il répandoit en eſprit inventeur dans ſes belles compoſitions. On pouvoit l'atteindre plus aiſément dans le Ballet où il étoit fort au-deſſous de lui-même ; ainſi on l'imita dans ſa partie défectueuſe, où on l'égala ; mais on ne fit que le copier dans ſa partie ſupérieure, où peut-être ne l'égalera-t-on jamais.

Telle fut la marche lente des progrès du Théâtre Lyrique juſqu'en l'année 1697. que la Motte, en créant un genre tout neuf, acquit l'avantage de ſe faire copier à ſon tour.

Ce Poëte, dont un de ſes amis a dit, *que ſa mort même n'avoit rien fait pour ſa gloire*, imagina un Spectacle de Chant & de Danſe formé de pluſieurs actions différentes toutes complettes & ſans autre liaiſon entr'elles qu'un rapport vague & indéterminé.

L'Opéra imaginé par Quinault eſt une grande action ſuivie pendant le cours de cinq Actes. C'eſt un tableau d'une compoſition vaſte, tels que ceux de Raphaël & de Michel-Ange. Le Spectacle trouvé par la Motte eſt un compoſé de pluſieurs Actes différens qui repréſentent chacun une ac-

tion mêlée de divertiſſemens, de chant & de danſe. Ce ſont de jolis *Vateau*, des mignatures piquantes, qui exigent toute la préciſion du deſſein, les graces du pinceau, & tout le brillant du coloris.

Ce genre, dans ſa nouveauté, balança le ſuccès du grand Opéra, parce que le goût eſt excluſif parmi nous, & que c'eſt un défaut ancien & national, dont, malgré les lumieres que nous acquérons tous les jours, nous avons bien de la peine à nous défaire. Cependant, à force de réfléxions & de complaiſance, on ſouffrit enfin, au Théâtre Lyrique, deux ſortes de plaiſir; mais ce genre trouvé par la Motte, dont on n'attribua le ſuccès, ſuivant l'uſage, qu'au Muſicien qu'il avoit inſtruit & guidé, nous débarraſſa du mau-

vais genre que Quinault avoit introduit ſous le titre de *Ballet*.

L'Europe Galante eſt le premier de nos Ouvrages Lyriques qui n'a point reſſemblé aux Opéra de Quinault. Ce genre appartient tout-à-fait à la France. Les Grecs, les Romains n'eurent aucun Spectacle qui puiſſe en avoir donné l'idée. Peut-être quelques Fêtes épiſodiques qui m'ont frappé dans Quinault l'ont-elles fournie à la Motte; mais que ma conjecture ſoit vraie ou fauſſe, ce Spectacle n'en eſt pas moins une compoſition originale qui auroit dû combler de gloire le Poëte qui l'a imaginée. Ses contemporains ont été injuſtes. Il a vécu ſans jouir. La Poſtérité le vengera ſans doute, & déja l'envie qui ſe ſert du mérite des morts, pour éclipſer celui des vivans, a commencé

de nos jours, la réputation de ce Poëte Philoſophe.

Le Théâtre Lyrique qui lui doit le Ballet moderne, lui eſt redevable encore de deux genres aimables, qui pouvoient procurer à la Muſique des moyens de ſe varier, & à la Danſe des occaſions heureuſes de ſe développer, ſi ces deux Arts avoient fait alors en France des progrès proportionnés à ceux de tous les autres. Ce Poëte a porté à l'Opéra, la Paſtorale & l'Allégorie *. Il eſt galant, tendre, original, dans les compoſitions qu'il n'a imaginées que d'après lui. Il peut marcher alors à côté de Quinault. L'Europe Galante, Iſſé, le Carnaval & la Folie ne ſont pas inférieurs aux meilleurs Opéra de ce beau génie; mais il eſt froid, inſipide, lan-

* Voyez Iſſé & le Carnaval & la Folie.

guiſſant dans tous ſes autres ouvrages lyriques, & tel que ſes ennemis l'ont cru, ou l'ont voulu faire croire. Il y a des hommes dans la Littérature, qui ſont faits, pour voler de leurs propres aîles; & alors ils s'élevent juſques dans le Ciel. Ils retombent, dès qu'ils imitent. Ce ne ſont plus même des hommes; ils grimacent comme des ſinges.

LIVRE QUATRIE'ME.

CHAPITRE I.

Caractere que doit avoir la Danſe Théâtrale.

TOus les Arts en général, ont pour objet l'imitation de la nature. La Muſique rend ſes traits, par l'arrangement ſucceſſif des ſons ; la Peinture, par le mêlange adroit des couleurs ; la Poëſie, par le feu varié du diſcours ; la Danſe, par une ſuite cadencée de geſtes. C'eſt-là l'inſtitution primitive. La Muſique qui n'exprimeroit pas ; la Peinture qui ne ſeroit qu'un vain aſſemblage de couleurs ; la Poëſie qui n'offriroit

qu'un arrangement méchanique de mots ; la Danſe de laquelle il ne réſulteroit aucune image, ne pourroient être regardées, que comme des productions bizarres, ſans art, ſans vie, & de mauvais goût.

Ces principes ſont inconteſtables, pour toute ſorte de Muſique, pour quelque Peinture que ce puiſſe être, pour toutes les eſpeces de Poëſie, pour tous les différens genres de Danſe.

L'imitation conſtitue donc l'eſſence de chacun de ces Arts ; & la Danſe en particulier, qui eſt, dès ſon origine, une expreſſion naïve des ſenſations de l'homme, pécheroit, contre ſa propre nature, ſi elle ceſſoit d'être une imitation.

Ainſi, toute Danſe doit exprimer, peindre, retracer aux yeux

quelque affection de l'ame. Sans cette condition, elle perd le caractere de ſon inſtitution primitive. Elle n'eſt plus qu'un abus de l'Art.

Mais ce que la Danſe doit toujours être devient encore d'une obligation plus étroite, lorſqu'elle eſt portée au Théâtre, parce que la repréſentation fait le caractere eſſentiel & diſtinctif de l'Art dramatique dont elle fait alors partie.

CHAPITRE II.

Diviſion de la Danſe Théâtrale.

NOus avons vû *, que le défaut d'action étoit le vice conſtant du

* Dans le Ch. 4. du Liv. 6.

grand Ballet. Quinault, à qui rien n'échappoit, l'avoit apperçu, & en partant de cette expérience, il n'eut garde de laiſſer la Danſe oiſive, dans le plan ingénieux & raiſonné de ſon Spectacle.

Je trouve, dans ſes compoſitions, l'indication évidente de deux objets qu'il a cru que la Danſe devoit y remplir ; & ces objets ſont tels, que la connoiſſance de l'art & celle de la nature a pû ſeule les lui ſuggérer.

Dans les premiers tems, avant la naiſſance même des autres arts, la Danſe fut une vive expreſſion de joie. Tous les Peuples l'ont fait ſervir depuis, dans les réjouiſſances publiques, à la démonſtration de leur allégreſſe. Cette joie ſe varie, prend des nuances différentes, des couleurs, des tons divers ſuivant la nature des évé-

nemens, le caractere des Nations, la qualité, l'éducation, les mœurs des Peuples.

Voilà la Danſe ſimple, & un des objets de Quinault. Le Théâtre lui offroit mille occaſions brillantes de la placer avec tous ſes avantages. Les Nations intéreſſées aux différentes parties de ſon action, les triomphes de ſes Héros, les fêtes générales introduites avec goût dans ſes dénouemens, offroient alors les moyens fréquens de varier, d'embellir, de peindre les mouvemens de joie populaire, dont chacun des inſtans peut fournir à la Danſe une ſuite animée des plus grands tableaux.

Mais la Danſe compoſée, celle qui par elle-même forme une action ſuivie, la ſeule qui ne peut être qu'au Théâtre, & qui entre

pour moitié dans le grand deſſein de Quinault, fut un des pivots ſur leſquels il voulut faire rouler une des parties eſſentielles de ſon enſemble.

Tout ce qui eſt ſans action eſt indigne du Théâtre ; tout ce qui n'eſt pas rélatif à l'action devient un ornement ſans goût, & ſans chaleur. Qui a ſçu mieux que Quinault, ces loix fondamentales de l'Art dramatique ? Le combat des Soldats ſortis du ſein de la Terre dans Cadmus, devoit être, ſelon ſes vûes, une action de danſe. Son idée n'a pas été ſuivie. Ce morceau qui auroit été très-théâtral n'eſt qu'une ſituation froide & puérile. Dans l'enchantement d'Amadis par la fauſſe Oriane, il a été mieux entendu, & cette action épiſodique paroîtra toujours, lorſqu'elle ſera

bien rendue, une des beautés piquantes du Theâtre Lyrique.

Le Théâtre comporte donc deux eſpeces diſtinctives de Danſe, la ſimple, & la compoſée; & ces deux eſpeces les raſſemblent toutes. Il n'en eſt point, de quelque genre qu'elle puiſſe être, qui ne ſoit compriſe dans l'une ou l'autre de ces deux dénominations. Il n'eſt donc point de Danſe qui ne puiſſe être admiſe au Théâtre; mais elle n'y ſçauroit produire un agrément réel, qu'autant qu'on aura l'habileté de lui donner le caractere d'imitation qui lui eſt commun avec tous les beaux Arts, celui d'expreſſion qui lui eſt particulier dans l'inſtitution primitive, & celui de repréſentation qui conſtitue ſeul l'Art dramatique.

La régle eſt conſtante, parce qu'elle eſt puiſée dans la nature;

que l'expérience de tous les ſiecles la confirme, qu'en s'en écartant, la Danſe n'eſt plus qu'un ornement ſans objet, qu'un vain étalage de pas, qu'un froid compoſé de figures ſans eſprit, ſans goût & ſans vie.

En ſuivant, au ſurplus, cette régle avec ſcrupule, on a la clef de l'Art. Avec de l'imagination, de l'étude & du diſcernement, on peut ſe flatter de le porter bientôt à ſon plus haut point de gloire ; mais c'eſt ſur-tout dans les Opéra de Quinault qu'il auroit pû atteindre rapidement à la plus éminente perfection, parce que ce Poëte n'en a point fait dans lequel il n'ait tracé, avec le crayon du génie, des actions de Danſe les plus nobles, les mieux liées au ſujet, les moins difficiles à rendre. J'y vois par-tout le feu, le

pitoreſque,

pittoreſque, la fertilité des beaux cartons de Raphaël. Ne verrons-nous jamais de pinceau aſſez habile, pour en faire des tableaux dignes du Théâtre * ?

CHAPITRE III.

Obſtacles au Progrès de la Danſe.

LEs gens à talens forment, dans les Arts, des eſpeces de Républi-

* Ce qu'on dit ici des Opéra de Quinault, au ſujet de la Danſe, eſt vrai à la lettre. Il n'eſt point d'ouvrage de cet eſprit créateur, dans lequel on ne voye, ſi l'on ſait voir, l'indication marquée de pluſieurs Ballets d'action très-ingénieux & tous liés au ſujet principal. Il en eſt de même de la décoration & de la machine. Dans chacun de ſes Opéra, on trouve des moyens de Spectacle, dont juſqu'ici il ſemble qu'on ne ſe ſoit point apperçu, & qui ſeuls ſeroient capables de produire les plus grands effets.

ques différentes entr'elles par des uſages particuliers, & toutes reſſemblantes par un fanatiſme d'indépendance, que des caprices ſucceſſifs entretiennent, & que la raiſon n'eſt gueres capable de refroidir.

Ils n'ont point de loix écrites, de régles conſtantes, de principes fixes. Ils ſe gouvernent ſur des traditions qu'ils croyent certaines. Ils ſuivent des pratiques que l'inſuffiſance a adoptées, & qu'ils imaginent la perfection de l'Art. Ils s'abandonnent à des routines qu'ils ont trouvées introduites, ſans examiner, ſi elles ſont utiles ou nuiſibles.

Or, pour ne parler que de la Danſe, du Théâtre, je trouve dans ces inconvéniens généraux de grands obſtacles au progrès de l'Art, puiſqu'il en réſulte le

malheur certain de ne voir jamais faire à nos Danſeurs modernes, que ce qui a été pratiqué par les Danſeurs qui les ont précédés, & je crois avoir déja prouvé que la Danſe n'a fait juſqu'ici ſur notre Théâtre que la moindre partie de ce qu'elle auroit dû faire.

Mais, pour ſentir tout le danger des abus funeſtes à l'Art qui ſe ſont gliſſés parmi nos Danſeurs du Théâtre ; pour leur faire connoître à eux-mêmes, la néceſſité qu'il y a de les réformer, pour engager peut-être le Public à les y contraindre, je penſe qu'il eſt néceſſaire de les développer ſans ménagement. C'eſt le plaiſir de la multitude, c'eſt la gloire d'un Art agréable, c'eſt l'honneur d'un Spectacle national, que je ſollicite. Ce ſont les abus qui arrêtent ſes progrès, que je défére à la

ſagacité, au goût, au diſcernement des François.

1°. Toute action théâtrale eſt antipatique aux Danſeurs modernes *, par la ſeule raiſon que les actions de Danſe n'ont pas été pratiquées par les grands Danſeurs, ou crus tels, dont ils rempliſſent au Théâtre les emplois. Comme ſi le vrai talent devoit ſe donner lui-même des entraves; comme s'il n'étoit pas fait pour s'élever toujours par ſon activité au-deſſus des modéles qu'il s'eſt choiſis.

* Cette antipathie eſt une maladie ancienne : elle tenoit les Danſeurs, dès l'établiſſement de l'Opéra François. V. le Pere *Ménétrier*, dans ſon Traité des Ballets. Une vanité mal entendue en eſt le principe. Un Danſeur croit ne rien faire, lorſqu'il exécute les figures qu'on lui demande. Il veut ſe deſſiner de caprice, & réuſſit preſque toujours à faire de ſon entrée un contre-ſens.

2°. L'opinion commune * eſt que la Danſe doit ſe réduire à un développement des belles proportions du corps, à une grande préciſion dans l'exécution des airs, à beaucoup de grace dans le déploiement des bras, à une légereté extrême dans la formation des pas. Que penſeroit-on d'un Graveur, qui, ayant aſſez de talent, pour rendre & multiplier à ſon gré les tableaux de Michel-Ange, du Corrége, de Vanlo, n'employeroit cependant ſon bu-

* Quelques Connoiſſeurs penſent le contraire. Le général des Spectateurs, tous les Danſeurs ſubalternes, le peuple de l'Opéra n'ont de la Danſe qu'ils appellent *noble* que cette idée que je rapporte. Aucun des Auteurs qui depuis Quinault ont travaillé pour le Théâtre Lyrique, ſans excepter même la Motte, ne paroît avoir connu la Danſe en action. Fuzelier eſt le ſeul qui dans ſes Ballets ait tenté de l'introduire. On verra dans les ſuites s'il l'y a toujours bien placée.

rin, qu'à répéter méchaniquement un nombre borné de jolies vignettes ou quelques *cul-de-lampes* monotones ?

3°. Chacun des Danſeurs ſe croit un être à part & privilégié. Il veut avoir le droit de paroître ſeul deux fois, dans quelque Opéra qu'on mette au Théâtre. Il penſeroit n'avoir pas danſé, s'il n'avoit ſes deux entrées particulieres. Il les ajuſte toujours à ſa mode, & ſans aucune relation directe ou indirecte au plan général qu'il ignore, & qu'il ne s'embarraſſe gueres de connoître. Or, ce ſeul inconvénient, tant qu'on le laiſſera ſubſiſter, ſera un obſtacle invincible à la perfection. En voici les preuves.

1°. Si le plan général de l'Opéra eſt bien fait, comme le ſont, par exemple, tous ceux de Qui-

nault, chacune des parties qui le compoſent eſt relative à l'action principale. Par conſéquent pour qu'il ſoit bien exécuté, il faut que chaque Danſe priſe ſéparément s'y rapporte, & faſſe ainſi, de maniere ou d'autre, partie de cette action. La Danſe cependant, par l'abus dont je parle, deviendra, dans cet endroit, une partie oiſive, & par cette ſeule raiſon défectueuſe. Le plaiſir réſultant de l'action principale ſera donc néceſſairement moindre. La multitude peut-être applaudira-t-elle le Danſeur; parce qu'elle ne juge que par l'impreſſion du moment. Il n'en aura pas moins fait cependant un contre-ſens inſupportable aux yeux du peu de Spectateurs qui connoiſſent le prix de l'enſemble.

2°. S'il y a huit Danſeurs ou

Danſeuſes à l'Opéra, qui ſoient en droit d'avoir chacun deux entrées particulieres ; il faut (ſi l'on veut remplir les loix primitives de l'Art) imaginer ſeize actions ſéparées qui ſe lient ou ſe rapportent à l'action principale, & ſuppoſer encore, que ces huit ſujets ſe prêteront à les exécuter. Ces deux conditions ſont moralement impoſſibles. Auſſi trouve-t-on plus court de laiſſer aller les choſes, comme elles ont été ; moyennant quoi, depuis plus de quatre-vingt ans, on eſt encore, & l'on reſte au point d'où l'on eſt d'abord parti.

CHAPITRE IV.

Etat actuel de la Danſe Théâtrale en France.

LE perſonnage le plus recommandable de la Chine eſt celui qui ſçait une plus grande quantité de mots. L'érudition de ce Païs n'effleure pas même les choſes. Un Lettré paſſe ſa vie, à mettre, à arranger dans ſa tête un nombre immenſe de paroles iſolées; & les Sçavans de la Chine déclarent qu'il eſt ſçavant. Je crois voir un homme qui ayant dans ſa main la clef du Temple des Muſes, conſume ſes jours & toute ſon adreſſe à la tourner & à la retourner ſans ceſſe dans la ſerrure, ſans oſer jamais toucher au reſſort. Tel eſt notre meilleur Danſeur moderne.

CHAPITRE V.

Préjugés contre la Danſe en Action.

LA Danſe noble, la belle Danſe ſe perd, diſoit-on à la Cour, & à la Ville, lors même que nous avions, au Théâtre de l'Opéra, les meilleurs Danſeurs qui y euſſent paru depuis ſon établiſſement. Quelle étoit donc la perte dont on ſe plaignoit ? Qu'avoient fait ſur notre Théâtre, ces grands Danſeurs que l'on regrettoit tant ? Juſqu'à quel point avoient-ils porté l'art de la Danſe ?

Les uns marchoient des menuets avec une nobleſſe qu'on a beaucoup vantée ; les autres exécutoient quelques pas de Furies

avec une médiocre chaleur ; nul n'étoit encore arrivé juſqu'à la perfection que nous avons admirée ſi long-tems dans nos chaconnes. Qu'auroient été les Prevoſt, les Subligni à côté de Mademoiſelle Sallé ? Quelle exécution, *du tems du feu Roi*, auroit pû être comparée à celle de Mademoiſelle Camargo ?

Ce diſcours ridicule qu'on a tenu conſtamment en France, depuis la mort de Lulli, en l'appliquant ſucceſſivement à toutes les parties de la vieille machine qu'il a bâtie, & qu'on répétera par habitude ou par malignité, de génération en génération, juſqu'à ce qu'elle ſe ſoit entierement écroulée, n'eſt qu'un préjugé du petit peuple de l'Opéra, qui s'eſt gliſſé dans le monde, & qui s'y maintient depuis plus de ſoixante

ans, parce qu'on le trouve ſous ſa main, & qu'il dégrade d'autant les talens contemporains qu'on n'eſt jamais fâché de rabaiſſer.

Mais ce diſcours qu'on a tenu pendant vingt ans ſur des ſujets évidemment ſupérieurs à ceux qu'on exaltoit à leur préjudice, ce préjugé qui nous eſt démontré injuſte aujourd'hui à tous égards, auroit cependant été funeſte à l'Art, s'il avoit retenu les Dupré, les Sallé, les Camargo, dans les bornes étroites de la carriere qu'avoient parcourue leurs Prédéceſſeurs. Que nos talens modernes tirent eux-mêmes la conſéquence néceſſaire & ſans replique, qui ſuit naturellement de ce raiſonnement ſimple.

Il y a une très-grande différence entre la fatuité qui perſuade un homme à talent qu'il ſur-

paſſe, ou qu'il égale le modéle qu'il a devant les yeux, & la noble émulation qui lui fait eſpérer qu'il pourra l'égaler ou le ſurpaſſer un jour. Le premier ſentiment eſt un mouvement d'orgueil aveugle qui entraîne l'Artiſte dans le précipice : le ſecond eſt un amour vif pour la gloire qui l'éleve tôt ou tard au plus haut dégré.

Mais comment admettre au Théâtre*, comment croire agréable, comment ſuppoſer poſſible un genre de Danſe, que les grands Maîtres n'ont point pratiquée, qu'ils ont peut-être dédaignée, & qui ſans doute leur a paru, au moins, un obſtacle au dévelop-

*Cette objection eſt le grand fort des Danſeurs modernes. e ne ſçaurois compter le nombre de fois qu'elle m'a été faite.

pement des graces, à la préciſion des mouvemens, à la perfection des figures ?

Voilà les forts argumens ou plutôt les grands préjugés contre la Danſe en action. Il faut les diſcuter avec ordre & l'un après l'autre. Le propre de ces ſortes d'erreurs eſt de cacher la véritable route qu'on doit ſuivre. C'eſt un faux jour qui change les objets, en leur prêtant des couleurs qu'ils n'ont pas. Détruire un préjugé qui refroidit la chaleur des Artiſtes, eſt un des plus utiles ſecours qu'on puiſſe prêter à l'Art.

CHAPITRE VI.

Preuves de la poſſibilité de la Danſe en action.

LA parole n'eſt pas plus expreſſive que le geſte. La Peinture qui retrace à nos yeux les images les plus fortes ou les plus riantes, ne les compoſe que des attitudes, du mouvement des bras, du jeu des traits du viſage, qui ſont les parties dont la Danſe eſt compoſée comme elle.

Mais la Peinture n'a qu'un moment qu'elle puiſſe exprimer. La Danſe théâtrale a tous les momens ſucceſſifs qu'elle veut peindre. Sa marche va de tableaux en tableaux, auxquels le mouvement donne la vie. Il n'eſt qu'imité dans

la Peinture. Il eſt toujours réel dans la Danſe.

Elle agit toujours par ſa nature. Il ne lui manque ſur notre Théâtre que l'intention. Elle va à droite & à gauche : elle avance & recule: elle deſſine des pas. Il ne faut que l'arrangement de ces mêmes choſes, pour rendre aux yeux quelque action théâtrale que ce puiſſe être.

L'hiſtoire de l'Art prouve que les Danſeurs de génie n'ont eu que ce ſeul ſecours, pour exprimer toutes les paſſions humaines, & les poſſibilités ſont dans tous les tems les mêmes.

En 1732. Mademoiſelle Sallé repréſenta à Londres avec le plus grand ſuccès deux actions dramatiques complettes, l'Ariane & le Pigmalion.

Il n'y a pas trente ans que feue

Madame la Ducheſſe du Maine fit compoſer des Symphonies * ſur la Scêne du quatrieme Acte des Horaces, dans laquelle le jeune Horace tue Camille. Un Danſeur & une Danſeuſe repréſenterent cette action à Sceaux ; & leur Danſe la peignit avec toute la force & le pathétique dont elle eſt ſuſceptible.

Nous voyons tous les jours le bas comique rendu avec naïveté par la Danſe. L'Italie eſt en poſſeſſion de ce genre ; & il n'eſt point d'action de cette eſpece qu'on ne peigne ſur ſes Théâtres d'une maniere, ſinon parfaite, du moins ſatisfaiſante. Or, ce ce que la Danſe fait par-delà les monts dans le bas, ne ſçauroit lui être impoſſible en France dans le noble ; puiſqu'elle y eſt très-ſupé-

* Par Mouret.

rieure par le nombre des ſujets & par la qualité des talens.

On ne doit ſe défier ni de ſes forces, ni de l'Art, lorſqu'on a l'ambition d'exceller. Ce que les Romains ont vû faire à Pylade & à Batyle peut encore être exécuté par de jeunes gens exercés, qui ont tous les mouvemens expreſſifs & faciles. La Danſe, ſur notre Théâtre, n'a plus beſoin que de guides, de bons principes, & d'une lumiere qui, comme le feu ſacré, ne s'éteigne jamais. Qu'on ſe perſuade que le ſiecle qui a produit, dans les Lettres, l'Eſprit des Loix, la Henriade, l'Hiſtoire naturelle, & l'Encyclopédie, peut aller auſſi loin, dans les Arts, que le ſiécle même d'Auguſte.

CHAPITRE VII.

Supériorité & avantages de la Danſe en action.

LA Danſe en action a ſur la Danſe ſimple, la ſupériorité qu'a un beau tableau d'hiſtoire ſur des découpures de fleurs. Un arrangement méchanique fait tout le mérite de la ſeconde. Le génie ordonne, diſtribue, compoſe la premiere. Tout le monde peut faire des découpures, il n'y a nul mérite à les faire même ſupérieurement. On marche dans les ſentiers difficiles qui conduiſent au Temple de mémoire à côté des *Monteſquieu*, lorſqu'on peint comme Vanlo.

Les avantages d'un genre ſur

un autre ſont en proportion des moyens qu'il procure de développer le talent plus fréquemment & avec moins de difficulté.

Or, le talent ſuppoſé dans le Danſeur, la Danſe en action lui fournit autant de moyens d'expreſſion qu'il y a de paſſions dans l'homme. Autant de tableaux qu'il y a dans la nature de manieres d'être, autant d'occaſions de les varier qu'il y a de façons différentes de ſentir & d'exprimer.

Un grand Peintre a commencé par aſſurer ſa main. L'Art du Deſſein l'a réglée. Il a d'abord tracé quelque partie d'une figure, & ſucceſſivement allant d'études en études, de progrès en progrès, il a deſſiné la figure entiere. C'eſt la Danſe ſimple.

Son imagination s'eſt échauffée par les chef-d'œuvres qui l'ont

frappée ; ſon talent s'eſt développé par l'étude conſtante de la nature. Il ſaiſit alors le pinceau. Les grands hommes renaiſſent, les événemens mémorables ſe retracent ; les couleurs parlent, la toile reſpire. C'eſt la Danſe en action.

Jeunes talens qui entrez dans la carriere du Théâtre ; étudiez la nature, approfondiſſez l'Art. Venez. Suivez la multitude qui court en foule dans le Salon du Louvre ; mais ne regardez pas comme elle, ſans voir. Recueillez-vous : apprenez à peindre, ou ne prétendez à aucune ſorte de gloire.

Vous vous arrêtez au premier pas ? Eh quoi (dites-vous) on a donc trouvé le ſecret de peindre l'eſprit ! Je vois dans ces portraits le caractere, le ſentiment, la vie. Dans l'arrangement pittoreſque des traits du premier, je devine

que le ſouvenir de ce qu'il a entendu le conſole de ne plus entendre. Je découvre des étincelles de génie à travers l'aimable gaieté qui me ſéduit dans le ſecond. C'eſt un Philoſophe qui n'eſt ſérieux qu'avec ſes livres. Il rit, joue, & badine dans le monde avec les hommes... Un flot nous entraîne. Je vous ſuis.... Quelle attention ! Quel ſilence !

Vous admirez le Pinceau mâle, qui met ſous vos yeux la diſpute de Saint Auguſtin contre les Donatiſtes. L'expreſſion qu'il répand dans tous les traits de Saint Charles Borromée paſſe juſqu'au fond de votre cœur. Tournez la tête : parcourez ces quatre tableaux où une allégorie fine & délicate vous retrace les Arts libéraux. Que pourroit produire de plus aimable la main même des Graces ?

Voilà les reſſources ſans nombre que les images fourniſſent au véritable talent. Plus la Danſe, comme la Peinture, embraſſera d'objets ; & plus elle aura des moyens fréquens de déployer les belles proportions, de les mettre dans des jours heureux, de leur imprimer le ſeul mouvement qui peut leur donner une ſorte de vie.

On ne ſçauroit faire qu'un ſeul tableau, de toutes les Danſes ſimples qu'a exécutées, pendant vingt ans, le meilleur Danſeur moderne. Voyez que de jolis *Teniers* naiſſent chaque jour ſous la main légere de *Deheſſe*.

CHAPITRE VIII.

Reſſource unique des Danſeurs modernes.

UN Maître Ecrivain eſt un Expert qui enſeigne à faire des lettres. Un Maître à danſer eſt un Artiſte qui montre à faire des pas. Le premier n'eſt pas plus éloigné de ce que nous appellons dans la Littérature, un *Ecrivain*, que le ſecond l'eſt de ce qui peut mériter au Théâtre le nom de Danſeur.

Outre les élémens de ſon Art, il faut au Danſeur, comme à l'*Ecrivain*, un ſtile dont ils ſont la matiere premiere; & ce ſtile eſt plus ou moins eſtimable, ſelon qu'il rend, qu'il exprime, qu'il peint avec élégance, une plus grande

grande quantité de choſes eſtimables, agréables, utiles.

Si j'étois donc chargé de la conduite d'un jeune Danſeur en qui j'aurois apperçu de l'intelligence, quelque amour pour la gloire, & un véritable talent, je lui dirois ; *Commencez par avoir un ſtile ; mais prenez garde que ce ſtile ſoit à vous. Soyez original, ſi vous aſpirez à être un jour quelque choſe. Sans cette premiere condition, ſoyez sûr de n'être jamais rien.*

Je paſſerois de cette premiere vérité à une ſeconde. *L'Art de la Danſe ſimple*, lui dirois-je, *a été pouſſé de nos jours auſſi loin qu'il ſoit poſſible de le porter. Nul homme ne s'eſt mieux deſſiné encore que Dupré ; nul ne fera les pas avec plus d'élégance ; nul n'ajuſtera ſes attitudes avec plus de nobleſſe. N'eſpérez pas de ſurpaſſer les graces de*

Mademoiſelle Sallé. Vous vous flattez, ſi vous croyez arriver jamais à une gaieté plus franche, à une préciſion plus naturelle, que celles qui brilloient dans la Danſe de Mademoiſelle Camargo. Il ſemble que ces trois ſujets ayent épuiſé ces ſortes de reſſources de l'Art; mais, par bonheur, la Danſe en action vous reſte. C'eſt un champ vaſte, encore en friche : oſez le cultiver. Vous trouverez d'abord quelques épines : ne vous rebutez pas : opiniâtrez-vous. La moiſſon la plus abondante ne tardera pas à vous dédommager de vos peines. Connoiſſez votre ſiécle : il aime les Arts. Tout ce qu'ils tentent pour lui plaire, eſt sûr d'être accueilli : tout ce qui a l'avantage d'y réuſſir, eſt sûr de la gloire; & il eſt rare qu'un Artiſte qu'il couronne ait long-tems à ſe plaindre de la fortune.

CHAPITRE IX.

Des Actions convenables à la Danſe Théâtrale.

LE Théâtre Lyrique eſt en poſſeſſion de pluſieurs actions tragiques, de quelques ſujets comiques, de la Paſtorale, de la Magie, de la Féerie, du merveilleux de la Fable, & depuis quelque tems de la Farce de de-là les monts.

Chacune de ces actions a des beautés ou des agrémens qui lui ſont particuliers, & le charme qui en réſulte dépend de la maniere ſeule de les traiter.

Or le geſte peut peindre avec grace tout ce que la voix peut exprimer. Toutes les actions dont le Théâtre Lyrique eſt en poſſeſſion

peuvent donc être convenables à la Danſe.

Pylade & Batyle ont rendu autrefois ſur leurs Théâtres la Tragédie & la Comédie : tous les genres trouvés depuis ne ſont que des branches de ces deux tiges principales.

Rome, pour s'aſſocier en quelque ſorte à la gloire de ces deux hommes célébres, honora leur Danſe d'une dénomination nationale *. Lorſqu'il s'élevera parmi nous quelque grand talent aſſez inſtruit des poſſibilités de l'Art, pour ſe les rendre propres, ſa place, n'en doutons point, lui ſera marquée dans l'hiſtoire des Artiſtes fameux, à côté des Pylades & des Batyles ; & ſa Danſe digne ſeule de ce nom ſera deſormais appellée *la Danſe Françoiſe.*

* Elle fut appellée Danſe *Italique.*

CHAPITRE X.

Des Actions principales en Danſe.

NOTRE Tragédie & notre Comédie ont une étendue & une durée qui ſont ſoutenues par les charmes du diſcours, par la fineſſe des détails, par la variété des ſaillies de l'eſprit. L'action ſe diviſe en Actes : chaque Acte eſt partagé en Scênes : les Scênes amenent ſucceſſivement les ſituations : les ſituations, à leur tour, entretiennent la chaleur, forment le nœud, conduiſent au dénouement, & le préparent.

Telles doivent être, mais avec plus de préciſion encore, les Tragédies & les Comédies en Danſe : je dis, avec plus de préciſion,

parce que le geſte eſt plus précis que le diſcours. Il faut pluſieurs mots, pour exprimer une penſée : un ſeul mouvement peut peindre pluſieurs penſées, & quelquefois la plus forte ſituation. Il faut donc que l'action théâtrale marche toujours avec la plus grande rapidité, qu'il n'y ait point d'entrée, de figure, de pas inutile. Une bonne Piéce de Théâtre en Danſe doit être un Extrait ſerré d'une excellente Piéce Dramatique écrite.

La Danſe, comme la Peinture, ne retrace à nos yeux que les ſituations ; & toute ſituation véritablement théâtrale n'eſt autre choſe qu'un tableau vivant.

S'il arrive donc un jour, que quelque Danſeur de génie entreprenne de repréſenter ſur notre Théâtre Lyrique une grande ac-

tion, qu'il commence par en extraire toutes les ſituations propres à fournir des tableaux à la Peinture. Il n'y a que ces parties qui doivent entrer dans ſon deſſein : toutes les autres ſont défectueuſes ou inutiles : elles ne feroient que l'embaraſſer, le rendre confus, froid, & de mauvais goût.

Si ces ſituations ſont en grand nombre, ſi elles ſe ſuccédent naturellement, ſi leur enchaînement les conduit avec rapidité à une derniere, qui dénoue facilement & fortement l'action ; le choix eſt ſûr. A ces marques infaillibles de l'effet théâtral, on ne ſçauroit ſe méprendre.

Mais dans l'exécution, on ne doit point s'écarter de cet objet unique. Ce ne ſont que des tableaux ſucceſſifs qu'on a à peindre, & qu'il faut animer de toute

l'expreſſion, qui peut réſulter des mouvemens paſſionnés de la Danſe.

C'étoit-là ſans doute le grand ſecret de Pylade ; & peut-être eſt-il, pour tous les genres, la bouſſole la plus sûre de l'Art du Théâtre.

CHAPITRE XI.

Des Actions Epiſodiques en Danſe.

L'ENCHANTEMENT de la fauſſe Oriane dans l'Opéra d'Amadis eſt une action de Danſe épiſodique. Elle forme par elle-même une action complette ; mais le ſujet principal auquel elle eſt liée, & dont elle devient une partie par l'Art du Poëte, pouvoit abſolument

ſubſiſter ſans elle. C'eſt un moyen ingénieux que Quinault a trouvé pour nouer ſon intrigue. Il auroit pû lui en ſubſtituer un autre, ſans nuire à la marche théâtrale; & on nomme *épiſodiques* toutes les actions de cette eſpece.

Il n'y a point d'Opéra de Quinault qui ne puiſſe fournir à la Danſe, un grand nombre de ces actions, toutes nobles, théâtrales, ſuſceptibles de la plus aimable expreſſion, & toutes capables par conſéquent de réchauffer l'éxécution générale, dont l'expérience a démontré la foibleſſe primitive.

La Mothe n'a connu que la Danſe ſimple. Il l'a variée dans ſes Opéra, en lui donnant quelques caracteres nationaux; mais elle y eſt amenée, ſans aucune action néceſſaire. Ce ne ſont par-

tout que des divertiſſemens dans leſquels on ne danſe que pour danſer. Les habits ſont différens. L'intention eſt toujours la même.

Mademoiſelle Sallé cependant qui raiſonnoit tout ce qu'elle avoit à faire, avoit eu l'adreſſe de placer une action épiſodique fort ingénieuſe dans la paſſacaille de l'Europe Galante.

Cette Danſeuſe paroiſſoit au milieu de ſes Rivales, avec les graces & les déſirs d'une jeune Odaliſque qui a des deſſeins ſur le cœur de ſon Maître. Sa Danſe étoit formée de toutes les jolies attitudes qui peuvent peindre une pareille paſſion. Elle l'animoit par dégrés : on liſoit, dans ſes expreſſions, une ſuite de ſentimens : on la voyoit flottante tour-à-tour entre la crainte & l'eſpérance ; mais, au moment où le Sultan donne le

mouchoir à la Sultane Favorite, ſon viſage, ſes regards, tout ſon maintien prenoient rapidement une forme nouvelle. Elle s'arrachoit du Théâtre avec cette eſpece de déſeſpoir des ames vives & tendres, qui ne s'exprime que par un excès d'accablement.

Ce tableau plein d'art & de paſſion étoit d'autant plus eſtimable, qu'il étoit entiérement de l'invention de la Danſeuſe. Elle avoit embelli le deſſein du Poëte, & dès-lors, elle avoit franchi le rang où ſont placés les ſimples Artiſtes, pour s'élever juſqu'à la claſſe rare des talens créateurs.

Je ſçais que nos Danſeurs ont ſur ce point une excuſe qui paroît plauſible. Les occaſions ſemblent leur manquer dans la plûpart de nos Opéra; mais, lorſqu'on a de l'imagination, & une noble envie

de ſortir des routes communes, les difficultés s'applaniſſent, & les moyens ſe multiplient. On ſupplée, avec du talent, du goût, & de l'eſprit, aux lacunes d'un ouvrage. Un Danſeur, un Maître des Ballets qui ont des idées, ſçavent toujours faire naître les occaſions de les bien placer : auſſi eſt-ce moins à eux qu'aux jeunes Poëtes qui voudront tenter à l'avenir la carriere du Théâtre Lyrique, que j'oſe addreſſer le peu de mots que je vais écrire.

Dans un Opéra, genre foiblement eſtimé, fort peu connu, & de tous les genres de Poëſie Dramatique, le plus difficile, les plus petites parties, ainſi que les plus grandes, doivent être dans un mouvement continu.

On eſt dans l'habitude de ne regarder la Danſe au Théâtre Ly-

rique, que comme un agrément iſolé. Il eſt cependant indiſpenſable, qu'elle y ſoit toujours intimement liée à l'action principale, qu'elle n'y faſſe qu'un ſeul tout avec elle, qu'elle s'y enchaîne avec l'expoſition, le nœud & le dénouement.

Si, juſqu'au dernier divertiſſement, qui ſeul peut n'être qu'une Fête générale, il y a une entrée de Danſe, qu'on puiſſe en ôter ſans nuire à l'économie totale, elle péche dès-lors contre les premieres loix du deſſein.

Si quelqu'un des divertiſſemens n'eſt pas formé de tableaux d'action relatifs à l'action principale & vraiment néceſſaires à ſa marche, il n'eſt plus qu'un agrément déplacé contraire aux principes fondamentaux de l'Art du Théâtre.

Si quelque Danſeur entre ou ſort ſans néceſſité, ſi les Chœurs de Danſe occupent la Scêne ou la quittent, ſans que l'action qu'on repréſente l'exige, tous leurs mouvemens, quelque bien ordonnés qu'ils ſoient d'ailleurs, ne ſont que des contreſens que la raiſon reprouve, & qui décélent le mauvais goût.

Ainſi dans un Opéra, quelque brillante en ſoi que puiſſe être une Danſe inutile, elle doit toujours être regardée comme ces froids récits des Tragédies, où l'Acteur ſemble diſparoître pour ne laiſſer voir que l'Auteur.

Tel eſt toutefois l'attrait de la Danſe en action, que nous l'avons vûe, il n'y a pas long-tems, charmer la Cour & la Ville, quoiqu'elle fut évidemment déplacée.

Dans l'Acte des Jeux Olympi-

ques des Fêtes Grecques & Romaines * , lorſque l'action commence , les Jeux ſont finis. Alcibiade ne paroît , qu'après avoir remporté le prix qu'Aſpaſie eſt chargée de lui donner.** Un combat de Lutteurs faiſant partie des Jeux Olympiques déja terminés, eſt cependant alors l'action de Danſe qu'on repréſente par un déplacement inconcevable.

* Quelqu'utile que cette critique puiſſe être à l'Art, je ne me la ſerois point permiſe , ſi le Poëte qui a compoſé cet ouvrage étoit encore vivant. Le pas des Lutteurs eſt certainement fort agréable ; mais je doute qu'il y en ait jamais eu aucun auſſi lourdement déplacé. On verra bientôt que ce n'eſt pas le ſeul défaut de cette *Entrée*.

** Et ce prix étoit celui de la Lutte. C'eſt l'exercice auquel Alcibiade s'étoit livré avec le plus d'ardeur. Qu'il y fut ou vainqueur ou vaincu , dit Plutarque , il avoit touiours l'adreſſe de perſuader aux Juges & au Peuple , que le prix ne devoit être donné qu'à lui.

Qu'il ſoit permis de le dire, le charme du moment a prévalu cette fois ſur la juſteſſe ordinaire des Spectateurs ; & tout Paris n'a applaudi dans cette occaſion, qu'un contreſens que la réflexion démontre parfaitement abſurde*. Tant il eſt vrai que la Danſe en action cauſe une émotion ſi vive,

* Dans la Scêne troiſieme, dès qu'Alcibiade paroît ſur le Théâtre, Amintas lui dit :

Dans vos yeux ſatisfaits on lit votre victoire :
Vous avez de *nos Jeux* remporté *tout* l'honneur.

Les Jeux ſont donc tout-à-fait terminés. L'Acte roule en effet ſur ce point qui y eſt par-tout très-bien établi.

Ce divertiſſement compoſé des Athlétes qui avoient diſputé le prix de la lutte, du ceſte, de la courſe, devoit donc ſe réduire à des hommages de caractere au Vainqueur. Il ne pouvoit plus être queſtion de combattre pour le prix, puiſqu'il étoit remporté.

lorſqu'elle eſt habilement exécutée, que le Spectateur le plus éclairé n'eſt plus en état d'examiner, & ne peut s'occuper que du plaiſir de ſentir.

CHAPITRE XII.

Régles générales à obſerver dans les actions de Danſe.

TOUTE Repréſentation théâtrale doit avoir trois parties eſſentielles.

Par un Dialogue vif, ou par quelque événement adroitement amené, on fait connoître au Spectateur le ſujet qu'on va retracer à ſes yeux, le caractere, la qualité, les mœurs des perſonnages qu'on va faire agir : c'eſt ce qu'on a nommé, *l'Expoſition.*

Des circonſtances, des obſtacles qui naiſſent du fond du ſujet,

l'embrouillent & ſuſpendent la marche, ſans l'arrêter. Il ſe forme une ſorte d'embarras dans le jeu des perſonnages qui intrigue la curioſité du Spectateur, à qui la maniere dont on pourra le débrouiller eſt inconnue : c'eſt cet embarras qu'on appelle *le nœud*.

De cet embarras, on voit ſucceſſivement ſortir des clartés qu'on n'attendoit point. Elles développent l'action, & la conduiſent par des dégrés inſenſibles à une concluſion ingénieuſe : c'eſt ce qu'on nomme *le dénouement*.

Si quelqu'une de ces trois parties eſt défectueuſe, l'action théâtrale eſt imparfaite. Si elles ſont toutes les trois dans les proportions convenables, l'action eſt complette, & le charme de la repréſentation infaillible.

La Danſe théâtrale, dès-lors qu'elle eſt une repréſentation,

doit donc être formée de ces trois parties qui ſeules la conſtituent. Ainſi, elle ſera, plus ou moins parfaite, ſelon que ſon expoſition ſera plus ou moins préciſe, ſon nœud plus ou moins ingénieux, ſon dénouement plus ou moins bien amené.

Cette diviſion n'eſt pas la ſeule qu'il faut connoître & pratiquer. Un Ouvrage dramatique eſt compoſé de cinq Actes, de trois ou d'un ſeul; & un Acte eſt compoſé de Scênes en dialogue ou en monologue. Or, chaque Acte, chaque Scêne doit avoir ſon expoſition, ſon nœud & ſon dénouement, tout comme l'action entiere dont ils ſont les parties.

Il en eſt ainſi de toute repréſentation en Danſe. Les trois parties dont on parle, ſont, le commencement, le milieu & la fin, qui conſtituent tout ce qui eſt ac-

tion. Sans leur réunion, il n'en eſt point de parfaite. Le vice ou le défaut de l'une ſe répand ſur les autres. La chaîne eſt rompue, & le tableau, quelque beauté qu'il ait d'ailleurs, eſt ſans aucun mérite théâtral.

Il y avoit donc, dans le pas des Lutteurs des Fêtes Grecques & Romaines que le Public a ſi conſtamment applaudi, une faute de compoſition bien importante, puiſqu'il étoit ſans dénouement. Les deux Athlétes, en ſe défiant expoſoient très-bien le ſujet : leur combat formoit le nœud de cette belle action ; mais comment ſe dénouoit-elle ? quelle en étoit la fin ? lequel des deux combattans étoit le vainqueur ou le vaincu ?

Je fais cette critique ſans craindre de rabaiſſer le Maître * des Ballets qui a compoſé cette En-

* M. de Lami.

trée ; on peut relever les diſtractions des talens ſupérieurs, ſans craindre de les bleſſer, ni de leur nuire. J'ai choiſi d'ailleurs, de propos délibéré, cette action de Danſe, que ſon ſuccès doit avoir gravée dans le ſouvenir du Public, & dans l'eſprit de nos jeunes Danſeurs, afin de donner plus de poids, par un exemple frappant, à une régle qui ne ſçauroit être trop ſcrupuleuſement obſervée.

Outre les loix du Théâtre qui deviennent communes à la Danſe, dès qu'elle y eſt portée, elle y eſt aſſujettie encore à des régles particulieres qui dérivent des principes primitifs de l'Art.

La Danſe doit peindre par les geſtes. Il n'eſt donc rien de ce qui ſeroit rejetté par un Peintre de bon goût, qu'elle puiſſe admettre ; & par la raiſon des contraires, tout ce qui ſeroit choiſi par

ce même Peintre, doit être ſaiſi, diſtribué, placé dans un Ballet en action.

Voici ſur ce point une régle auſſi sûre que ſimple. *Il faut que la nature ſoit en tout le guide de l'Art*, & que l'Art cherche *en tout à imiter la nature.*

Au ſurplus, c'eſt toujours au talent ſeul qu'il appartient de finir dans la pratique ce que les préceptes de la théorie ne peuvent qu'ébaucher.

Copies monotones des froides *Copies* qui vous ont précédé, ſujets communs qui n'êtes qu'un compoſé méchanique & ſans ame de pieds, de jambes, & de bras, je n'ai point écrit pour vous. On peut faire tout ce que vous avez fait, & tout ce que vous pouvez faire, ſans avoir beſoin de ſçavoir lire. Continuez de vous deſſiner d'après des modeles que

vous n'atteindrez jamais. Croyez toute votre vie auſſi opiniâtrement qu'un Dervis Turc, qu'une pirouete bien ſoutenue eſt le chef-d'œuvre de l'Art. Vous rempliſſez votre vocation ; je vous en loue.

Mais vous que la nature a comblé de ſes dons, jeuneſſe vive & brillante qui êtes l'ornement du Théâtre, l'amour du Public, & l'eſpoir de l'Art, ouvrez les yeux, & liſez. Apprenez ce que le grand talent peut produire. Sçaviez-vous que *Pylade* eut exiſté? Vous avoit-on parlé de *Tymele* & d'*Empaſe* ?

On ne vous a montré juſqu'ici que d'anciennes rubriques, de vieilles routines qui ne ſont pas dignes de vous. Un champ plus vaſte & moins ſtérile s'offre aujourd'hui à vos regards. Oſez-y ſuivre la route que le goût vous indique. Ecoutez la voix de la gloire qui vous appelle. La car-

riere eſt ouverte : courez au but que l'Art vous propoſe. Conſidérez le prix ineſtimable qui vous attend.

Annobliſſez vos travaux. Etudiez les paſſions, connoiſſez leurs effets, les métamorphoſes qu'elles opérent dans les caracteres, les impreſſions qu'elles font ſur les traits, les mouvemens extérieurs qu'elles excitent.

Habituez votre ame à ſentir, vos geſtes ſeront bientôt d'accord avec elle pour exprimer. Pénétrez-vous alors, juſqu'à l'enthouſiaſme, du ſujet que vous aurez à repréſenter. Votre imagination échauffée vous en retracera les différentes ſituations par des tableaux de feu. Deſſinez-vous ; deſſinez-les, d'après elle : on peut vous répondre d'avance, qu'ils ſeront une imitation de la belle nature.

F I N.

TABLE DES MATIERES DU III. TOME.

A.

Action Theatrale, parties 161, 162, 163.

Actions convenables à la Danſe du théatre, 149.

—Comment doivent être traitées, 152.

Actions Epiſodiques, 152, 154. Celle d'Amadis, Opera, 152.

Aglié, (le Comte Philippe.) Son talent pour les Fêtes, 3.

Alceſte, Opera de Quinault. Défauts de ſon exécution primitive, 84.

Allégorie, Opera. Genre nouveau trouvé par La Mothe, 111.

Alphabet de la Danſe, 50.

Amadis, action de Danſe épiſodique de cet Opera, 152.

Amours déguiſés, Ballet du p. de p. 39.
Aria differe de l'Ariete Françoiſe, 60. & aux notes.
Armide, Opéra. Défauts de ſon exécution primitive, 86. Ce qu'auroit dû être ſon quatriéme Acte, 88.
Arts chéris dans ce ſiécle, 146.

B.

Ballets de la Cour de Louis XIII. 3.
Ballets des Montagnards, 5.
— des proſperités des armes de la France, 11.
Ballet. Ses vices, 46. N'eſt point ſuſceptible d'intérêt, 42.
Ballet moderne inventé par La Mothe, 103
Batyle, 148.
Benſerade, 34.
Boileau, 97.
Buffon (M. de) ſon hiſtoire naturelle, 138.

C.

Cadmus, Opera de Quinault. Dé-

fauts de ſon exécution primitive, 79.
Camargo (Mlle.) célébre danſeuſe, 131, 132, & 146.
Cambert, Sur-Intendant de la muſique de la Reine, auteur du premier Opéra François, 103. & aux notes.
Cardelin, fameux Danſeur de Corde, 18.
Cardinal de Richelieu, 10.
Cardinal de Savoye, 4.
Caſſandre (Ballet de) 34.
Chanteurs de l'Opéra, 99.
Chœur des Tragédies grecques, 36. Les Italiens en font peu d'uſage dans leurs Opera, 57. & 61.
Chœurs de danſe, 158.
Comedie rendue par la Danſe, 148. Comment doit être compoſée, 149, 150.
Condamine (M. de la) ſon portrait du Louvre, 141.
Copie en danſe comme en peinture, 166.
Corneille, (Pierre) 10.
Courtiſans, voyez trumeaux.

D.

D'Alembert, (M) ſon portrait du Louvre, iij
Danſe ſimple, 48, 60. 140, & 145. Quels ont été ſes emplois chez les Anciens 76. ſeule connue par la Mothe 153. & 154.
Danſe compoſée 48 eſt une partie eſſentielle de l'Opera françois 54. Eſt proſcrite de l'Opéra d'Italie, 53. Obſtacles à ſes progrès en France, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128. Préjugés contre 130. Son état actuel en France, 129.
Danſe en action, ce que c'eſt, 141. Quel doit être ſon caractere, 113. Sa ſupériorité ſur les autres Danſes, 139. Preuves de ſa poſſibilité, 135. Seule reſſource des Danſeurs modernes, 146.
Danſe Theâtrale, ſa diviſion 115, 117. Actions qui lui ſont convenables, 147, & 148. ne rend que les ſitua-
qu'elle elle eſt

tions, 150. Conditions qu'elle exige, 150, 158, Son effet lorſqu'elle eſt déplacée, 159, 160. Ses diverſes parties 161, 162, 163. Eſt aſſujettie aux loix générales du Théâtre 163. Régle ſûre pour la danſe théatrale, 166.
Danſe italique, 148. aux notes.
— Françoiſe, 148.
Danſeur doit ſuivre les mêmes principes que le Peintre, 145.
Danſeurs modernes, leur reſſource s'ils aiment la gloire, 144.
Danſeuſes, quand introduites à l'Opera, 105.
Deheſſe (M) 143.
Deſmarets, aimé du Cardinal de Richelieu, 10.
Dénoument Théatral.
Dupré, (M) célébre Danſeur 130, 131, 145.
Durand, auteur du Ballet des proſperités des Armes de la France, 24.

E.

Empuſe, Danſeuſe grecque, 167.
Enchantement de l'Opera d'Amadis, 152.
Encyclopedie (L') 138.
Envie, 45.
Epiſode d'Armide, 90.
Eſprit des Loix, 138.
Europe Galante, origine du Ballet moderne 110.
Danſe que Mlle. Sallé y ſcut introduire, 154.
Execution. Ses défauts dans l'Opera François, 73. Leurs cauſes, 92. Vices de l'exécution primitive des Opéra de Quinault, & leurs effets, 133.
Expoſition en danſe, 161.

F.

Farce, 147.
Féerie. Fonds utile de l'Opera François, 147.

Feſtin ſervi par les Dieux, 26.
Feſte de la Cour de France 1. dans les autres Cours de l'Europe, 22. à la Cour d'Angleterre, 25. à celle de Louis XIV. 33.
Fêtes de Bachus & de l'Amour; Ballet François, 103.
Feux d'artifice en action, 26.
France, terroir fertile en talens, 23.
Françoiſe (Danſe) 148.

G.

Gens en place, leur influence ſur les Arts, 32.
Goût eſt excluſif en France, 109.

H.

Henry IV. ſon caractere, 2.
Henriade, 138.
Hiſtoire eſt le fond de la Tragédie Françoiſe, 63.
Hiſtoire naturelle, 138.

TABLE

I.

Intérêt Théatral, ce que c'eſt, 47.
Intermedes, 104.
Iſſé, Opera nouveau, genre trouvé par La Mothe, 111.
Italique (Danſe) 148. aux notes.

L.

La Mothe, 108, 153, 154.
La Tour (M. de) Peintre, ſes Paſtels du Louvre, 141.
Lany (M. de) 164.
Louis XIII. 2.
Lutteurs, (pas de) p. 158, 159, 160. 161, 164, 165.
Lully, 91, 98. & aux notes 103. aux notes.

M

Magie fonds utile à l'Opera François, 69. 147.
Maître, des Ballets, 156.
Maſcarade aux flambeaux, 26.

Mazarin (le cardinal) 33.
Menſonge caracteriſé, 7.
Merveilleux fonds de l'Opera François, 64. Autorités en ſa faveur, 69. Favorable à l'illuſion Théatrale, 147.
Metaſtaze (l'Abbé) 58, 59, & 61. aux notes.
Mirame, Tragédie, 20.
Monteſquieu (le p. de) 132, 139.
Mouret, Muſicien, 137.

N.

Nemours (Duc de) Son goût dans les Ballets de ſa compoſition, 4.
Nœud Théatral, 162.

O.

Opera François. Son établiſſement, 51. Son plan ſupérieur à celui de l'Opera d'Italie, 52. eſt un ſpectacle de chant & de danſe, 75. Ses vices primitifs, 92. 98. Son ſuccès en France attribués à Lully, 99. Ses beautés, 156, 157, 158.

P.

Paſtorale Opera, 111, 157.
Phaeton, Opera. Défauts de ſon exécution primitive, 83.
Peintre & Danſeur doivent ſuivre les mêmes principes, 145.
Perrin, 51.
Pirouette, pas de danſe, 167.
Pylade, 148, 152, 167.

Q.

Quinault. Si il crée l'Opera François, 64. Caractere de ſes compoſitions, ſes connoiſſances, ſes vues, ſon plan, 74, 152, 153, ſa grande faute, 95. 97, 103, 106, 108, 110, 116, 118, 120, 121.

R.

Racine, 97.
Raphael, 121.
Religion (la) réuniſſant la grande Bre-

tagne au reſte de la terre, Ballet, 29.
Richelieu (Cardinal) Son diſcours après la chûte de Mirame, 20. aux notes.
Rubriques anciennes, nuiſibles à l'art, 167.

S.

S *Allé*, (Mlle.) 146, 131, 136, 154, 155.
Siecle, (notre ſiecle) ce qu'il peut produire, 138.
Situations, objet principal de la Danſe Théatrale, 150.
Stile (en danſe) doit être original, 141.

T.

T *Ableaux* (Expoſition des) du Louvre, 141.
Temple (le) de l'Honneur Ballet, 28.
Theatre François, ſon premier fondement, 21.
Théatre de l'Opera, 20. & 100.
Temiſtocle. Son diſcours ſur l'envie, 45.

Traditions plus nuiſibles qu'utiles à l'Opera François, 100.
Tragédie, Opera. Grande faute de Quinault, 95.
Tragédie rendue par la Danſe, 148. Comment doit être compoſée, 149. 150.
Triomphe de l'Amour, (le) Ballet de Quinault, 104.
Trumeaux de glaces. Image des Courtiſans, 1.
Tymele, célebre Danſeuſe Romaine, 167.

V.

Vanlo (M. Carlo) Peintre célébre, 139, 142.
Voltaire (M. de) ſa Henriade, 138.

ERRATA

Du Tome troiſiéme.

P. 19. lig. 15. pueriles, *liſez* puerils.
P. 137. lig. 18. orce ce *effacés* le dernier ce.
P. 167. l. 15. d'Empaſe, *liſez* d'Empuſe.